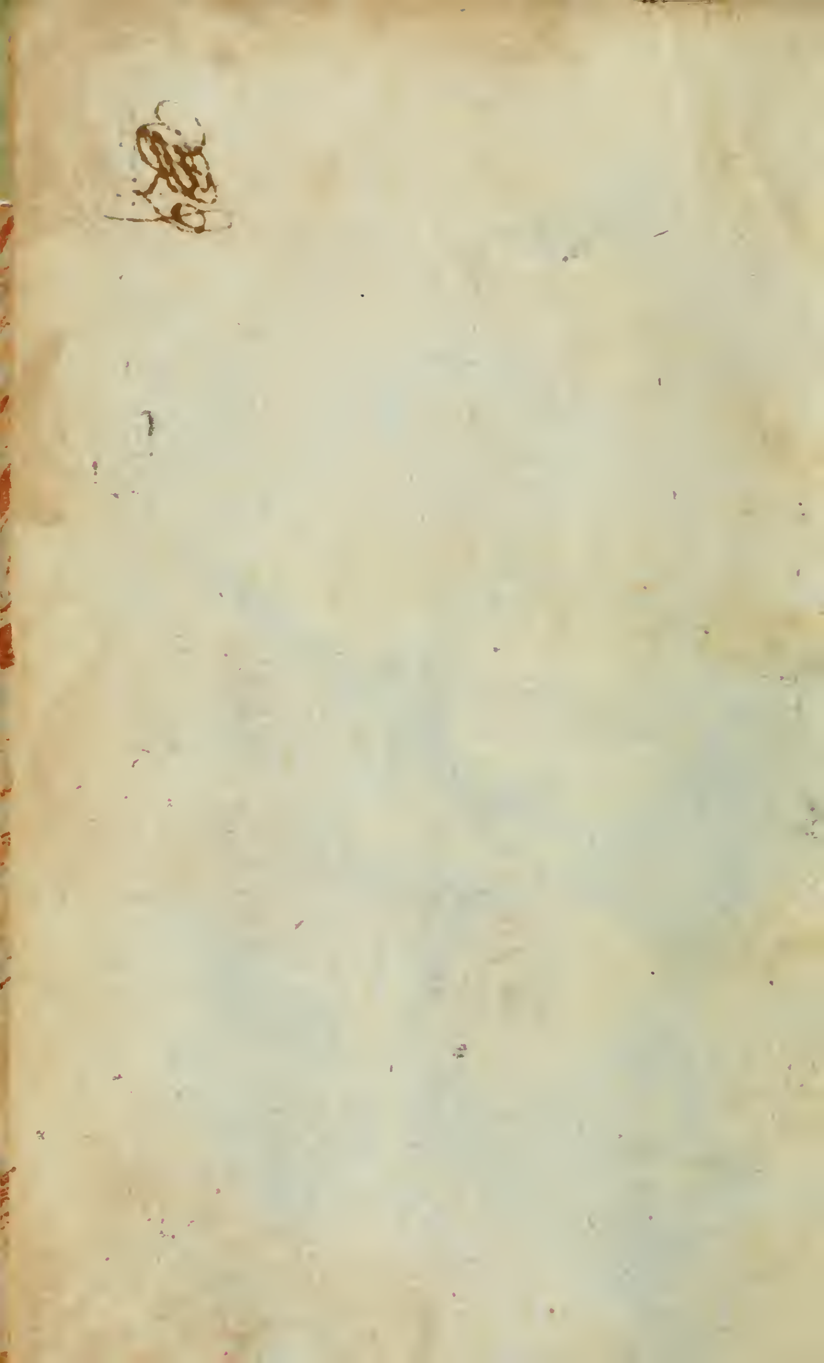

3 1761 07510555 1


11-L. DA TRINDADE-13
TELEF. 36 99 51
LISBOA
S





[illegible]

[illegible]

HISTOIRE

DES NAUFRAGES.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
DES NAUFRAGES,
OU
RECUEIL

DES Relations les plus intéressantes des Naufrages, Hivernemens, Délaissemens, Incendies, Famines, & autres Evénemens funestes sur Mer, qui ont été publiées depuis le quinzieme siecle jusqu'à présent.

Par M. D....., Avocat.

. . . . . . *Dispersi jactamur gurgite vasto.*
Virg. Æneid. L. 3.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & maison Serpente.

An IIIme. de la République.


LIBRARY
AUG 27 1969
UNIVERSITY OF TORONTO



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CE RECUEIL est le fruit de plus de vingt années de travail, de lecture & de recherches dans différentes bibliotheques, & singulièrement dans une des plus complettes en livres de Descriptions de pays lointains, de Voyages & de Courses maritimes, possédée par l'Auteur.

Avant que d'entreprendre cet Ouvrage, il étoit déterminé à donner au public les Relations, qui devoient le composer, par ordre chronologique, & dans l'état où elles avoient paru d'abord, ou avoient été insérées, soit dans des Recueils manuscrits, soit dans des Collections imprimées; mais un homme de lettres qu'il a consulté lui a

fait à ce ſujet des Obſervations judicieuſes : il y a eu égard, & a changé ſon plan.

Les Relations des Naufrages, Hivernemens, & autres Evénemens funeſtes arrivés pendant le cours des Voyages entrepris depuis près de deux ſiecles, dans le Nord *pour la pêche de la Baleine, ou pour la recherche du paſſage aux* Indes orientales *ſeront claſſées à part, & formeront la première Partie de la Collection. Ces Relations placées à la date de l'événement, parmi toutes celles du Recueil général, y auroient figuré d'une manière trop diſparate avec les autres, & déſagréable pour le Lecteur. Preſque tous ces Evénemens funeſtes arrivés dans la* Mer ſeptentrionale *ont été produits, à la vérité, par les mêmes cauſes; froid exceſſif, neige abondante, glaces continues, brouillards épais; mais les reſſources employées par les malheureux Navigateurs ont varié ſuivant les divers obſ-*

tacles qui s'oppoſoient à leur ſubſiſtance, & enſuite à leur retour.

Les Relations des autres Evenemens d'infortune, qui ont eu lieu dans les différentes parties du globe, rempliront la ſeconde Partie du Recueil. Cette Partie, plus conſidérable que la première, aura encore ſur elle l'avantage de préſenter au Lecteur des exemples de l'induſtrie humaine plus multipliés; & moins informés, & auſſi plus de motifs d'encouragement pour les malheureux. C'eſt cette ſeconde Partie qui compoſera les tomes ſecond & troiſieme.

Pluſieurs des Relations de ce Recueil ſe trouvoient brutes, incomplétes ou écrites dans un ſtyle antique : l'Auteur a eu l'attention de les refondre, de ſorte qu'elles ſont devenues autant d'hiſtoires iſolées entre elles, finies & ſans une liaiſon directe avec les autres. Par ſes recherches multipliées, il eſt encore parvenu à ſatisfaire le Lecteur ſur

tous les objets qui pouvoient exciter ſa curioſité, ſoit par des détails plus étendus, ou des ſupplémens, ſoit en indiquant le motif du voyage & le retour des naufragés, ſoit enfin par des notes inſtructives, ou deſcriptions de pays, tels que le Groenland, *le* Bréſil, *les* Iles Maldives, *les* Hottentots, *le* Cap de Bonne-Eſpérance, *les* Marattes, *&c. &c.*

Le nombre des Relations qui devoient entrer dans ce Recueil, étoit illimité dans le premier plan de l'Auteur; mais il s'eſt determiné par pluſieurs motifs à le réduire à quarante environ pour le moment. 1°. *Il en a rejetté pluſieurs qui n'offroient que des détails invraiſemblables, dégoûtans, ſans objets d'inſtruction ou d'intérêt pour le Lecteur délicat: telle eſt la Relation du naufrage du vaiſſeau Hollandois* Le Ter Schelling, *ſur la côte de* Bengale, *en* 1661, *dont on ne peut achever la lecture.* 2°. *Il a banni de*

sa collection toutes celles qui portoient un caractère romanesque, ou contraire à la vérité, ou qu'il a reconnu pour avoir été calquées sur les véritables, dont les noms des personnages avoient été changés : ce qui se remarque particulièrement dans l'Histoire du prétendu naufrage de Mademoiselle Adeline, *comtesse* de Saint-Farget, *dans une des parties du royaume d'Alger, en* 1782; *cetee Histoire, qui a été imprimée en* 1785, *étant la même que celle de Mademoiselle de* Bourk, *que l'on trouvera dans notre troisième Volume.* 3°. *Il en a laissé à l'écart quelques-unes, intéressantes, à la vérité, mais qui, par leur étendue, auroient formé seules des volumes entiers. On peut s'en convaincre par la Relation des Naufrages & Aventures de* Fernand Mendez Pinto, *dans les mers de l'*Inde, *vers le milieu du seizieme siecle; par le Supplément du Voyage de l'Amiral* Anson, *ou Relation du Naufrage*

du vaiſſeau le Wager *ſur la côte occidentale des* Patagons, *en* 1741; *& par la Relation du Naufrage de* Pierre Viaud, *imprimée en* 1770.

Si le Public éclairé & ſenſible daigne accueillir l'Ouvrage dans l'état borné où il eſt, l'Auteur ſe livrera à de nouvelles recherches, pour y joindre quelques volumes, auxquels il tâchera de conſerver le même degré d'intérêt.

N. B. Pour ne point détourner l'attention des Lecteurs, & pour ſoutenir l'intérêt des ſituations & des ſcenes que ces différens tableaux leur préſentent, on a renvoyé à la fin de chaque Relation les notes & deſcriptions des principaux endroits qui y ſont déſignés.



PRÉFACE.

L'Homme ne voit jamais avec indifférence ſon ſemblable accablé par le malheur, ou expoſé à un grand danger, même dans l'empire de la fiction : à la repréſentation d'une tragédie, à la lecture d'un roman, la compaſſion, l'attendriſſement lui arrachent des larmes, & le pénetrent du plus vif intérêt.

C'eſt dans la vue d'inſpirer la généroſité & la bienfaiſance, ces doux épanchemens des cœurs vertueux, & qui les attachent ſi fortement à l'humanité, qu'on a formé le plan de ce Recueil d'infortunes ſur mer ; il offre aux ames ſenſibles une galerie de tableaux touchans, variés, & d'autant plus intéreſſans que la vérité en eſt la bâſe ; il n'en eſt aucun qui ne puiſſe

être pour les malheureux un motif de consolation ; & ce Recueil, s'il acquiert plus d'étendue, seroit un jour le Code des ressources de l'esprit humain pour ceux qui pourroient essuyer des infortunes du même genre.

L'Historien présente, à la vérité, à ses Lecteurs, les plus grands événemens ; la destinée des empires, les révolutions des gouvernemens, la promulgation des loix, les usages & les mœurs des peuples ; mais presque toujours il raconte sur la foi d'autrui, & ne parle point en témoin. Le Navigateur, au contraire, plus vrai, plus simple dans sa marche, & avec moins de prétention, n'expose à nos yeux que ce qu'il a vu, que ce qui lui est personnel. Nous éprouvons, en le lisant, une sorte d'intérêt & de curiosité qui nous identifie avec lui, qui nous attache à ses pas : nous ne

le perdons point de vue ; le moindre incident nous fait partager ſes craintes & ſon eſpérance. Eſt-il dans le danger ? nous invoquons avec lui la Providence. Lui tend-elle une main ſecourable ? trouve-t-il des reſſources contre la misère, contre la mort ? eſt-il ſauvé ? des larmes de joie coulent de notre viſage ; nous abordons au port avec lui, la ſituation délicieuſe qu'il éprouve eſt auſſi la nôtre ; nous la prolongeons, & c'eſt à regret que nous la voyons ceſſer.

Quelques-unes des Relations détachées de ce Recueil, & communiquées à des amis, ont déja fait éprouver, à la lecture, ces émotions ſubites, ces larmes d'attendriſſement... Eh ! qui pourroit être aſſez peu ſenſible pour les refuſer à la peinture touchante des efforts de l'induſtrie humaine luttant contre les atteintes mortel-

les du froid & de la faim, dans les contrées inhabitables qui avoiſinent le pôle arctique; contre la fureur terrible des ours, ſeules créatures vivantes qui peuplent ces affreux climats, où les rayons du ſoleil d'été ne ſe prolongent qu'obliquement pendant quelques mois & ſe réfléchiſſent languiſſamment ſur les glaces éternelles qui ſurchargent cette partie du globe.

A la vue d'Eléonore Garcie *Sala*, femme d'Emmanuel *Soſa*, ſeigneur Portugais, errante avec ſon mari dans le pays des *Caffres*, & s'enterrant toute vive dans le ſable, par pudeur.

A l'action héroïque de la femme de dom *Britto*, gouverneur de *Pointe-de-Galle*, qui, lors de l'aſſaut donné à cette forteresse, ſauve la vie de ſon mari, au péril de la ſienne, & préſerve la garniſon & les habitans du carnage.

PREFACE.

A l'exhortation pathétique de M. *Bofſordée*, miſſionnaire Lazariſte, ſe dévouant à la mort pour le ſalut de jeunes imprudens François.

A la généreuſe réſolution de Mademoiſelle *de Bourk*, Provençale, âgée ſeulement de neuf ans, déterminée à ſe laiſſer plutôt égorger par des Africains Mahométans, que d'abjurer ſa religion.

Aux ferventes prières & à la réſignation de deux jeunes Demoiſelles & de l'aumônier du vaiſſeau François *le Prince*, en proie aux flammes à deux cens lieues de terre.

Au reveil affreux de Mde. *Denoyer*, Créole Françoiſe, lorſqu'on aſſaſſinoit ſon mari, abandonnée enſuite par ſes meurtriers à la dérive en pleine mer.

Des larmes d'attendriſſement ! Quelle récompenſe plus flatteuſe ! .... Puiſſions-nous l'obtenir de nos Lecteurs ! puiſſions-nous apprendre qu'un ſeul être inſenſible ſe ſoit déterminé, après la lecture de ce Recueil, à augmenter le nombre des hommes vertueux & bienfaiſans, ces heureux débiteurs de l'humanité ſouffrante !





N°. 1.

NAUFRAGE

D'UN Vaisseau Hollandois, & Hivernement de l'Equipage sur la Côte Orientale de la Nouvelle-Zemble, *en* 1596 & 1597 (*).

DE tous les voyages entrepris par les Anglois & les Hollandois dans la mer septentrionale, pour

(*) Cette relation nous a été transmise par *Girard le Veer*, dans sa *vraie Description des trois Voyages de Mer faits par le Nord, vers les royaumes de Catay & de China.* Amsterdam, 1600, *in fol.* par *de Constantin*, Editeur du

chercher un passage à la Chine, au Japon & aux Indes orientales, les uns par le nord-ouest, les autres par le nord-est, il n'en est point de plus célebre que celui qui fut fait en 1596 par les Hollandois, sous la conduite de *Jacques Heemskerke*, *Guillaume Barensz* & *Jean Cornelisz Ryp.*

L'habileté & l'expérience des chefs, l'affreuse misère où furent réduits Heemskerke & son équipage pendant leur hivernement sur les côtes de la Nouvelle-Zemble; enfin leur heureux retour en Hollande, offrent à la curiosité du lecteur une peinture intéressante.

Nous ne ferons ici qu'une simple mention des deux premiers voyages par le nord-est, projetés aussi en Hollande, & exécutés dans les années 1584 & 1595, par Guillaume Barensz, un des chefs du troisième; mais nous rapporterons les événemens principaux de celui fait en 1596, au risque d'essuyer le reproche de nous écarter un peu de notre objet.

Les deux premiers voyages entrepris, comme

Recueil des voyages entrepris pour l'Etablissement de la Compagnie Hollandoise dans les Indes orientales, Rouen, 1725, *in* 12, premier vol. & par l'Abbé *Prévost*, dans le quinzième vol. de l'*Histoire Générale des Voyages*, Paris, 1759, in 4°.

nous venons de le dire, par Barensz, pour trouver par le nord-est un passage aux Indes orientales, n'avoient abouti qu'à quelques découvertes. A son retour, ce célèbre navigateur donna des assurances si positives, qu'on trouveroit le passage desiré par le détroit de Nassau, que les chefs de l'entreprise s'échauffèrent plus qu'auparavant à la faire réussir. Ils délibérèrent aussitôt sur les moyens de faire une troisième tentative, se flattant qu'ils seroient encore autorisés par une commission. Cependant après plusieurs délibérations, les états-généraux rejettèrent leur requête. Ils se contentèrent de faire publier que si quelques villes, quelques sociétés, ou même quelques particuliers vouloient faire les frais du voyage, loin de s'y opposer, ils donneroient une récompense considérable en cas de réussite, & la somme fut fixée.

Le conseil de ville d'Amsterdam, dont l'ardeur n'avoit fait qu'augmenter, profita aussitôt de cette permission pour faire équiper deux vaisseaux. Les équipages furent engagés à des conditions avantageuses; mais, autant qu'il fut possible, on évita de prendre des gens mariés, dans la crainte qu'un excès d'affection pour leurs femmes ou leurs enfans ne les fît trop penser au retour. Heemskerke fut choisi pour capitaine du premier vaisseau, & Barensz pour premier pilote. Jean Cornelisz Ryp fut

établi capitaine du ſecond. Les deux vaiſſeaux ſe trouvèrent prêts au commencement du mois de Mai 1596.

Ils partirent le 18 du Vlie, port de la Hollande ſeptentrionale, & dès le 30 ils ſe trouvèrent par la hauteur de ſoixante-neuf degrés vingt-quatre minutes. L'auteur du journal obſerve que non-ſeulèment ils n'eurent point de nuit le premier de Juin, mais que le jour ſuivant à dix heures & demie du matin, ils virent un ſpectacle fort étrange. Le ſoleil avoit de chaque côté un parhélie (1), & ces trois ſoleils étoient traverſés par un arc-en-ciel. En même-tems, on voyoit deux autres arcs-en-ciel, l'un qui traverſoit le diſque du vrai ſoleil, dont la plus baſſe partie étoit élevée de vingt-huit degrés ſur l'horiſon. A midi, l'obſervation de la hauteur, faite avec l'aſtrolâbe, donna ſoixante-onze degrés.

Le 5 de Juin, on fut ſi ſurpris de voir déja des glaces, qu'on les prit d'abord pour des cignes. C'étoit de véritables bancs de glace, qui s'étoient détachés & qui flottoient au haſard. Le 7, on ſe trouva par les ſoixante-quatorze degrés, navigant le long des glaces, que le mouvement du vaiſſeau écartoit en avant comme ſi l'on eut couru entre deux terres, & l'eau étoit auſſi verte que de l'herbe. On ſe crut proche du Groenland. A meſure qu'on avançoit, la glace devenoit plus épaiſſe.

Le 9, on découvrit par les ſoixante-quatorze degrés trente minutes, une île qui parut longue d'environ cinq lieues. Quelques aventuriers deſcendirent à terre le 11, & trouvèrent quantité d'œufs de mouettes. Enſuite ils montèrent au ſommet d'une montagne fort eſcarpée, d'où ils ne deſcendirent qu'avec une frayeur égale au danger, à la vue des pointes de rochers qu'ils avoient au-deſſous d'eux, & ſur leſquelles ils ne pouvoient tomber ſans ſe briſer mille fois le corps. Ils furent obligés de ſe coucher ſur le ventre pour ſe laiſſer couler dans cette poſture. Barenſz, qui les voyoit du rivage où il étoit reſté, douta long-tems de leur vie; il leur fit des reproches d'autant plus amers que le fruit de leur témérité s'étoit réduit à voir des précipices & des lieux déſerts. Un ours blanc qu'ils tuèrent après un combat de deux heures, fit donner à l'île le nom de *Baeren-Eilandt*, c'eſt-à-dire, île des ours. Il fut écorché, & ſa peau n'avoit pas moins de douze pieds.

Le 17 & le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces au travers deſquelles il fallut paſſer pour arriver à la pointe du ſud de l'île; mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler.

Le 19, on découvrit une autre terre où l'obſervation de la hauteur donna quatre-vingts degrés onze minutes. Le pays dont on avoit la vue étoit vaſte:

on rangea la côte vers l'oueſt, & l'on trouva une fort bonne rade, dont un vent de nord-eſt qui ſoufloit de terre avec violence ne permit pas d'approcher. La baie du côté de la mer s'étendoit nord & ſud.

Le 21, on jetta l'ancre à vue de terre, ſur dix-huit braſſes d'eau. Pendant que l'équipage de Barenſz étoit allé prendre du leſt à la côte occidentale, un ours blanc entra dans l'eau & nagea vers ſon bâtiment. Auſſitôt l'équipage abandonnant ſon travail, ſe jetta dans la chaloupe & dans deux canaux pour aller droit à l'animal. Il prit alors le large & nagea plus d'une lieue. On le ſuivit. La plupart des armes dont on le frappa ſe brisèrent ſur ſon corps. Enfin il lança ſes pattes avec tant de force contre l'étrave d'un des canots, que s'il eût pris de même ce petit bâtiment par le milieu, il l'auroit coulé à fond ; mais il fut tué dans ce moment & porté à bord. Sa peau avoit treize pieds de long (2).

Une lieue plus loin ſur la côte, on trouva un fort bon port, de ſeize, douze & dix pieds de profondeur. Plus loin, on eut la vue de deux îles qui s'étendoient à l'eſt. Du coté oppoſé, c'eſt-à-dire, vers l'oueſt, on découvrit un grand golfe qui avoit au centre une île remplie d'oies ſauvage & de leurs nids. Heemskerke & Barenſz ne doutèrent

point que ces oies ne fussent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre dans les Provinces-Unies, sur-tout dans le Zuidersée, dans la Nord-Hollande & dans la Frise, sans qu'on eût pu s'imaginer jusqu'alors où elles faisoient leur ponte.

Heemskerke & Barensz se crurent sur les côtes du Groenland, mais l'éditeur du Journal fait observer, d'après les connoissances qui ont succédé, que le pays où ces deux navigateurs se trouvoient, est une île située entre le Groenland & la Nouvelle-Zemble ; il ajoute qu'elle s'étend depuis le soixantième degré jusqu'au-delà du quatre-vingtième, nord-ouest de l'île aux ours.

Le 23 de Juin, une partie des équipages étant descendue pour observer la variation de l'aiguille, on fut encore alarmé par la vue d'un grand ours blanc qui nageoit vers les vaisseaux ; mais les cris dont on fit aussitôt retentir les côtes lui firent prendre une autre route. La variation se trouva de seize degrés. On rangea la côte par les soixante-dix-neuf degrés, & l'on découvrit un autre golfe.

Le 28, on doubla un cap de la côte occidentale; mais le 29, on fut obligé de s'éloigner de la côte pour se garantir des glaces. On revint ainsi par les soixante-seize degrés cinquante minutes, & le premier de Juillet on eut encore la vue de l'île

aux ours. Là, Cornelisz & les autres officiers de son vaisseau se rendirent sur celui de Barensz. Dans un conseil, où l'on ne put s'accorder sur la route, il fut réglé que chacun prendroit celle qui seroit conforme à ses lumières.

Cornelisz, suivant des préventions dont il n'étoit jamais sorti, retourna par les quatre-vingts degrés, dans l'opinion qu'il pourroit passer à l'est des terres qui s'y trouvent, & mettre ensuite le cap au nord.

Barensz, au contraire, fut déterminé par les glaces à courir la bande du sud. Le 11, il se crut par l'estime sud & nord avec Candinous ou Candnoes, pointe orientale de la mer blanche, qui lui demeuroit au sud; & portant au sud, ensuite au sud-quart-sud-est, par la hauteur de soixante-douze degrés, il jugea qu'il ne pouvoit être loin de la terre de Willougby. Le 17, s'étant trouvé par les soixante-quatorze degrés quarante minutes, il reconnut, à midi la Nouvelle-Zemble, vers la baie de Saint-Louis. Le 18, il doubla le cap de l'île de l'Amirauté, & le 19, il vit l'île des croix, sous laquelle il mouilla le 20, parce que les glaces fermoient le passage. Huit de ses matelots descendirent à terre, dans le seul dessein de visiter les croix, & s'assirent au pied de la première pour s'y reposer. En allant vers la seconde ils apperçurent deux ours

levés contre la croix même, ſur leurs pattes de derrière, qui ſembloient les obſerver. Ils ne pensèrent qu'à fuir, à l'exception de l'un d'eux qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer dans le corps du premier qui prendroit la fuite, une gaffe qu'il avoit en main. L'expérience lui avoit appris qu'il falloit demeurer en troupe, pour effrayer les ours par des cris. En effet, lorſqu'ils ſe furent mis à crier enſemble, ces animaux s'éloignèrent.

Le 21 de Juillet, Barenſz ſe trouva par les ſoixante-ſeize degrés quinze minutes, où la variation de l'aiguille fut d'environ vingt-ſix degrés. Le 6 d'Août il doubla le cap de Naſſau, & le 7 il ſe vit ſous le cap de Trooſt qu'il cherchoit depuis long-tems.

Une brume des plus noires l'obligea d'amarrer ſon vaiſſeau à un banc de glace de cinquante-deux braſſes d'épaiſſeur meſurée, c'eſt-à-dire, qu'elle en avoit trente-ſix de profondeur dans l'eau, & ſeize au-deſſus. Le lendemain, tandis qu'il étoit à ſe promener ſur le pont, toujours amarré au même banc, il entendit un animal ſouffler, & bientôt il vit un ours à la nage qui cherchoit à s'élancer dans le navire. Il cria : tout le monde, haut! L'équipage fut à peine ſur le pont, qu'on vit l'ours appuyant déja ſes griffes ſur le bâtiment, & faiſant ſes efforts pour y monter. Des cris perçans qui furent pouſſés

tout-à-la-fois, semblèrent effrayer l'animal; il se retira, mais ce fut pour revenir fièrement par derrière le banc de glace. On avoit eu le tems d'étendre sur les hauts du navire la voile de la chaloupe, & les plus hardis étoient proche du virevaut avec leurs fusils. L'ours fut blessé, & la neige qui tomboit en abondance ne permit point de le suivre pour s'assurer de sa mort.

Cependant les glaces s'étant séparées le jour suivant, & les glaçons commençant à flotter, on admira la pésanteur du grand banc, que les autres heurtoient sans pouvoir l'ébranler. Mais dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de masses, Barensz se hâta de quitter ce parage. Le péril étoit déja pressant, puisqu'en faisant voile le vaisseau faisoit craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin l'on s'approcha d'un autre banc, où l'on porta vîte une ancre pour s'y amarer jusqu'au soir. Après midi, pendant le premier quart, les glaces recommencèrent à se rompre, avec un bruit si terrible, que l'auteur n'entreprend pas de l'exprimer. Le vaisseau avoit le cap au courant, qui charioit des glaçons, il fallut filer du cable pour se retirer. On compta plus de quatre cens gros bancs de glaces, qui étoient enfoncés plus de dix brasses dans l'eau & qui n'avoient que deux brasses de hauteur au-dessus. Comme le seul parti étoit de s'amarrer de

banc en banc, on en vit un dont le haut s'élevoit en pointe avec l'apparence d'un clocher ; & s'y étant avancé on lui trouva trente-deux brasses de hauteur, vingt dans l'eau & douze au-dessus. Le 11 on s'approcha d'un autre qui avoit dix-huit brasses de profondeur & dix au-dessus de l'eau. Le 12, Barensz crut devoir employer toute sorte d'efforts pour s'avancer vers la côte. Non-seulement il craignoit d'être emporté par les glaces, mais il jugea que lorsqu'il seroit une fois sur quatre ou cinq brasses d'eau, les plus gros bancs ne pourroient l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avança offroit une grande chute d'eaux qui descendoient des montagnes. Il ne put aller fort loin, & se voyant obligé d'amarrer encore aux bancs, il nomma ce lieu le petit cap des glaces. Le 13, on vit partir de la pointe orientale un ours blanc qui venoit vers le navire. Quelques coups de fusil lui cassèrent une jambe, mais sa blessure ne l'ayant point empêché de retourner à terre, plusieurs matelots descendirent dans la chaloupe, le suivirent & le tuèrent.

Le 15, on s'approcha de l'île d'Orange, où le vaisseau se trouva pris presqu'aussitôt dans des glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il se dégagea heureusement en s'avançant vers la terre. Mais pendant que l'équipage étoit occupé de ce

travail, le bruit réveilla un ours qui dormoit à peu de diſtance. Il courut d'abord vers le vaiſſeau, & le travail fut abandonné pour ſe défendre. L'ours reçut quelques coups de fuſil, qui le firent fuir de l'autre côtéde l'île où il ſe plaça ſur un banc de glace. Il y fut ſuivi, & la vue de la chaloupe le fit ſauter dans l'eau, pour gagner le bord de l'île à la nage. On lui coupa le paſſage, & d'un coup de hache ſur la tête on lui fit une profonde bleſſure. Le matelot qui l'avoit frappé voulut redoubler le coup, mais chaque fois qu'il levoit ſa hache, l'animal plongeoit aſſez adroitement pour l'éviter, & ce ne fut pas ſans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 16, dix hommes eurent le courage de ſe mettre dans la chaloupe pour traverſer les glaçons vers la Nouvelle-Zemble. Ils montèrent en chemin ſur les plus hautes glaces qui formoient une petite montagne, & là ils prirent hauteur, dans la vue de s'aſſurer de leur poſition. Ils trouvèrent que le continent leur demeuroit au ſud-ſud-eſt, enſuite une autre obſervation le leur fit juger au ſud. Dans le même tems ils virent les eaux ouvertes au ſud-eſt, & ne doutant plus alors du ſuccès de l'entrepriſe, ils revinrent avec une extrême impatience pour en informer Barenſz. On appareilla le 18, & l'on mit même à la voile; mais après beau-

coup de vains efforts on fut obligé de revenir au lieu d'où l'on étoit parti. Cependant, le 12, on doubla le cap du desir, & l'espoir se ranima. Mais on donna bientôt dans des glaces qui forcèrent encore de reculer. Le 21, on trouva le moyen de pénétrer assez loin dans le port des glaces, & l'on passa tranquillement la nuit sur les ancres. Le lendemain, lorsqu'il en fallut sortir on rencontra un grand banc de glace auquel on fut contraint d'amarrer. Quelques matelots montèrent dessus, & firent un récit fort singulier de sa figure. Il étoit couvert de terre au sommet, & l'on y trouva près de quarante œufs. Sa couleur n'étoit pas non-plus celle de la glace, c'étoit un vrai bleu céleste. Sa hauteur étoit de dix-huit brasses sous l'eau & de dix au-dessus.

Le 25, vers les trois heures après midi, la marée recommençant à charier des glaçons, on se crut par le sud de la Nouvelle-Zemble, vers l'ouest du Weigats. Comme on avoit passé la Nouvelle-Zemble, & qu'on ne trouvoit aucun passage ouvert, l'espérance de pénétrer plus loin sembloit absolument évanouie, & Barensz pensoit à retourner en Hollande, lorsqu'arrivant à la baie des courans, le vaisseau fut arrêté par une si forte glace qu'on le vit forcé de reculer. Le 26, étant entré dans le port des glaces, on y demeura pris au milieu des gla-

çons qui flottoient de toutes parts. Trois hommes qui ſe mirent deſſus pour faire des ouvertures faillirent d'être emportés, & ne durent leur ſalut qu'à l'aſſiſtance du Ciel. Cependant on s'avança le ſoir du même jour, à l'oueſt du port des glaces; mais les glaçons s'étant rejoints pendant la nuit avec un redoublement d'épaiſſeur, on comprit que le ſort le plus favorable auquel on pût s'attendre, étoit d'hiverner dans cette région d'horreur. C'eſt ici que commence la peinture d'une ſituation ſans exemple.

Le 27, les glaçons recommencèrent à flotter, & le vent qui tourna au ſud-eſt les preſſoit avec tant de violence contre l'avant du vaiſſeau, qu'ils lui donnoient en longueur un mouvement de libration fort dangereux. Dans ce péril qui ne faiſoit qu'augmenter, on mit la chaloupe en mer comme une reſſource pour l'extrêmité. Les glaçons s'écartèrent un peu le 28; mais tandis qu'on obſervoit les dommages que le vaiſſeau avoit ſoufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut avec un ſi grand bruit que tout le monde ſe crut prêt à périr. Vers le ſoir, on remarqua que les glaçons s'entaſſoient les uns ſur les autres; & le 26, il s'en étoit accumulé de ſi grands morceaux, qu'on employa inutilement les crocs & d'autres inſtrumens

pour les rompre. Il ne resta plus le moindre espoir de se dégager.

Le 30, ces amoncellemens redoublèrent autour du vaisseau, la neige qui tomboit en abondance haussoit encore ces redoutables remparts. Tout craquoit horriblement à bord & dans le cercle des glaçons qui l'environnoient. On s'attendit à le voir créver bientôt & se séparer en pièces. Comme les glaçons s'étoient beaucoup plus entassés sous le vaisseau du côté du courant que de l'autre, il étoit demeuré fort penché; mais ensuite ils s'amoncelèrent aussi de l'autre côté, de sorte que le bâtiment se trouva droit & monté sur ces bancs de glace, comme si l'on eût pris plaisir à l'élever avec des machines.

Le 31, de nouveaux glaçons qui passèrent sur les autres à l'avant, élevèrent tellement la proue, que l'étrave se trouvoit de quatre ou cinq pieds plus haut que le reste, tandis que l'arrière étoit enfoncé dans les glaces comme dans un creux. On se flattoit que cet incident pourroit servir à conserver le gouvernail, & que les glaçons cesseroient de le frapper; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du vaisseau; car si la carcasse eût été exposée comme la proue aux glaçons qui flottoient sans cesse, ils

auroient enlevé tout le bâtiment, & n'auroient pu manquer à la fin de le renverser. Peut-être même auroit-il coulé bas d'eau, ce qu'on redoutoit beaucoup. Dans cette crainte on avoit déja mis le canot & la chaloupe sur la glace pour s'y retirer ; & quatre heures s'étoient passées dans l'attente de ce qui pouvoit suivre, lorsque les glaces se séparèrent & furent emportées par le courant. On rendit graces au Ciel d'un événement dont on se crut redevable à sa protection, & tous les efforts furent employés à réparer le gouvernail & la barre. Ensuite on prit le parti de les démonter, pour éviter le même risque si l'on se trouvoit encore assiégé des glaçons.

Le premier de Septembre, ils recommencèrent à s'entasser, & le corps du vaisseau se trouva élevé de plusieurs pieds, sans être encore offensé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le canot & la chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons élevèrent encore le vaisseau, le firent craquer horriblement, & l'ouvrirent même en tant d'endroits qu'on prit enfin la résolution de traîner le canot en terre, avec treize tonneaux de biscuit & deux tonneaux de vin.

Le 3, on fut assiégé par quantité de glaçons qui se joignirent à ceux dont on étoit déja serré. Alors le safrant de l'étambord se sépara, mais le doublage

se

ſe ſoutint encore. Bientôt le cable qui étoit mouillé au vent ſe rompit; un autre cable neuf, qu'on avoit amarré à la glace, eut le même ſort. La quantité, la violence & la grandeur des glaçons, dont quelques-uns étoient de la hauteur des montagnes à ſel d'Eſpagne, firent admirer que le corps du bâtiment leur réſiſtât. Le 5, au ſoir, ils le preſsèrent tellement, qu'il demeura penché ſur un côté, & qu'il fut conſidérablement endommagé, quoique ſans s'ouvrir encore. Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvoit réſiſter long-tems, on ſe hâta de porter à terre une vieille voile de misène, de la poudre, du plomb, des fuſils, des mouſquets & d'autres armes, pour dreſſer une tente proche du canot. On y porta auſſi du biſcuit & des liqueurs fortes, avec des inſtrumens de charpentier pour radouber la chaloupe.

Le 7, quelques matelots ayant fait environ deux lieues dans le pays, virent une rivière d'eau douce, & quantité de bois que les flots avoient jettés ſur les bords. Ils virent auſſi des traces de rennes & d'orignaux, autant du moins qu'ils purent les reconnoître aux veſtiges des pieds. Ces informations furent d'autant plus agréables, que non-ſeulement le navire étoit à laveille de manquer d'eau, mais que dans l'impoſſibilité de le dégager des glaces avant l'hiver qui s'approchoit, on avoit tenu con-

ſeil ſur les ſecours qu'on pourroit tirer d'un pays où l'on ne voyoit point d'eau ni d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des matelots, tout le monde ſe promit d'autres ſecours du Ciel, qui leur fourniſſoit déja les moyens de ſe bâtir une retraite, de ſe chauffer, & de ne pas périr de froid & de ſoif: ainſi chacun paroiſſant confirmé dans la réſolution d'hiverner, avec l'eſpérance de retourner au printems dans ſa patrie, on ne penſa plus qu'à bâtir une grande hutte (*), où l'on pût être à couvert du froid & de l'inſulte des ours. Il ſe trouvoit effectivement, ſur le bord de la rivière, des arbres entiers, deſcendus apparemment de Tartarie ou de Moſcovie. On commença par faire un traîneau pour les voiturer.

Le 15, pendant qu'on travailloit ardemment, un matelot vit trois ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derrière un banc de glace, & les autres continuèrent d'avancer. Pendant que l'équipage ſe diſpoſoit à tirer, l'un des deux grands ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avoit

(*) La hutte des Hollandois étoit ſituée dans la partie ſeptentrionale de la Nouvelle-Zemble, vers les cent douze degrés vingt-cinq minutes de longitude, & par les ſoixante-ſeize de latitude.

mis de la viande, & preſqu'auſſitôt il reçut dans la tête un coup de mouſquet qui le fit tomber mort. L'autre ſembla marquer de la ſurpriſe; il regarda fixement ſon compagnon, qu'il voyoit étendu ſans mouvement, il le flaira; & comme s'il eût reconnu le péril, il retourna ſur ſes traces. On le ſuivit de vue. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, & s'éleva ſur ſes pattes de derrière pout obſerver mieux les matelots. Un coup qu'ils lui tirèrent dans le ventre le fit retomber ſur ſes pieds. Alors il prit la fuite avec de grands cris. Barenſz fit ouvrir l'ours mort, lui fit ôter les entrailles, & le fit mettre ſur ſes quatre jambes, pour le laiſſer geler dans cette poſture & le porter en Hollande ſi l'on parvenoit à dégager le vaiſſeau.

La nuit du 16, l'eau de la mer, qui n'avoit point encore perdu ſon mouvement entre les glaçons, ſe trouva gelée de deux doigts, & la nuit ſuivante, l'épaiſſeur augmenta du double. Le 21, le froid devint ſi vif, qu'on fut obligé de tranſporter la cuiſine à fond de cale, parce que tout y geloit.

Le 23, on eut le malheur de perdre le charpentier, qui fut enterré dans une fente de la montagne, proche d'une chute d'eau; en vain s'étoit-on efforcé d'ouvrir la terre pour lui faire une foſſe. Les ſolivaux qui avoient été traînés ſur la glace

ou ſur la neige, furent poſés le 25, & l'édifice prit forme.

Tout l'équipage ne conſiſtoit plus qu'en ſeize hommes, dont pluſieurs ne jouiſſoient pas d'une bonne ſanté. Le 27, il gela ſi fort, que ſi quelqu'un mettoit un clou dans ſa bouche, comme il arrive ſouvent dans le travail, il ne pouvoit l'en tirer ſans emporter la peau. Le 30, la neige qui étoit tombée toute la nuit ſe trouva d'une hauteur qui ne permit point de ſortir de la hutte pour aller chercher du bois. On fit un grand feu le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le deſſein d'élever une ſorte de rempart qui eût ſervi de clôture; mais la terre ſe trouva ſi gelée, que l'ardeur du feu ne put l'amollir; & la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entrepriſe.

Le 2 d'Octobre, on eut la ſatisfaction de voir la hutte achevée; l'on y planta, ſuivant l'expreſſion du Journal, un Mai de neige gelée, pour ſervir de fanal à ceux qui auroient le malheur de s'égarer; mais le ſouvenir des ours arrêtoit les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la mer ouverte, auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, ſans que les glaces où le vaiſſeau étoit pris euſſent commencé à ſe fondre. Il ſembloit, dit Girard le Veer, qu'on eût bâti exprès un mur de glace d'environ trois pieds de haut pour l'entourer; & l'on reconnut que

l'eſpace d'eau qu'il occupoit étoit gelé juſqu'au fond, c'eſt-à-dire, de trois braſſes & demie.

Le même jour on dépeça la chambre de l'avant, pour employer les planches à couvrir la hutte ; cette couverture qui reçut la forme d'un toit à deux égoûts, fut achevée le ſoir. Le jour ſuivant, la chambre de pouppe fut auſſi dépecée pour revêtir le tour de la hutte.

Le vent qui avoit ſoufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, & fut ſuivi d'une neige ſi épaiſſe qu'on n'auroit pu en ſortir ſans s'expoſer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il étoit abſolument impoſſible de ſoutenir au-dehors la rigueur du froid. Le 9, l'air s'étant aſſez adouci pour laiſſer la liberté de ſortir, un matelot rencontra un ours qu'il n'apperçut qu'à peu de diſtance, & dans ſa première frayeur il ſe mit à courir vers le vaiſſeau. L'ours le pourſuivit, & n'auroit pas tardé à le joindre s'il n'eût été arrêté par la vue du dernier ours qu'on avoit tué, & qu'on vouloit faire geler à l'air. Il demeura quelques momens à le regarder, ce qui donna le tems au matelot d'arriver à bord. La terreur dont il étoit pénétré ne lui laiſſa de force en arrivant que pour crier : Un ours ! un ours ! Tous ſes compagnons jettèrent auſſitôt de grands cris, & montèrent armés ſur le pont ; mais ſortant d'une épaiſſe fumée qu'ils avoient eu

peine à supporter dans le vaisseau, ils ne pouvoient trouver tout d'un coup l'usage de leurs yeux. Ils ne virent point l'ours, qui auroit pu les dévorer dans cet état s'il n'eut été chassé par leurs cris.

Heemskerke profita d'un tems serein qui continua le 10, pour leur faire porter au rivage le vin & les autres provisions. Le 12, une partie de l'équipage alla passer la nuit dans la hutte, où le froid fut d'autant plus rigoureux, que la cheminée n'étant pas encore faite on n'y pouvoit allumer du feu sans une fumée insupportable. Le 13, on chargea sur un traîneau deux tonneaux de bierre-joppe de Dantzick, pour les transporter à la hutte; mais au départ il s'éleva un orage si terrible, que les matelots forcés de rentrer à bord laissèrent leur charge dehors sur le traîneau. Le lendemain, ils trouvèrent le fond d'un tonneau crevé par la force du froid, & la bierre gelée en forme de colle-forte. Le tonneau fut porté dans la hutte & mis près du feu pour dégeler; mais la bierre, loin de reprendre son goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Les deux jours suivans, on fut menacé de plusieurs ours dont on ne se délivra qu'à force de cris.

Le 20, lorsqu'on retourna au vaisseau pour transporter toute la bierre qui restoit, on trouva que la gelée avoit fait fendre une partie des tonneaux, sans

excepter ceux qui avoient des cercles de fer, dont plusieurs s'étoient rompus. Tout le reste de l'équipage passa dans la hutte, avec la précaution d'y traîner la chaloupe du vaisseau & l'ancre de toue, pour des besoins plus pressans encore dont il n'est pas surprenant qu'ils se crussent menacés. Le soleil dont la vue étoit leur unique bien commençant à les abandonner, ils firent jusqu'au 25 des efforts extraordinaires pour transporter sur leurs traîneaux tous les vivres & les agrêts.

Ils étoient encore occupés de ce pénible travail, lorsque Barensz levant les yeux vit derrière le vaisseau trois ours qui s'avançoient vers les matelots. Il fit de grands cris dont ils comprirent le sens & qu'ils secondèrent aussitôt; mais les trois monstres que leur nombre rendoit apparemment plus hardis, n'en parurent pas effrayés. Alors tous les matelots cherchèrent à se défendre. Il se trouva heureusement sur un traîneau deux hallebardes; Barensz prit l'une & Girard le Veer l'autre. Les matelots coururent au vaisseau, mais en passant sur la glace un d'entr'eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui, on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les ours suivirent ceux qui couroient au vaisseau; d'un autre côté, Barensz & le Veer en firent le tour pour entrer par derrière. En arrivant ils eurent la joie d'y

voir tous leurs gens, à l'exception de celui qui se tenoit caché dans sa fente. Mais les furieux animaux se présentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pieces de bois & divers ustensiles qu'on se hâta de leur lancer à la tête, & sur lesquels ils se précipitoient chaque fois comme un chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avoit point à bord d'autre armes que les deux hallebardes ; on voulut battre un fusil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre, & dans la confusion ou la crainte, rien de ce qu'on avoit entrepris ne pouvoit s'exécuter. Cependant les ours revenant à l'assaut avec la même furie, on commençoit à manquer d'ustensiles & de bois pour les amuser. Enfin les Hollandois ne durent leur conservation qu'au plus heureux des hasards. Barensz à l'extrêmité consultant son désespoir plus que sa prudence, jetta sa hallebarde qui donna fortement sur le mufle du plus grand ours; l'animal en fut apparemment si blessé qu'il fit retraite avec un grand cri, & les deux autres qui étoient beaucoup moins grands le suivirent aussitôt, quoique d'un pas assez lent.

Le 27, on tua un renard blanc qu'on fit rôtir, & dont le goût approchoit beaucoup de celui du lapin. Les deux jours suivans furent donnés à divers soins nécessaires dans le genre de vie auquel on se voyoit

condamné, tels que de placer & de monter l'horloge, de préparer pour la nuit une lampe où l'on devoit brûler, au lieu d'huile, la graiſſe d'un des ours qu'on avoit tués, d'apporter ſur des traîneaux quantité d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avoit couvert la hutte, afin que le froid y pénétrât moins par les fentes.

Le premier de Novembre au ſoir, on vit paroître la lune à l'eſt, & le ſoleil montoit encore aſſez haut ſur l'horiſon pour ſe faire voir. Le 2, il ſe leva au ſud-ſud-eſt & ſe coucha près du ſud-ſud-oueſt, mais ſon globe ne ſe montra point entier ſur l'horiſon. Le 3, il ſe leva au ſud-quart-de-ſud-eſt, un peu plus vers le ſud, & ſe coucha au ſud-quart-de-ſud-oueſt, un peu plus auſſi vers le ſud; on ne vit, ce jour-là, que la partie ſupérieure de ſon globe à l'horiſon, quoique l'endroit de la terre où l'on prit hauteur fût auſſi haut que la hune du vaiſſeau, dont on étoit aſſez proche. Le 4, on ceſſa de voir le ſoleil, quoique le tems fût calme & ſerein.

Dans les premiers jours de Novembre, le Chirurgien conſeilla le bain à tout l'équipage; il le prépara dans un tonneau vuide; tous ſe baignèrent les uns après les autres, ce qui leur rendit une nouvelle vigueur.

Si le ſoleil avoit quitté l'horiſon, la lune y étoit

venue prendre sa place, & lorsqu'elle fut à son plus haut période elle paroissoit jour & nuit sans se coucher. Le 6, fut un jour si sombre qu'on ne put le distinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge qu'on auroit pu consulter s'arrêta. Aussi tout le monde demeura-t-il long-tems au lit, sans pouvoir s'imaginer que la nuit fût passée; & lorsqu'on prit le parti de se lever, personne ne put distinguer si ce qu'on voyoit de lumière étoit celle de la lune ou celle du jour. Le Journaliste n'ajoute poine comment on fit cette distinction.

Enfin, de mille maux présens & de ceux qu'on envisageoit dans l'avenir, le défaut des vivres étant le plus terrible, on fit le 8 un état du biscuit qui restoit, & les rations furent réglées à quatre livres & cinq onces pour huit jours, au lieu qu'auparavant pareille ration n'étoit que pour cinq ou six jours au plus. La provision de poisson sec & de viande étoit encore assez abondante, mais on commençoit à manquer de vin, & ce qui restoit de bierre étoit sans force. On prenoit quelques renards qui venoient alors se montrer au lieu des ours, qui s'étoient retirés avec le soleil, & ne reparurent qu'à son retour. Barensz fit disposer un cerceau avec un rets, dans lequel un renard ne pouvoit entrer sans se trouver pris, & l'on pouvoit tirer aussitôt le piége & l'animal dans la hutte. Ensuite, il en vint un si

grand nombre, que pour en prendre plusieurs à la fois on fit des trappes de planches fort épaisses qu'on chargea de pierres pour les rendre encore plus pesantes, & l'on en attrapa ainsi quelques uns.

Le 12, on prit le parti de régler la distribution du vin à deux petits verres par jour, & l'unique boisson qu'on eût d'ailleurs étoit de l'eau de neige fondue. Le 18, Barentz fit distribuer à tout le monde une pièce de gros drap, pour en faire l'usage que chacun pourroit imaginer contre le froid. Les chemises & les linceuls n'étoient pas plus ménagés, mais on tomba dans une autre difficulté lorsqu'il fut question de les laver. On n'avoit pas plutôt tiré le linge de l'eau bouillante, que la gelée le roidissant il étoit impossible de le tordre, il demeuroit même gelé près du feu, du moins par le côté du dehors, & c'étoit une occupation fort pénible que de le tourner sans cesse ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante pour le faire dégeler. Le 22, il ne restoit que dix-sept fromages qui furent partagés. Le 26, & les deux jours suivans, il tomba une si grande quantité de neige que la hutte en étant tout-à-fait couverte, il fut impossible d'en sortir; mais l'air s'étant éclairci le 29, on se servit de pelles pour creuser dans la neige, & l'on y fit un trou par lequel chacun sortit en rampant. Les trappes se trouvoient aussi couvertes;

elles furent dégagées, & dès le même jour on y prit quelques renards; chaſſe d'autant plus précieuſe, qu'avec la chair de ces animaux qu'on mangeoit avidement, elle fourniſſoit des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le premier de Décembre, la hutte ſe trouvant enſevelie pour la ſeconde fois dans les neiges, on eut à ſouffrir une ſi terrible fumée, que l'horreur de cette ſituation étant redoublée par les ténebres, il fallut demeurer au lit pendant trois jours, ſans autre ſoulagement que des pierres qu'on faiſoit chauffer & qu'on ſe donnoit tour-à-tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la mer, avec un bruit qui jetta tout le monde dans la plus affreuſe conſternation; chacun s'imagina que les hautes montagnes de glace qu'il avoit vues pendant l'été, ſe détachoient ou s'amonceloient les unes ſur les autres pour tomber ſur la hutte. En même-tems, comme la fumée avoit obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela ſi fort en-dedans, que le plancher & les murs étoient revêtus de deux doigts de glace, & qu'il s'en trouvoit juſques dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura ſuſpendu, quoiqu'on en eût augmenté le poids; ce qui mit Barenſz dans la néceſſité de préparer lui-même le ſable de douze

heures, que les matelots nomment l'ampoullette, pour conſerver la connoiſſance des tems.

Le 6, la gelée fut ſi forte & le froid ſi vif, que les plus robuſtes ne pouvant le ſupporter, ils ſe regardoient tous languiſſamment & d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvoit augmenter ſans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'étoit plus capable de les réchauffer; tout étoit gelé, juſqu'au vin de Xérès, dont on connoît la chaleur; il falloit le faire dégeler aux jours de diſtribution, & le reſte du tems on étoit réduit à l'eau de neige fondue, qui faiſoit craindre un ſurcroît de déſaſtre par les maladies qu'elle pourroit cauſer. Le 7, un accident plus horrible encore faillit d'emporter à la fois tous les miſérables Hollandois. Après avoir tenu conſeil ſur les moyens de réſiſter au froid, on réſolut d'aller prendre à bord du vaiſſeau le charbon de terre qu'on y avoit laiſſé, parce que le feu en eſt ardent & de longue durée. On fit vers le ſoir un grand feu de cette matière, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde; & perſonne ne faiſant attention aux ſuites, on prit ſoin de boucher ſoigneuſement les fenêtres pour s'aſſurer une nuit chaude & tranquille. Bientôt ils ſe trouvèrent tous attaqués d'étourdiſſemens & de vertiges, qui leur ôtoient en même-tems le pouvoir de ſe remuer & la force de ſe plaindre. Quelques-uns

néanmoins se traînèrent jusqu'à la porte & l'ouvrirent, mais le premier qui voulut sortir tomba sans connoissance sur la neige. Le Veer, qui étoit proche de la porte, ayant ouï la chute, alla chercher du vinaigre qu'il jetta au visage du matelot, ce qui le fit revenir. Aussitôt que la porte fut ouverte, le froid qu'ils avoient regardé jusqu'alors comme leur plus grand mal, servit à les rétablir; mais ils demeurèrent persuadés qu'un quart-d'heure plus tard ils auroient péri tous, sans pouvoir se donner mutuellement le moindre secours.

Depuis le 9 jusqu'au 12, le tems fut clair & le Ciel brillant d'étoiles; cependant l'excès du froid fut tel, qu'on désespère de pouvoir l'exprimer. « Dans la hutte même, dit le Journaliste, le cuir » des souliers gela aux pieds, & sa dureté ne per- » mit plus de s'en servir. Les Hollandois se firent » des chaussures du dessus des peaux de moutons » qu'ils avoient apportées, avec trois ou quatre » paires de chaussons l'une sur l'autre. Leurs habits » étoient tout blancs de verglas. S'ils demeuroient » quelque tems dehors, il s'élevoit sur leurs le- » vres, au visage & aux oreilles, des pustules qui » geloient aussi ».

Le 14, l'observation de la hauteur leur donna soixante-seize degrés. Le 18, quelques-uns allèrent au vaisseau, dans la seule vue de le visiter. Depuis

dix-huit jours qu'ils ne s'étoient pas éloignés de la hutte, la glace s'étoit élevée d'un pouce. Quoique le jour eût peu de clarté; ou plutôt qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laissa pas de voir d'assez loin, & l'on découvroit dans la mer quantité d'endroits ouverts. Les Hollandois ne doutèrent point que ce changement ne fût arrivé lorsque le craquement des glaces s'étoit fait entendre. Le 25, ils entendirent des renards autour de la hutte, sans en trouver un seul dans les trappes. « Le feu, observe » encore le Journaliste, sembloit manquer de cha- » leur, ou du moins elle ne se communiquoit point » aux objets les plus proches; il falloit brûler ses » bas pour en sentir un peu aux jambes & aux pieds, » & l'on n'auroit pas même senti la brûlure des » bas, si l'odorat n'en eût été frappé. Telle fut la » fin de Décembre, & ce fut au milieu de ces souf- » frances que le malheureux reste de l'équipage » entra dans l'année 1597 ».

Le commencement n'en fut pas moins rude, ce qui n'empêcha pas les matelots de célébrer la fête des Rois pour charmer leurs peines.

L'ordonnance du festin de ces malheureux, abandonnés du reste de l'univers dans une contrée aussi affreuse, ne sera pas indifférente au Lecteur. En voici le détail qui nous a été conservé par l'auteur du Journal :

Deux livres de farine qui restoient furent employées à faire des beignets qu'on fit cuire à l'huile; ils furent mangés avec autant de délices que le mets le plus friant. Ce repas fut accompagné d'une libation de tout le vin qu'ils avoient volontairement épargné jusques-là. Enfin les Rois furent fêtés comme si chaque matelot eût été chez lui sans inquiétude.

Les billets furent tirés, & le sort favorisa un canonier, « qui se trouva ainsi, remarque le Veer, » Roi de la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire, d'un » pays qui a peut-être deux cents lieues de long » entre deux mers ». C'est ainsi qu'au milieu des peines & des douleurs; il reste toujours un goût naturel pour les plaisirs des sens.

Le 10 de Janvier, on trouva que l'eau étoit montée de près d'un pied dans le vaisseau, & qu'elle s'y étoit convertie en glace. Le 12, la hauteur prise de l'étoile nommée l'œil du taureau, s'accorda si bien avec les premières observations du soleil, qu'on se crut confirmé dans la supposition des soixante-seize degrés, mais plutôt au-dessus que plus bas. Le 13, d'un tems clair & calme, on observa que la lumière du jour commençoit à croître; en jettant une boule on la voyoit courir, ce qu'on n'avoit pas vu jusqu'alors. Depuis ce jour on sortit plus librement pour s'exercer le corps, & sur-tout les jambes que la plupart avoient engourdies. Bientôt

on crut remarquer auſſi dans l'air une rougeur qu'on prit pour une eſpece d'aurore avant-courière du ſoleil; d'un autre côté le froid diminua ſi ſenſiblement pendant le jour, que lorſqu'il y avoit du bon feu dans la hutte, on voyoit tomber des cloiſons de gros morceaux de glace qui dégeloient ſur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit il geloit toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de biſcuit & de vin, parce que la chaſſe des renards devenoit moins abondante; avertiſſement d'ailleurs aſſez fâcheux, car la retraite de ces animaux annonçoit le retour prochain des ours.

Le 24, Heemskerke & le Veer, accompagnés d'un matelot, prirent occaſion d'un tems fort clair pour aller ſe promener ſur le rivage méridional. Au moment qu'ils y penſoient le moins, le Veer apperçut un côté du globe ſolaire. Ils ſe hâtèrent de porter cette agréable nouvelle à la hutte; mais Barenſz, dont on connoiſſoit l'habileté, n'en voulut rien croire, parce que, ſuivant toutes ſes ſupputations, il s'en falloit de quinze jours que le ſoleil pût ſe faire voir par cette hauteur. Les autres ſoutenoient ce qu'ils avoient vu (*). La conteſtation fut

(*) Cette découverte excita de grandes diſcuſſions en

vive & donna lieu à des gageures. Le 25 & le 26, un brouillard épais qui permettoit de ne rien voir confirma Barensz dans son opinion. Mais l'air s'étant éclairci le 27, tout l'équipage ensemble vit sur l'horison l'astre du jour dans toute sa sphère, ce qui ne laissa aucun doute qu'on en eût pu voir une partie le 24.

Le 31 fut un fort beau jour, où l'on jouit agréablement de la clarté du soleil. Il fut suivi de sept jours d'orage pendant lesquels il fit un brouillard très-épais, & il tomba une neige si abondante que la hutte paroissoit environnée de hauts remparts. Les Hollandois ne se donnèrent plus la peine, comme

---

tre les Astronomes. L'Atlas de Blaeu renferme à ce sujet une longue dissertation. Mais M. Cassini le père, de l'Académie des Sciences de Paris, paroit avoir mieux résolu la difficulté. Après avoir décrit un parhélie qu'il avoit observé, il ajoute que la fameuse observation des Hollandois, à la Nouvelle-Zemble, qui virent le soleil sur l'horison, quatorze jours plutôt qu'ils ne devoient l'appercevoir selon les regles de l'astronomie, peut bien s'expliquer par ce phénomène. Il pense que ce que ces navigateurs prirent pour le soleil, n'étoit autre chose qu'un parhélie, pareil à celui dont ils avoient déja été témoins le premier de Juin 1596, & tel que celui qu'il décrit lui même. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1693, pag. 167 & 169.*

auparavant, de dégager leur porte, ils prirent le parti, lorſqu'ils étoient néceſſités de ſortir, de paſſer par la cheminée. Le 8 de Février, on vit le ſoleil ſe lever au ſud-ſud-eſt & ſe coucher au ſud-ſud-oueſt, c'eſt-à-dire, par rapport au cadran de plomb qu'on avoit poſé près de la hutte, au midi de ce terrein; car la différence d'avec les compas ordinaires étoit au moins de deux rhumbs.

Environ deux mois & demi qu'on avoit paſſés ſans voir d'ours, les avoient fait oublier, lorſque le 13, dans le tems que tout le monde s'occupoit à nettoyer les trappes, on en vit paroître un fort grand qui venoit droit à la hutte. Un matelot l'ayant couché en joue, lui donna dans la poitrine un coup qui lui paſſa au travers du corps. Il ne laiſſa pas de s'éloigner d'environ trente pas, & ceux qui coururent à lui après l'avoir vu tomber, le trouvèrent encore vivant, il leva même la tête, comme pour chercher des yeux celui qui l'avoit bleſſé. L'expérience qu'on avoit de la force de ces animaux, fit prendre le parti de lui tirer quelques autres coups. On lui fendit le ventre, & l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graiſſe qu'on fit fondre pour les lampes : il y avoit long-tems que, faute de matière, on n'avoit plus la conſolation d'être éclairé pendant la nuit.

Le reſte de Février, Mars & les quinze premiers

jours d'Avril, furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais tems, de brouillards & de gelée, de crainte à la vue des ours & de plaisir après les avoir tués. Le 6 d'Avril, il en descendit un par les degrés qu'on avoit faits à la neige, jusqu'à la porte même de la hutte. Elle étoit ouverte, mais Heemskerke qui apperçut heureusement le monstre, se hâta de la fermer, & se mit derrière pour la soutenir. L'ours s'en retourna. Cependant il revint deux heures après, & monta sur la hutte où il fit un bruit dont tout le monde fut effrayé; ses efforts pour renverser la cheminée étoient si grands, qu'on le crut plus d'une fois maître du passage; il déchira le voile dont elle étoit entourée; enfin il ne s'éloigna qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du tems ayant cessé le 15 Avril, tous les Hollandois allèrent visiter leur vaisseau, & leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avoient laissé. Du rivage ils considérèrent avec admiration les morceaux de glace qui couvroient la mer, & qui sembloient offrir la perspective d'une grande ville, c'est-à-dire, des maisons entremêlées de tours, de clochers, de bastions & de remparts. Le lendemain étant retournés à bord, ils observèrent dans l'éloignement que l'eau étoit ouverte; quelques-uns eurent la hardiesse de

monter ſur les bancs de glace & de paſſer de l'un à l'autre juſqu'à l'eau, dont il y avoit cinq ou ſix mois qu'ils n'avoient approché. En arrivant, ils virent un petit oiſeau qui plongea auſſitôt, ce qui acheva de leur faire juger que l'eau étoit plus ouverte qu'elle ne l'avoit été depuis leur ſéjour dans la Nouvelle-Zemble.

Le premier de Mai, leur viande, qui commençoit auſſi à dégeler & dont ils firent cuire une partie, ſe trouva auſſi bonne que jamais; elle n'avoit que le ſeul défaut de ne pouvoir ſe garder lorſqu'elle étoit cuite. Le 2, un grand vent du ſud-oueſt nettoya la haute mer & n'y laiſſa plus de gros glaçons. Alors tout le monde parla de s'embarquer & de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, tout le reſte des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouroient le vaiſſeau. Mais après de ſi belles apparences, quelle fut la douleur commune de s'appercevoir, dès le jour ſuivant, que le vaiſſeau, qui n'étoit au 15 de Mars qu'à ſoixante-dix pas de l'eau ouverte, s'en trouvoit à plus de cinq cents! Le 7 & le 8, il tomba tant de neige, que dans l'impoſſibilité de ſortir de la hutte, quelques matelots déſeſpérés proposèrent de parler nettement aux officiers, & de leur déclarer que tout l'équipage étoit réſolu de quitter ce funeſte lieu. Les

meilleurs vivres, tels que la viande & le gruau, commençoient à manquer, dans un tems où l'on avoit plus besoin de force que jamais pour supporter le travail. A peine restoit-il du lard pour trois semaines, à deux onces par tête pour chaque jour. Cependant personne n'eut la hardiesse de s'expliquer avec Heemskerke, parce qu'il avoit déclaré lui-même qu'on ne se remettroit en mer que vers la fin de Juin. On s'ouvrit seulement à Barensz à qui l'on connoissoit beaucoup de bonté, & qui se contenta de demander aux plus ardens quelques jours de délai. Heemskerke avec lequel il conféra le 15, promit que si le vaisseau n'étoit pas dégagé à la fin du mois, on s'efforceroit alors de mettre la chaloupe & la scute (*) en état de partir. Ce tems parut long, parce qu'on prévoyoit qu'il en faudroit beaucoup pour radouber & pour équiper ces deux petits bâtimens.

Le 21, Heemskerke voyant les glaces ramenées par un vent de nord-est, permit de travailler à l'équipement. La chaloupe qui n'étoit pas sortie de la hutte, ne fut pas difficile à tirer, mais la scute, qui étoit enfoncée dans la neige, coûta tant d'efforts à dix hommes, affoiblis comme ils étoient

---

(*) Petite barque qui sert pour la pêche du hareng.

par un genre de vie ſi triſte, qu'ils furent obligés d'interrompre pluſieurs fois leur travail. Heemskerke leur diſoit, pour les exhorter, que s'ils ne vouloient ſe faire bourgeois de la Nouvelle-Zemble, & s'y aſſurer leur ſépulture, il falloit rétablir cette ſcute, dont l'eſpérance de leur retour dépendoit.

Pendant qu'ils s'y employoient avec ardeur, ils virent paroître un ours effroyable. Ils rentrèrent auſſitôt dans la hutte, & les plus habiles tireurs ſe diſtribuant aux trois portes, l'attendirent avec leurs fuſils; un autre monta ſur la cheminée avec le ſien. L'ours marcha fièrement vers la hutte, & s'avança juſqu'à la pente des degrés d'une des portes, où il ne fut pas apperçu du matelot qui s'y étoit mis en garde; mais d'autres l'avertiſſant par leurs cris, il tourna la tête, & malgré ſa première frayeur il perça l'ours d'une groſſe balle. Ceux qui virent ſa ſituation tremblèrent pour lui; car lorſqu'il avoit tiré ſon coup, le monſtre étoit ſi proche qu'ils l'avoient cru prêt à le déchirer; & ſi l'amorce n'eût pas pris feu, comme il arrivoit ſouvent dans un climat ſi rude, il étoit infailliblement dévoré; peut-être cet affreux animal ſeroit-il même entré dans la hutte, où il auroit fait un étrange carnage. Mais la bleſſure qu'il avoit reçue ne lui permit pas de fuir bien loin, & lorſqu'il ſe fut arrêté on acheva aiſément de le tuer. On lui trouva

dans le ventre des morceaux entiers de chien marin, avec la peau & le poil. D'autres ours qui parurent les jours suivans eurent le même sort. Il sembloit que ces animaux sentissent que leur proie étoit prête à s'échapper, & qu'ils redoublassent leurs efforts pour s'en saisir.

Le 30, tous ceux qui étoient propres au radoub des deux bâtimens s'y employèrent avec ardeur, & les autres raccommodèrent les voiles, ou firent dans la hutte ce qui étoit nécessaire pour leur départ. Les travailleurs du dehors étoient au plus fort de l'ouvrage, lorsqu'un ours vint hardiment à eux. Tous prirent la fuite vers la hutte; l'ours les suivit, mais une salve de trois coups de fusil qui portèrent tous, l'un de dessus la cheminée & les autres de deux des portes, l'étendit mort sur la neige. Cette vénaison leur coûta cher, car ayant coupé l'animal en pieces, & en ayant fait cuire le foie qu'ils mangèrent avec plaisir, ils en furent tous malades; trois entr'autres parurent morts pendant quelques heures. Cependant ils en furent quittes pour faire peau neuve depuis la tête jusqu'aux pieds. Leur rétablissement donna presqu'autant de joie au reste de la troupe qu'à eux-mêmes; trois hommes de moins les auroient mis hors d'état de travailler utilement à leur départ.

Le 3 de Juin, tous étant rétablis, le travail fut repris & continué ſans interruption.

La chaloupe & la ſcute ſe trouvèrent radoubées le 7 de Juin. On avoit coupé à la ſcute une partie de l'arrière, & l'on y avoit fait une petite carcaſſe, à laquelle on ajouta quelques bordages des deux côtés pour donner plus de fond au bâtiment & pour le mettre en état de tenir mieux la mer. Le jour ſuivant, une violente tempête du ſud-oueſt, accompagnée de grêle, de neige & ſur-tout de pluie, obligea tout le monde à ſe retirer dans la hutte, où l'on ne trouva plus rien de ſec, parce qu'on en avoit ôté les planches pour le radoub; mais cette incommodité n'affligea perſonne, lorſqu'on eut remarqué que les eaux recommençoient à s'ouvrir. Cependant il falloit traîner au rivage les deux bâtimens, les agrêts, les marchandiſes & le reſte des proviſions; la neige s'amolliſſoit & rendoit le chemin fort difficile. On fut obligé de quitter les ſouliers de peau pour reprendre ceux de cuir, en quelqu'état qu'ils fuſſent encore.

Le 12, on prit des haches, des piques & des bêches, & l'on entreprit d'ouvrir une route juſqu'à la mer, & ce travail fut très-pénible. Il étoit queſtion, non-ſeulement d'écarter les neiges à demi-fondues, mais de ranger les glaces, de creuſer & d'applanir. L'eſpérance auroit ſoutenu le courage,

si l'on eût été quitte pour la peine ; mais on se voyoit souvent interrompu par de grand ours maigres & décharnés qui venoient de la haute mer sur des glaçons, & qui obligeoient de se partager entre le combat & le travail. Cependant tous ces obstacles furent surmontés, & le 13 on se vit en état de mettre à l'eau les deux bâtimens. Heemskerke, satisfait du tems & d'un vent frais du sud-ouest, dit alors qu'il étoit résolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidement, & l'on ne pensa plus qu'à mettre les bâtimens à l'eau.

Barensz, dont la santé s'étoit affoiblie depuis long-tems, rappela toutes ses forces pour composer un mémoire, qui contenoit les circonstances de leur voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle-Zemble, du séjour qu'ils y avoient fait, & de leur départ. Il mit ce papier dans une boîte qu'il suspendit à la cheminée de la hutte, pour servir d'instruction à ceux qui pourroient aborder après eux dans le même lieu, & leur apprendre par quelle aventure ils y trouveroient les restes d'une misérable maison, qui avoit été habitée neuf à dix mois. D'un autre côté, comme le voyage qu'on alloit entreprendre avec deux petits bâtimens sans couverte, faisoit prévoir d'horribles dangers, Heemskerke écrivit deux lettres, qui furent signées de tout l'équipage, & déposées, l'une dans la cha-

loupe & l'autre dans la ſcute. Il y faiſoit le récit de tout ce que les Hollandois avoient ſouffert en attendant l'ouverture des eaux & dans l'eſpérance que leur vaiſſeau ſe dégageroit des glaces; mais que le Ciel n'ayant point exaucé leurs vœux, & ſe trouvant à la veille de manquer de vivres, ſans compter l'incertitude de la belle ſaiſon qui paſſeroit vraiſemblablement fort vîte, ils avoient été forcés d'abandonner leur navire & d'entreprendre un voyage qui les expoſoit à toutes ſortes de diſgraces. Il ajoutoit qu'ils avoient jugé à propos de dreſſer ce double mémoire, afin que ſi leurs deux bâtimens étoient ſéparés par la tempête, par le naufrage de l'un ou par quelqu'autre accident de mer, on pût trouver ſur l'autre toutes les circonſtances de leur malheureuſe hiſtoire, & la confirmation du témoignage de ceux qui auroient ſurvécu.

Après ces triſtes précautions, on tira vers la mer les deux petits bâtimens & les traîneaux chargés de marchandiſes & de proviſions; c'étoient ſix paquets de draps de laine, un coffre plein de toiles, deux paquets de velours, deux petites caiſſes remplies d'argent, deux tonneaux d'uſtenſiles & d'agrêts, treize tonneaux de biſcuit, un de fromage, un de lard, deux d'huile, ſix de vin, deux de vinaigre, & les hardes de l'équipage. Tout cet

appareil étalé ſur le rivage paroiſſoit difficile à ranger dans un auſſi petit eſpace que celui des deux bords ; mais rien n'eſt impoſſible à l'induſtrie ſoutenue par la néceſſité. L'embarquement fut achevé le même jour.

Enfin, le 14 de Juin 1597, à ſix heures du matin on mit à la voile par un vent d'oueſt. Les deux bâtimens arrivèrent avant le ſoir au cap des îles, où les glaces étoient encore ſi fortes qu'ils y demeurèrent pris. Ce malheur arrivé dès le premier jour conſterna les Hollandois. Quatre d'entr'eux deſcendirent à terre, & n'y virent que des rochers d'où ils firent tomber quelques oiſeaux à coups de pierre. Ils ſe croyoient menacés de ne pouvoir ſortir de ce triſte lieu, mais le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublèrent le cap de Fleſſingue, & s'avancèrent juſqu'au cap du Deſir. Le 16, ils ſe trouvèrent à l'île d'Orange, où quelques-uns deſcendirent auſſi, & firent du feu de quelques pieces de bois qu'ils y trouvèrent. Leur beſoin le plus preſſant étant celui d'eau douce, ils firent fondre de la neige dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerke accompagné de deux matelots, paſſa ſur la glace dans une autre île où il prit quelques oiſeaux ; mais à ſon retour il tomba dans un trou qui s'étoit fait à la glace, & dont il ne ſeroit pas ſorti ſans l'aſſiſtance du

Ciel, parce qu'il y avoit un courant fort rapide.

On remit à la voile & l'on arriva au cap des Glaces, où les deux bâtimens n'eurent pas autant de peine qu'on le craignoit à se joindre. Heemskerke, qui n'étoit pas sur le même bord que Barensz, s'informa de sa santé, & Barensz, quoique fort mal, répondit qu'il étoit mieux. Ensuite apprenant qu'on étoit au cap des Glaces, il souhaita d'être élevé par ses matelots, pour se procurer, ajouta-t-il, la satisfaction de voir encore une fois ce cap. On ignore si c'étoit le pressentiment de sa fin; mais il eut le tems de se satisfaire, car les deux bâtimens furent aussitôt pris des glaces & demeurèrent immobiles dans leur situation. Le 17 au matin, ils essuyèrent le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Ensuite ils se trouvèrent si serrés entre deux bancs de glaces flottantes, que les équipages des deux bords se dirent le dernier adieu. Cependant ayant repris courage, ils s'efforcèrent de se rapprocher des glaces fermes pour s'y amarrer, dans l'espoir d'y être moins exposés aux glaçons errans. Ils s'en approchèrent, mais il restoit l'embarras d'y amarrer une corde; tout le monde paroissoit effrayé du péril. Dans cette extrêmité, le Veer qui étoit le plus agile, prit le bout de la

corde, & ſautant légèrement de glaçon en glaçon, il arriva heureuſement à la glace ferme où il attacha la corde autour d'une hauteur de glace. Tous les autres ſortirent alors des bâtimens & commencèrent par tranſporter avec eux les malades dans leurs draps; enſuite débarquant ce qui étoit à bord, & tirant les bâtimens mêmes ſur la glace, ils ſe virent garantis d'un naufrage qu'ils avoient cru preſqu'inévitable.

Le 18, ils employèrent une partie du jour à réparer leurs bâtimens qui avoient beaucoup ſouffert; leur bonheur leur fit trouver du bois pour faire fondre du goudron dont ils calfatèrent les coûtures. Enfin ils allèrent chercher à terre quelques rafraîchiſſemens pour les malades, mais ils ne rapportèrent qu'un petit nombre d'oiſeaux.

Le 19, ils ſe trouvèrent encore pris plus étroitement dans les glaces; & de toutes parts ne voyant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie que pour la finir miſérablement dans ce jour; toutes les circonſtances ſembloient propres à les confirmer dans cette triſte idée. Leur ſituation ne changea point juſqu'au ſoir, & ne fit qu'empirer la nuit ſuivante.

Le 20, à neuf heures du matin, le Veer paſſa de la ſcute dans la chaloupe, pour apprendre à Barenſz, que Nicolas Andriſſ, un des meilleurs

matelots, tiroit à sa fin. La mienne, répondit tranquillement Barensz, n'est pas éloignée non-plus. Ses gens qui le voyoient attentif à considérer une carte marine que le Veer avoit tracée, de toutes les côtes qu'ils avoient parcourues, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt quittant la carte, il dit à le Veer que les forces lui manquoient; après quoi les yeux lui tournèrent, & sans ajouter un mot il expira, si subitement, qu'Heemskerke qui arrivoit alors dans la scute, n'eut pas le tems de lui dire adieu; presqu'au même instant Andriss mourut aussi. La mort de Barensz jetta une profonde consternation sur les deux bords; il avoit été comme l'ame des trois voyages, & tout le monde avoit autant de confiance à sa probité qu'à ses lumières.

Le 21 n'ayant point amené de changement que dans les circonstances, ce fut un jour lugubre qu'on passa dans le regret de cette perte & dans l'attente du même sort. On ne comptoit plus que treize hommes sur les deux bâtimens.

Le vent souffla du sud-est le 22, & dans l'éloignement on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Mais il falloit traîner les bâtimens plus de cinquante pas sur la glace, les mettre à l'eau pour quelques momens, ensuite les traîner encore plus de trente pas, avant que se trouver dans un lieu ouvert & tout-à-fait

navigable. Après ce travail, on mit à la voile avec de meilleures eſpérances qui ſe ſoutinrent juſqu'à midi, & ce fut pour retomber alors entre de nouvelles glaces. Mais bientôt elles ſe ſéparèrent, en laiſſant un paſſage tel que celui d'une écluſe ouverte. On rangea pendant quelques momens la côte avec des efforts continuels pour écarter les glaçons; vers le ſoir les deux bâtimens ſe trouvèrent pris.

Le 28, les eaux s'étant r'ouvertes d'elles-mêmes, ils arrivèrent, ſur les neuf heures du matin au cap de Trooſt où les glaces les reprirent. L'obſervation de la hauteur donna ſoixante-ſeize degrés trente-neuf minutes. On n'avoit point à ſe plaindre de la lumière du ſoleil, qui étoit aſſez brillante; mais il manquoit de chaleur pour fondre la neige, & le plus preſſant beſoin des Hollandois étoit la ſoif. Ils ne furent dégagés des glaces que le 24 à midi. Les deux bâtimens prirent le large à force de rames, & firent bonne route juſqu'au cap de Naſſau qu'on découvrit à la diſtance de trois lieues. Quelques matelots allèrent à terre, & trouvèrent un peu de bois qui ſervit à faire fondre la neige; ce ſoulagement, joint aux alimens chauds qu'on prit avec le ſecours du feu, rendit un peu de force aux plus foibles.

Le 25, il s'éleva une furieuſe tempête du ſud, qui

qui dura deux jours presqu'entiers, & pendant laquelle, les glaces où les bâtimens étoient amarrés s'étant rompues, ils dérivèrent au large, sans qu'il fût possible de les ramener vers la glace ferme. Ils se virent cent fois dans un horrible danger, & pour comble de malheur ils se séparèrent. Cependant un vent de nord-ouest qui se leva le second jour, ramena le calme & favorisa leur route vers la glace ferme. La scute y arriva la première, & le Veer qui la commandoit, ayant fait une lieue le long des glaces sans voir paroître la chaloupe, crut Heemskerke & tous ses gens ensevelis dans les flots. La brume étoit fort épaisse & menaçoit de redoubler vers le soir. Le Veer fit tirer inutilement plusieurs coups; enfin les autres y répondirent, & ce signal leur servit à se rejoindre.

Ils s'avancèrent ensemble le 27, à une lieue de la côte occidentale du cap de Nassau, & pendant qu'ils s'efforçoient de ranger la terre, ils virent sur les glaces une multitude innombrables de vaches marines. Les oiseaux commençant à paroître aussi en troupes nombreuses, ils en tuèrent douze qui leur firent un délicieux festin. Mais le 28, ils se trouvèrent si serrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge sur la glace ferme, & d'y tirer aussi les deux bâtimens. Ils y firent des tentes de leurs voiles, dans l'espérance

d'y paſſer du moins une nuit tranquille; mais vers minuit la ſentinelle découvrit trois ours; tout le monde fut réveillé par ſes cris, on ſortit armé; la première décharge eut peu d'effet; cependant, n'ayant pas laiſſé de faire reculer les ours, elle donna le tems de recharger les fuſils; & de la ſeconde on tua un de ces animaux dont la chute fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain, & s'étant approchés du lieu où leur compagnon étoit encore étendu, l'un des deux le prit dans ſa gueule & l'emporta ſur les plus raboteuſes glaces, où ils ſe mirent tous deux à le manger. L'équipage auſſi frappé d'étonnement qne de crainte, ſe hâta de tirer quelques coups qui leur firent quitter priſe & les mirent en fuite; quatre hommes allèrent auſſitôt au cadavre qu'ils trouvèrent à demi mangé dans un eſpace ſi court. En obſervant ſa grandeur, ils admirèrent la force de l'ours qui l'avoit emporté par un chemin ſi difficile, que tous quatre enſemble ils eurent quelque peine à tranſporter juſqu'aux tentes la moitié qui en reſtoit. Les deux jours ſuivans on en vit quatre; deux d'abord qu'on prit pour ceux qui avoient fui, & ſucceſſivement deux autres. On n'en put tuer aucun; mais outre le bruit qui les avoit éloignés, on ne douta point qu'ils n'euſſent reçu quelques bleſſures.

Le premier jour de Juillet fut marqué par un

funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace qui venoient de la mer heurterent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils brisèrent en plusieurs pièces celle que les équipages avoient pris pour asyle. Les paquets tombèrent dans l'eau ; & de quelqu'importance qu'il fût de les conserver, un autre soin pressoit encore plus, c'étoit celui de garantir la chaloupe, qu'il fallut traîner par-dessus les glaces jusqu'assez proche de terre où les glaçons étoient moins à craindre. Ensuite, lorsqu'il fallut retourner aux paquets, on se trouva dans un mortel embarras; la glace rompoit sous les pieds à mesure qu'on avançoit vers ses bords; un paquet qu'on se croyoit prêt à saisir, étoit emporté par un glaçon ou se cachoit sous un autre, les plus hardis ne savoient comment s'y prendre pour sauver leur unique bien, & pour se sauver eux-mêmes. Ce fut pis encore lorsqu'on entreprit de pousser la scute ; la glace rompit sous une partie des matelots, & ce petit bâtiment fut emporté avec eux, brisé en quelques endroits, sur-tout à ceux qu'on avoit changés ou réparés; un malade qui s'y étoit retiré ne fut sauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'employèrent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écartèrent un peu, & la scute fut tirée sur la glace même, près de la chaloupe. Cette fatigue

dura depuis ſix heures du matin juſqu'à ſix heures du ſoir. On perdit deux tonneaux de biſcuit, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'uſtenſiles & d'agrès, le cercle aſtronomique, un paquet de drap écarlate, un tonneau d'huile, un de vin & un de fromage.

Le 2 fut employé à réparer les deux bâtimens. On trouva du bois, & l'on tua quelques oiſeaux qui furent mangés rôtis. Deux hommes qu'on envoya faire de l'eau le jour ſuivant, retrouvèrent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail de la ſcute, le coffre de toiles, & un chapeau; haſard ſurprenant qui ranima la confiance au ſecours du Ciel.

Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eût vu luire ſur les côtes de la Nouvelle-Zemble, & ſervit à ſécher les pièces de drap mouillées. Les trois jours ſuivans furent remarquables par la violence des glaçons, & par la mort de Janz de Harlem un des matelots. Le 9, les eaux s'ouvrirent du côté de la terre, & la glace ferme commençant auſſi à flotter, on fut obligé de tirer les deux batimens à l'eau, l'eſpace d'environ trois cent cinquante pas: horrible travail, que perſonne n'auroit été capable d'entreprendre pour un intérêt moins cher que celui de la vie. On mit à la voile entre ſept & huit heures du matin; mais à ſix heures du ſoir on fut con-

traint de retourner à terre, & de remonter ſur la glace ferme qui n'étoit point encore ſéparée dans le lieu qui fut choiſi.

Le 10, on fit des efforts extraordinaires pour traverſer les glaçons juſqu'à deux grandes ſurfaces de glaces aſſez ſemblables à deux campagnes, mais jointes par une eſpece d'iſthme. L'impoſſibilité du paſſage fit une nouvelle néceſſité de décharger les deux bâtimens, de tranſporter leur charge, & de les traîner eux-mêmes plus de cent pas ſur la glace, juſqu'à l'ouverture d'une autre eau. Ils recommencèrent enſuite à voguer, mais fort lentement, pour traverſer un petit eſpace qui s'offroit entre deux glaçons flottans d'une prodigieuſe grandeur, au riſque d'être écraſés ſi les maſſes étoient venues à ſe joindre. Lorſqu'on fut ſorti de ce détroit, un vent d'oueſt fort impétueux dont on fut pris droit en proue, obligea de gagner la glace ferme, quoiqu'avec beaucoup de peine à s'en rapprocher; on y tira les deux bâtimens, avec une fatigue qui réduiſoit tout le monde au déſeſpoir. Dès le lendemain, on vit un grand ours fort gras qui s'avançoit à la nage vers les tentes; il reçut pluſieurs coups de mouſquet, qui le firent tomber ſans mouvement; la liqueur qui ſortoit de ſes bleſſures reſſembloit moins à du ſang qu'à de l'huile, ſur l'eau où elle couloit. Quelques matelots ſe mirent ſur un banc de

glace qu'ils firent flotter vers le cadavre, & lui ayant jetté une corde au cou, ils l'entraînèrent sur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu surpris de lui trouver huit pieds d'épaisseur.

Trois hommes de l'équipage passèrent dans une île qui se présentoit devant les tentes, & découvrirent de-là l'île des Croix, à l'ouest. Le danger ne les empêcha point de traverser à cette dernière île pour y chercher quelques traces d'hommes, mais ils n'y en trouvèrent point d'autre que celles qu'ils y avoient vues à leur passage. Soixante-dix œufs de canards de montagnes, qu'ils rapportèrent à leurs compagnons, furent le seul fruit d'un voyage téméraire, auquel ils avoient employé douze heures, & qui avoit causé beaucoup d'inquiétude sur les deux bords. Ils racontèrent que pour passer à l'île des Croix ils avoient quelquefois eu jusqu'aux genoux l'eau qui étoit sur la glace entre les deux îles, & que pour aller & revenir ils avoient fait à-peu-près six lieues. On fut surpris de leur hardiesse, mais les œufs de canards n'en furent point reçus avec moins de joie. Le reste du vin, qui fut distribué à cette occasion, produisit à chacun environ six pintes.

Le 16, on vit arriver de terre un ours d'une blancheur éclatante, sur lequel on se hâta de tirer, & quelques balles qui portèrent le mirent en fuite



Le furieux Monstre saisit le Croc de la Gaffe, mit le bois en pièces, et renversa le Hollandois à son tour.

in. par C. Marillier 1789 gravé par L'houx

le lendemain, quelques matelots chargés d'aller reconnoître l'ouverture des eaux, le trouvèrent languiſſant de ſes bleſſures ſur un banc de glace. Il ſe mit à fuir auſſi-tôt qu'il les eut entendus; mais un coup de gaffe qu'il reçut de l'un d'entr'eux, & dont la pointe lui pénétra la peau, le fit tomber ſur ſes pattes de derrière. Le matelot voulut redoubler ſon coup, mais le furieux monſtre ſaiſit le croc de la gaffe, mit le bois en pieces & renverſa le Hollandois à ſon tour. Les autres tirèrent auſſitôt, & leur décharge ayant fait fuir l'animal, le matelot qui étoit tombé ſe releva, courut après lui ſans autre arme que le tronçon de ſa gaffe, & lui en donna de grands coups ſur le corps. L'ours tournoit chaque fois ſa tête, & ſauta juſqu'à trois fois contre celui qui le frappoit. Cependant une nouvelle décharge des autres le perça de pluſieurs balles & rendit ſa marche plus peſante; enfin ils achevèrent de le tuer d'une troiſième décharge, & ſuivant leur uſage, ils lui arrachèrent les dents.

Le 19, ſept hommes paſsèrent dès ſix heures du matin dans l'île des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'ouêſt; & dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs compagnons, ils ne ſe donnèrent que le tems de ramaſſer une centaine d'œufs qui furent mangés,

à leur arrivée; c'étoit pour reprendre les forces nécessaires à traîner leurs bâtimens sur la glace, l'espace d'environ trois cents pas : tout le monde s'arma de courage, parce que cette fatigue fut regardée comme la dernière. Les deux bâtimens ne furent pas plutôt à l'eau qu'on mit à la voile; & la navigation fut si prompte, qu'à six heures du soir on fut au-dessus de l'île des Croix. Là, toutes les observations ne firent plus découvrir de glaces, ou du moins celles qu'on crut voir encore ne causèrent plus d'épouvante. On porta le cap à l'ouest-quart-de-sud-ouest, avec un si bon vent d'est & d'est-nord-est, que suivant l'estime on ne faisoit pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures.

Le 20 à neuf heures du matin, le cap Noir fut doublé, & vers six heures du soir on reconnut l'île de l'Amirauté, qui fut dépassée pendant la nuit. En passant assez près de cette île, les Hollandois des deux bâtimens virent environ deux cents vaches marines qui sembloient y paître, & se firent un amusement de les chasser; bravade qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fière légion de monstres, dont la force est extraordinaire, se mit à nager vers eux, comme dans le dessein concerté de se venger, & firent un bruit terrible qui sembloit les menacer de leur perte. Ils ne se crurent

redevables de leur ſalut qu'à la faveur d'un bon vent.

Le 21, ils doublèrent les caps de Plancio & de Langenes. Le 22 ſe trouvant proche du cap de Cant, ils deſcendirent pluſieurs fois à terre pour chercher des œufs & des oiſeaux. Les nids y étoient en abondance, mais dans des lieux fort eſcarpés; les oiſeaux ne paroiſſoient point effrayés à la vue des hommes, & la plupart ſe laiſſoient prendre à la main. Chaque nid n'avoit qu'un œuf, qu'on trouvoit à terre ſur la roche, ſans paille & ſans plumes pour l'échauffer; ſpectacle étonnant pour les Hollandois, qui ne comprirent point comment ces œufs pouvoient être couvés & les petits éclore dans un ſi grand froid.

A peine eurent-ils remis à la voile pour s'éloigner de la côte, que le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la mer ſe retrouva ſi couverte de glaces, qu'après s'être fait le paſſage avec des peines inſupportables, ils ſe virent forcés de retourner vers la terre, où ils abordèrent heureuſement dans une belle anſe, à l'abri de preſque tous les vents. Ils y deſcendirent, & le bois ne leur manqua point pour faire cuire leurs œufs & leurs oiſeaux. Une brume épaiſſe & le vent du nord les y retinrent trois jours, pendant leſquels ayant pénétré dans l'île, ils trouvèrent des petites pierres de

bon or, par les ſoixante-treize degrés dix minutes. Mais ce précieux métal les touchant moins que la conſervation de leur vie, ils ſaiſirent le premier moment où les glaces recommencèrent à s'ouvrir, & ſortant de l'anſe le 26, ils rencontrèrent le 27, à ſix heures du ſoir, un courant fort rapide. Ils ſe crurent près de Coſlingſarth, d'autant plus qu'ils voyoient un grand golfe, qui ſuivant leurs conjectures devoit s'étendre juſqu'à la mer de Tartarie. Vers minuit, ils crurent doubler le cap des Croix, & bientôt ils paſsèrent un canal entre une île & la terre-ferme. Le 28, ayant rangé la côte, ils reconnurent à trois heures après midi la baie de Saint-Laurent & le cap du Baſtion, dont ils n'eurent pas plutôt paſſé la pointe qu'ils apperçurent deux barques à l'ancre & pluſieurs perſonnes ſur le ſable.

Quelle fut leur joie de trouver des hommes, après avoir été privés de cette ſatisfaction pendant treize mois! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces inconnus, qui n'étoient pas moins de trente, & qui pouvoient être des Sauvages ou des ennemis de leur nation. Ils ne laiſsèrent pas de s'en approcher. C'étoit des Ruſſes, qui s'avancèrent vers eux ſans armes, & qui jugeant de leur infortune à la première vue, les regardèrent d'abord d'un œil d'étonnement & de com-

paſſion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandois qu'ils avoient vus au voyage précédent. Quelques-uns d'entr'eux vinrent frapper ſur l'épaule de Girard le Veer & d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croyoient les avoir déja vus; c'étoient effectivement les ſeuls qui euſſent fait le ſecond voyage. Ils leur demandèrent ce qu'étoit devenu leur crabble, c'eſt-à-dire leur vaiſſeau, ou du moins c'eſt ce que les Hollandais crurent entendre à leur langage; & n'ayant point d'interprête, ils leur firent comprendre par ſignes qu'ils avoient perdu dans les glaces un beau navire, pareil à celui qui avoit fait précédemment leur admiration. Heemskerke, attaqué du ſcorbut ainſi que la plus grande partie de ſon équipage, & eſpérant que les Ruſſes lui indiqueroienr un remede contre ce mal, leur montra l'intérieur de ſa bouche; mais ils ne le comprirent pas; ils ſe perſuadèrent qu'il vouloit leur faire entendre par-là qu'il avoit faim. Auſſitôt deux ou trois d'entr'eux s'éloignèrent & revinrent un moment après, apportant un pain de ſeigle, du poids d'environ huit livres, & quelques oiſeaux fumés. Heemskerke les remercia & leur fit préſent en retour d'une demi-douzaine de biſcuits. Il invita enſuite deux des principaux à monter avec lui dans la ſcute, où il leur préſenta à chaçun un verre de vin. Les civilités ne ſe relâ-

chèrent point pendant le reſte du jour mais le 29 au matin, les Ruſſes appareillèrent pour remettre à la voile, & portèrent à bord quelques tonnes d'huile de baleine. Un départ ſi bruſque alarma beaucoup les Hollandois qui n'avoient pû tirer d'eux aucune lumière : ils prirent la réſolution de les ſuivre, mais malheureuſement, le tems étoit ſi ſombre qu'ils les perdirent de vue. Ce cruel obſtacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagèrent dans un canal entre deux îles, & le paſsèrent aſſez facilement, mais ils ſe retrouvèrent bientôt pris dans les glaces, ſans aucune apparence d'ouverture pour en ſortir ; ce qui leur fit conclure qu'ils étoient à l'entrée du Weigats, & que le vent de nord-oueſt avoit pouſſé les glaces dans le golfe. Il ne s'offroit pas d'autre parti que de retourner aux deux îles. Le 31, ils abordèrent à l'une, où la vue de deux croix leur fit eſpérer de trouver des hommes : elle étoit déſerte. Cependant ils ne regrettèrent point leur peine, en y découvrant quantité de biſtorte ou cochlearia, herbe très-ſalutaire contre le ſcorbut, & qu'ils deſiroient ardemment. Ils en mangèrent à pleines mains, & l'effet en fut ſi prompt que dans l'eſpace de deux jours ils ſe trouvèrent tous rétablis.

Le 3 d'Août, ils ſe déterminèrent à paſſer droit en Ruſſie, & dans ce deſſein qu'ils jugèrent propre

à finir tout-d'un-coup leur misère, ils mirent le cap au ſud-ſud-oueſt; mais après avoir ſuivi cette route juſqu'à ſix heures du matin, ils ſe retrouvèrent au milieu des glaces, nouvelle ſource de déſeſpoir pour des malheureux qui s'en croyoient tout-à-fait délivrés, & qui n'avoient pris leur dernière réſolution que dans cette vue. Le calme qui dura quelques heures leur faiſant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre reſſource qu'un mortel travail pour ſe tirer à force de rames. Vers trois heures après midi ils ſe virent en haute mer, & juſqu'à neuf heures du ſoir ils avancèrent heureuſement. Les glaces revinrent alors & leur firent invoquer le Ciel, ſeule puiſſance qui pût les ſauver. Il ne leur reſtoit qu'un peu de biſcuit. Dans la funeſte néceſſité de mourir de faim, de ſoif, ou de braver tous les obſtacles, ils continuèrent d'avancer à force de rames & de voiles. Changement étrange! plus ils s'engagèrent dans les glaces, plus ils trouvèrent de facilité à pénétrer.

Enfin ils ſe retrouvèrent dans les eaux ouvertes, & le 4 à midi, ils eurent la vue d'une côte qu'ils prirent pour celle qu'ils cherchoient. Le ſoir, après avoir rangé la terre, ils découvrirent une barque vers laquelle ils crièrent : Candnoès! Candnoès! mais on leur répondit : Petzora! Petzora, ce qui leur fit connoître qu'ils n'étoient pas auſſi proche

de Candnoès qu'ils ſe l'étoient figuré, & que la terre qu'ils voyoient étoit celle de Petzora. Leur erreur venoit de la variation de l'aiguille qui les avoit trompés de deux rumbs entiers. Après l'avoir reconnue ils prirent le parti d'attendre le jour ſur leurs ancres.

Le 5, un matelot qui deſcendit ſur le rivage y trouva de l'herbe et quelques arbuſtes; il excita les autres à y aborder avec leurs fuſils. On tua pluſieurs oiſeaux, ſecours ſi néceſſaire, qu'on avoit déja propoſé d'abandonner les deux bords & de prendre par les terres pour chercher des vivres. Le 6, un vent contraire ne permit point d'avancer. On ſortit du golfe le 7, mais en luttant ſans ceſſe contre le même vent. Le 8 & le 9 ne furent pas plus heureux. Cependant la faim redevenoit fort preſſante. Quelques matelots envoyés à terre découvrirent une baliſe entre Candnoès & la terre-ferme de Ruſſie; ils conclurent que c'étoit le canal par lequel paſſoient les Ruſſes.

A leur retour, ayant rencontré un chien marin, mort depuis long-tems & puant de pourriture, ils le traînèrent à bord pour ſoulager leur eſtomac affamé, mais tous les autres s'y opposèrent, en leur repréſentant qu'une ſi mauvaiſe nourriture étoit plus mortelle que la faim, & que ſi proche d'une terre connue il étoit impoſſible que les ſecours fuſſent

éloignés. Le jour ſuivant on avança beaucoup avec un bon vent du ſud, & l'on trouva de l'eau ſur la côte. Une pluie abondante, accompagnée d'éclairs & de tonnerre, fut un ſurcroit de fatigue, mais elle annonçoit du moins un ciel plus doux.

Le 12, à ſix heures du matin, tout le monde prit courage à la vue d'une barque Ruſſe qui venoit à pleines voiles. On en tira peu d'éclairciſſemens ſur la route, mais avec quelques pièces de monnoie Hollandoiſe, Heemskerke en obtint une eſpece de pains cuits à l'eau, & cent deux poiſſons. Sur le midi on ſe ſépara; l'équipage Hollandois fut fort ſatisfait d'avoir trouvé cette petite quantité de vivres, car il y avoit long-tems qu'ils étoient réduits chacun à quatre onces de pain par jour avec de l'eau. Les poiſſons furent partagés entre eux également & ſans diſtinction. Le 13, à trois heures après midi, ont reconnut un cap qui fuyoit au ſud, & l'on ne douta plus que ce ne fût le cap de Candnoès, d'où l'on ſe flatta de pouvoir traverſer l'embouchure de la mer blanche. Les deux bâtimens s'étant joints bord-à-bord, prirent auſſitôt le large enſemble & firent voile d'abord avec aſſez de ſuccès. Mais vers minuit ils eurent le malheur d'être ſéparés par une tempête élevée du nord.

En vain la ſcutte, dont l'équipage étoit le plus

ſain, employa une partie du jour ſuivant à découvrir l'autre, un brouillard épais qui ſurvint avant midi lui en ôta l'eſpérance; & le 15, elle fut pouſſée par un bon vent à la vue d'une côte que le Veer crut à l'oueſt de la mer blanche, au-delà de Candnoès.

En approchant de la terre, il apperçut ſix barques Ruſſes qui étoient tranquilles ſur leurs ancres; leur ayant demandé à quelle diſtance il étoit de Kilduin, les Ruſſes l'entendirent aſſez pour lui faire comprendre à ſon tour qu'il n'étoit encore qu'à la côte orientale de Candnoès. Ils écartèrent les bras, avec divers ſignes qui ſignifioient aſſez clairement qu'il avoit la mer blanche à paſſer, & que cette route étoit dangereuſe avec un ſi petit bâtiment. Quelque peine qu'il eût à ſe le perſuader, il ne put lui en reſter aucun doute, lorſque leur ayant montré ſa carte ils inſiſtèrent à lui donner les mêmes lumières. Les Hollandois leur ayant fait entendre qu'ils deſiroient des vivres, ils leur donnèrent un pain; quoique très-ſec, il fut mangé avec appétit.

Le Veer reprit enſuite le large, avec le double chagrin de ſe voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avoit cru, & d'ignorer ce qu'étoit devenue la chaloupe. Le ſoir, ſe trouvant près d'un grand cap qu'il prit pour celui de Candnoès, il y jetta l'ancre.

cre. Le 17 au matin, il apperçut une barque Ruſſe vers laquelle il s'approcha. En l'abordant, les Ruſſes lui préſenterent un pain ſans qu'il l'eût demandé. Ils s'efforcèrent de lui faire entendre qu'ils avoient vu la veille ſes compagnons, au nombre de ſept, & qu'ils leur avoient vendu du pain, de la viande & du poiſſon. Quoiqu'ils levaſſent ſept doigts en montrant la ſcute, pour faire comprendre que le petit bâtiment qu'ils avoient vu en étoit peu différent, ils auroient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite bouſſole qu'ils avoient reçue de l'équipage de la chaloupe en échange, apparemment de quelques préſens de vivres. Il ſe fit montrer alors le parage où ils l'avoient laiſſée, & le cap y fut porté auſſitôt. Cependant après d'inutiles recherches il retourna le ſoir à la côte, où il trouva de l'eau douce & quantité de biſtorte.

Le 18, ayant rangé la côte juſqu'à midi, il eut la vue d'un grand cap ſur lequel il découvrit pluſieurs croix. Ces marques, & d'autres qu'il trouva ſur ſa carte, l'aſſurerent enfin que c'étoit le cap de Candnoès qui eſt à l'embouchure de la mer blanche, & qu'il cherchoit depuis ſi long-tems. En effet, il eſt fort reconnoiſſable à cinq croix anciennement plantées, autant qu'à la forme de ſa maſſe qui fuit des deux côtés au ſud-eſt & au ſud-oueſt. Pen-

dant qu'on ſe diſpoſoit à paſſer à l'oueſt de la mer blanche vers la côte de la Laponie, on s'apperçut qu'une partie de l'eau avoit coulé des tonneaux ; mais quoique la traverſée ſoit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut eſpérer d'eau douce, le vent ſe trouva ſi bon, que l'équipage ſe fiant au Ciel pour ſa ſubſiſtance, on remit à la voile entre dix & onze heures du ſoir. Le 20, entre quatre & cinq heures du matin, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de trente heures, on eut la vue de la terre à l'oueſt de la mer blanche; le mugiſſement des flots avoit averti le Veer qu'il n'en étoit pas loin. Lorſqu'il ent la côte en face, la difficulté d'avancer lui fit prendre ſa route entre des rochers qui le conduiſirentdanà une bonne rade où il trouva une grande barque à l'ancre & quelques maiſons ſur le rivage. Treize Ruſſes qui les habitoient avec trois femmes & deux Lapons, lui firent un accueil fort civil. Le poiſſon ne lui fut pas épargné, non-plus qu'une bouillie d'eau & de farine, qui ſervoit de pain dans cette ſauvage contrée.

Dès le même jour, quelques Hollandois qui s'avancèrent dans les terres pour chercher de la biſtorte, virent deux hommes ſur une montagne, & s'imaginèrent que le pays étoit plus habité qu'il ne leur avoit paru. Ils retournoient à la ſcute ſans pouſſer leur curioſité plus loin; mais ces deux hom-

mes, qui n'avoient pas eu plus de bonheur à les reconnoître, étoient de l'équipage de la chaloupe, & cherchoient un canton habité pour s'y procurer des vivres. Ils descendirent de leur montagne, & s'étant approchés de l'habitation, ils reconnurent aisément la scute. On passe sur les transports de leur joie. La chaloupe avoit beaucoup souffert. Elle arriva le 22, & les deux équipages rendirent graces au Ciel de les avoir rassemblés. Ils obtinrent des Russes différentes sortes de provisions qu'ils payèrent libéralement ; mais ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumières incertaines sur leur route.

Les deux bâtimens remirent en mer le 23, & le 24, à six heures du matin, ils arrivèrent aux sept îles, où ils trouvèrent quantité de pêcheurs auxquels ils demandèrent la distance de Kilduin, Kool ou Kola ; car leurs mémoires portoient ces différens noms. Les pêcheurs Russes leur montrèrent l'est, & c'étoit aussi l'opinion d'Heemskerke. Le soir, ils rencontrèrent d'autres pêcheurs qui leur firent entendre par leurs signes, auxquels ils mêloient les mots de Kola & de Brabante, qu'il y avoit des vaisseaux Hollandois à Kola. Ces pêcheurs leur jettèrent une merluche, qu'ils ne purent payer, le vent les poussant avec force. Surpris d'un

procédé aussi obligeant, ils les remercièrent par gestes.

Le lendemain à midi, on eut la vue de Kilduin, & deux heures après on arriva heureusement à la pointe occidentale de l'île. Heemskerke descendit aussi-tôt, & trouva cinq ou six petites cabanes habitées par des Lapons, qui lui confirmèrent non-seulement que Kilduin étoit le nom de l'île, mais qu'il étoit arrivé au port de Kola trois navires Hollandois, dont deux devoient bientôt partir. Les deux bâtimens remirent presqu'aussi-tôt à la voile pour se rendre à l'embouchure de la rivière de Kola, qui est au sud de Kilduin vers l'extrémité septentrionale du continent. Dans leur route, un vent fort impétueux les força de passer derrière deux rochers & de porter vers la côte. Trois Lapons qui se trouvoient dans une petite hutte, leur rendirent le même témoignage que ceux de l'île. Heemskerke leur proposa de conduire par terre un de ses gens à Kola, & ne put les y engager par ses offres; mais ils le conduisirent lui-même avec un de ses matelots au-delà d'une montagne, où d'autres Lapons promirent de leur servir de guides pour une somme fort légère. Un d'entr'eux s'arma d'un mousquet, & partit vers la fin de la nuit avec le matelot Hollandois, qui n'avoit pour arme qu'un simple croc.

Le 26, les deux bâtimens furent tirés à terre

& déchargés. Heemskerke avoit trop éprouvé la bonne foi des Lapons pour en conserver quelque défiance, & sous leur protection il ne devoit lui rester aucune crainte de manquer de vivres. La familiarité s'établit si promptement, que dès le premier jour on ne fit pas difficulté de manger & de se chauffer en commun. Les Hollandois apprirent à boire du Quas, liqueur Russe composée d'eau & de pain moisi, & la trouvèrent fort bonne, après avoir été réduits si long-temps à l'eau de neige. Ceux qui étoient encore atteints du scorbut, découvrirent dans les terres une sorte de prunelles qui achevèrent de les guérir.

Le 29, ils virent paroître le Lapon qu'ils avoient envoyé à Kola, mais seul, & leur crainte fut vive pour leur compagnon. En vain s'empressèrent-ils autour de ce guide; il étoit chargé d'une lettre, & refusant de s'expliquer avec eux, il voulut la remettre lui même à leur chef. Heemskerke à qui elle étoit adressée se hâta de l'ouvrir: elle étoit en langue Hollandoise. On lui marquoit un extrême étonnement de son arrivée; on l'avoit cru mort avec tout son équipage, & l'on promettoit de le venir prendre bientôt dans une barque chargée de toutes sortes de rafraichissemens. Ce billet étoit signé, Jean Cornelisz Ryp. Des nouvelles de cette nature ne pouvoit manquer de causer une extrê

me satisfaction ; mais Heemskerke, le Veer & tous leurs gens eurent peine à comprendre quel étoit le Cornelisz qui leur écrivoit. Ce nom étoit celui de l'officier qui les avoit quittés l'année précédente pour prendre une autre route avec son vaisseau ; mais jugeant qu'il avoit dû souffrir encore plus qu'eux, ils ne pouvoient se persuader qu'il fût vivant. D'ailleurs il ne leur rappeloit aucune circonstance de leurs aventures communes. Enfin Heemskerke chercha une lettre qu'il avoit reçue autrefois de Jean Cornelisz Ryp; l'écriture se trouva de la même main, la joie éclata alors par des cris d'alégresse. Le guide reçut la récompense promise, on lui fit encore présent d'un habit, d'un haut-de-chausses, de bas & d'autres vêtemens : en un instant, il parut habillé à la Hollandoise. Cet homme marchoit avec une vîtesse qui fit l'admiration des Hollandois. Au retour, il avoit fait seul en vingt-quatre heures, le chemin qu'Heemskerke n'avoit pu faire qu'en deux jours & deux nuits avec le matelot qui l'accompagnoit.

Dès le lendemain au soir, on vit à la côte une de ces barques que les Lapons nomment Iol, sur laquelle on reconnut Cornelisz & le matelot qu'on lui avoit envoyé. Ils apportoient de la bière de Rostoch, du vin, de l'eau-de-vie, diverses sortes de viande, du lard, du saumon, du sucre, & tout

ce qui pouvoit plaire à des Hollandois épuisés de forces. Après les félicitations mutuelles, on se rassembla dans un grand festin, où les Lapons des cabanes voisines furent invités ; la joie n'y régna pas moins que l'abondance. Ensuite les deux petits bâtimens furent remis à l'eau, & l'on partit pour Kola. Le premier de Septembre, à six heures du matin, on etoit à l'ouest de la rivière qui fut remontée à voile & à rames. Le 2, entre sept à huit heures du soir on entra dans la ville, où tous les transports se renouvellerent entre l'équipage d'Heemskerke & celui de Cornelisz.

Heemskerke obtint du gouverneur à Kola pour le Czar la permission de faire transporter ses deux petits bâtimens dans le magasin Russe, & de les y consacrer à la postérité comme le monument de la plus étrange navigation qui se soit conservé dans la mémoire des hommes. Ensuite s'étant rendu le 15 de Septembre avec ses gens à bord du vaisseau de Jean Cornelisz, que rien ne retenoit plus à Kola, ils sortirent de la rivière le dix-huit pour faire route en Hollande. Elle fut heureuse. Le 29 d'Octobre ils entrèrent dans la Meuse, & le premier de Novembre ils se rendirent à Amsterdam, dans les mêmes habits qu'ils avoient portés à la Nouvelle-Zemble, & avec les mêmes bonnets fourrés de peaux de renards.

Leur arrivée surprit beaucoup ; on les avoit cru morts : chacun vouloit les voir, & on les recevoit par-tout avec autant d'admiration pour leur courage, que pour la singularité de leurs aventures. L'ambassadeur du roi de Dannemarck auprès des Etats-Généraux, souhaita de les voir dans leurs habillemens de la Zemble, & d'apprendre d'eux quelques particularités de ce pays (*). Le grand bailli d'Amsterdam les lui présenta. Ceux qui étoient domiciliés en cette capitale restèrent chez eux. Les autres furent logés dans une auberge, & défrayés jusqu'à ce qu'on eût expédié leurs comptes, & qu'on les eût payés : ils étoient en tout au nombre de douze. L'auteur du Journal a conservé à la postérité leurs noms, comme la digne récompense de leur courage ; les voici : *Jacques Heemskerke*, capitaine ; *Pierre Peterson Vos*, *Girard le Veer*, *Jean Vos*, chirurgien ; *Jacques Janson*, *Sterenburg*, *Léonard Henry*, *Laurent Guillaume*, *Jean Hillebrantson*, *Janson*, *Hoochwout*, *Pierre Corneille*, *Jean de Buisson* & *Jacques Evertson*.

Cependant une si malheureuse catastrophe ne découragea pas moins les négocians que les états de

(*) La description de la Nouvelle-Zemble se trouve à la suite de la relation du naufrage de la frégate Angloise, le Speed-Welt, en 1676.

Hollande, & l'entreprise de la découverte d'un passage au nord-est fut abandonnée, comme celle du passage au nord-ouest paroissoit alors l'avoir été en Angleterre, après le troisième voyage de Davis.

Le récit de tant de périls & de souffrances excite sans doute la curiosité du lecteur; il doit se demander à lui-même quel pouvoit être le vif intérêt qui faisoit entreprendre aux Hollandois des voyages aussi fâcheux. Nous allons le satisfaire par quelques observations succintes.

La découverte du passage par le nord aux Indes orientales, étoit alors un objet trop important pour ne pas être tenté avec les plus grands efforts par les Hollandois, & même par les Anglois. Outre les motifs qui animoient également les uns & les autres, tels que l'inconvénient des ardeurs de la ligne, des bourasques du Cap-Tourmente ou de Bonne-Espérance; des tempêtes affreuses de la mer des Indes & du Japon; enfin de la longueur de la route qui est de neuf à dix mois, au lieu que celle du nord se feroit en six semaines à deux mois, les premiers avoient encore un intérêt plus vif que les Anglois. La Hollande, à peine formée en Provinces-Unies, avoit à défendre sa liberté contre des ennemis puissans & vindicatifs. Son commerce naiss-

les ils donnent souvent lieu, n'étoient attestées par tous les navigateurs au nord : en voici une qui nous a été transmise par Girard le Veer, dans son Journal du deuxième voyage de Barensz, par le nord-est. Elle familiarisera de plus en plus les lecteurs avec ces animaux féroces, qui jouent un rôle presque continuel dans la suite de la relation. Nous conserverons les expressions naïves du voyageur.

« Le 6 de Septembre 1595, dit Girard le Veer, quelques matelots retournèrent à l'île des Etats, pour y chercher une sorte de pierres crystallines, dont ils avoient déja recueilli quelques-unes. Pendant cette recherche, deux de ces matelots étant couchés l'un auprès de l'autre, un ours blanc fort maigre s'approcha doucement d'eux, & en saisit un par la nuque du cou. Le matelot ne se défiant de rien, s'écria : Qui est-ce qui me prend ainsi par derrière ? Son compagnon, qui tourna la tête, lui dit : O! mon cher ami! c'est un ours! & se levant vîte, il prit sa course, & s'enfuit. L'ours mordit ce malheureux en divers endroits de la tête, & la lui ayant fracassée, il se mit à lêcher le sang. Les autres matelots qui étoient à terre au nombre de vingt, accoururent aussi-tôt avec leurs fusils & leurs piques. Ils trouvèrent l'ours qui dévoroit le corps, & qui les voyant paroître, courut à eux avec une fureur incroyable, se jetta sur l'un d'eux, l'emporta

& le déchira bientôt en pièces. L'horreur & l'effroi dont ils furent pénétrés, leur fit prendre à tous la fuite.

» Ceux qui étoient demeurés à bord, les voyant fuir & revenir vers la mer, se jettèrent dans les canots pour aller les recevoir. En arrivant au rivage, & lorsqu'ils eurent appris cette étrange aventure, ils encouragèrent les autres à retourner avec eux au combat, pour attaquer tous ensemble le furieux animal; mais plusieurs ne pouvoient s'y résoudre. « Nos compagnons sont morts, disoient-ils,
» il ne s'agit plus de leur conserver la vie. Si nous
» pouvions l'espérer encore, nous irions avec au-
» tant d'ardeur que vous; mais qu'avons-nous à
» prétendre? une victoire sans honneur & sans
» avantage, pour laquelle il faut braver un affreux
» péril ». Malgré ces raisons, il y en eut trois qui s'avancèrent un peu, pendant que l'ours continuoit de dévorer sa proie, sans se mettre en peine de voir si près de lui trente hommes ensemble. Ces trois étoient *Cornelisz*, *Jacobsz*, pilote; *Hans Van Uffelin*, écrivain du vaisseau de *Barensz*, & *Guillaume Gysen*, pilote du Yacht. Les deux pilotes ayant tiré leur coup sans toucher l'animal, l'écrivain s'avança un peu plus, & lui en tira un dans la tête, proche de l'œil. Sa blessure même ne lui fit das quitter prise, & tenant le corps par le cou, il

eut encore la force de l'enlever tout entier. Cependant on vit alors qu'il commençoit à chanceler, & l'écrivain alla droit à lui avec un Ecossois : ils lui donnèrent ensemble plusieurs coups de sabre, & le coupèrent en pieces, sans pouvoir lui faire abandonner sa proie. Enfin Gysen lui donna sur le mufle un si grand coup de la crosse de son fusil, qu'il le fit tomber sur le côté. L'écrivain sauta alors dessus & lui coupa la gorge. Les deux matelots, à demi dévorés furent enterrés dans l'île, & la peau de l'ours fut apportée à la Compagnie d'Amsterdam.

BATAVIA, ville grande, belle & très-forte, située dans l'île de Java. Les Hollandois l'ont bâtie en 1619, à la place de la ville de Jacatra, qu'ils ont détruite. C'est le centre de leur commerce aux Indes orientales, & le siége d'un Conseil souverain pour toutes les possessions Hollandoises en Asie. Le géneral de la Compagnie préside ce conseil. Il tient une cour qui égale celle des plus puissans monarques. Ce n'est que depuis 1650, que Batavia est devenue, par des embellissemens successifs, une des plus belles villes du monde entier. Elle a un très-bon port, & sa forteresse passe pour imprenable. La population de cette ville est 150,000 ames, dont 10,000 Européens. Les vivres y sont à très-grand marché. Les Hollandois possedent une bonne partie de l'île de Java.

(4) *Cap de Bonne-Espérance*, poste important pour les Hollandois, à l'extrêmité méridionale de l'Afrique. Ils ont commencé à s'y établir en 1650 ; mais ce n'est qu'en 1680 qu'ils y ont bâti un fort de pierres de taille, muni de plus de soixante pieces de canon. Tous les vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent, s'arrêtent au Cap, pour s'y fournir de rafraîchissemens ou d'agrêts : ceux des nations étrangères sont obligés de payer le droit d'ancrages & différens péages. Les Hollandois ont dans ce puissant boulevard des arsénaux approvisionnés de tout ce qui peut être utile à la navigation & nécessaire à la défense. La ville est près du fort, elle est peuplée en partie de refugiés François qui s'y sont retirés. Ce pays est aujourd'hui très-florissant par la fertilité du sol & l'industrie des colons. Il y croît de très-bons vins, appelés en Europe, vins du Cap ou de Constance. Les Hollandois se sont avancés & mis en possession de plus de cinquante lieues dans l'intérieur des terres. Ils vivent en paix avec les Hotentots, naturels du pays.



No. 2.

DÉLAISSEMENT

De huit Matelots Anglois sur la côte du GROENLAND, *en* 1630 (*).

EN 1630, la compagnie Angloise de Russi envoya trois vaisseaux pour la pêche de la baleine & du bœuf marin, sur la côte du Groenland. Un des bâtimens, nommé *la Salutation*, étant arrivé avec un vent favorable au lieu de sa destination, se tint quelques jours en croisière, & envoya ensuite la chaloupe à terre avec huit hommes pour

(*) Cette relation se trouve dans le cinquieme volume de l'Histoire des Découvertes des Européens dans les différentes parties du Monde, par M. BARROW, *Paris*, 1766.

chasser.

chaſſer. On leur donna deux chiens, une arquebuſe, deux lances & un briquet. Le vaiſſeau étoit alors à quatre lieues du Cap-Noir & à cinq de l'endroit nommé par les Anglois, Maiden-Pap, qui eſt renommé par la quantité de daims excellens qu'on y trouve.

Le 15 de Juin, le jour étant très-clair, la chaloupe aborda la terre en quatre heures de tems. Les hommes étant débarqués, tuèrent quatorze daims, & ſe trouvant enſuite très-fatigués, tant de la chaſſe que d'avoir ramé, ils s'arrêtèrent pour manger les vivres qu'ils avoient apportés; mais comme la nuit s'approchoit, ils réſolurent de demeurer où ils étoient, penſant qu'il ſeroit dangereux d'entreprendre de gagner le vaiſſeau dans les ténebres, au riſque même de ne pas réuſſir.

Le lendemain matin, l'air étant fort épais, le vent s'éleva très-fort du côté du ſud, & jetta une très-grande quantité de glaces entre la terre & le vaiſſeau, ce qui l'obligea de ſe mettre un peu plus avant en mer, hors de la vue de la chaloupe. Ce mouvement donna quelque allarme aux huit mariniers; ils penſèrent que le parti le plus sûr pour eux étoit de ſuivre le rivage, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés au Port-Verd, où l'un des autres vaiſſeaux avoit ſa ſtation, & d'y demeurer à attendre des nouvelles de leur propre bâtiment, parce qu'ils avoient

tout lieu de croire qu'il s'étoit trouvé enfermé par les glaces.

En exécutant leur projet, ils ſuivirent toujours le rivage, & tuèrent encore huit daims qu'ils mirent à bord de la chaloupe ; mais le 17, étant arrivés au Port-Verd, ils virent avec le plus grand chagrin que le vaiſſeau étoit parti. Ce malheur auſſi imprévu que fâcheux, les jetta dans un embarras d'autant plus grand, qu'ils n'avoient pas aſſez de proviſions pour oſer entreprendre de regagner leur pays. Cependant il ne reſtoit plus que trois jours du tems limité, pour que les vaiſſeaux partiſſent de la côte, & ils voyoient toutes les ſuites dangereuſes de s'arrêter trop long-tems à délibérer ; ce qui les détermina à faire leurs efforts pour gagner Bell-Sound, où le rendez-vous général étoit indiqué. Pour ſoulager leur chaloupe & la mettre en état de voguer plus légèrement, ils jettèrent en mer toute leur chaſſe. Du Port-Verd à Bell-Sound ils eſtimoient qu'il y avoit ſeize lieues de diſtance, & gagnèrent le même ſoir la pointe de Neſſe, qu'ils regardoient comme la moitié du chemin. Ils furent obligés de jetter l'ancre dans un endroit aſſez sûr entre deux rochers, parce qu'il s'éleva un brouillard ſi épais qu'ils ne voyoient pas à un pied de diſtance. Le lendemain, le temps s'éclaircit vers midi; ils quittèrent cet endroit, & continuèrent à

ramer, ſans découvrir Bell-Sound, parce qu'ils le paſsèrent au moins de dix lieues du côté du ſud, vers l'endroit nommé Horn-Sound. On ne ſera pas ſurpris de cette erreur, ſi l'on fait attention qu'ils n'avoient pas le compas de mer, & qu'aucun d'eux ne connoiſſoit bien cet endroit quand ils le paſsèrent.

Après quelque délibération, ils reconnurent qu'ils étoient allés trop loin vers le ſud, & malgré le ſentiment contraire & l'opiniâtreté du canonier *William Fakely*, ils revinrent du côté du nord, ce qui étoit leur véritable cours, & ils parvinrent bientôt à deux milles de diſtance de la pointe qu'ils cherchoient. Le tems étoit alos très-ſerein & tout le pays bien découvert: mais Fakely l'ayant examiné bien attentivement, leur dit avec un mouvement de colère qu'ils s'étoient ſûrement trompés, & que l'endroit où ils ſe trouvoient, n'avoit aucune reſſemblance avec Bell-Sound. Enfin il réuſſit encore à leur perſuader de reprendre leur cours au ſud, ce qui fut l'unique cauſe de tous les maux qu'ils éprouvèrent enſuite.

Après avoir navigué long-tems, ils furent convaincus que Bell-Sound ne pouvoit être au ſud de l'endroit où ils ſe trouvoient, & ils réſolurent de reprendre encore la route du nord; ce qui irrita tellement l'entêté canonier, qu'il refuſa ſon ſervice

& abandonna la première rame à *Edouard Pelham.* La chaloupe fut emportée par le vent qui étoit assez fort, & le 21 ils se trouvèrent à la vue de Bell-Sound; mais le vent changea alors, & souffla est-nord-est, ce qui les obligea à carguer la voile & de reprendre les rames; ils approchèrent à deux milles du rivage, où ils s'arrêtèrent pour ne pas être emportés par le vent.

Ils furent alors pleinement convaincus, non-seulement que cet endroit étoit Bell-Sound; mais que c'étoit le même d'où ils s'étoient éloignés quelques jours auparavant, & William Fakely ne put en disconvenir. Ils commencèrent alors à chercher un abri sûr pour la chaloupe, & quand ils y furent rangés, deux matelots se mirent en chemin pour aller par terre à la tente de Bell-Sound, dont ils étoient éloignés de dix milles, afin de voir s'ils y trouveroient encore des gens des vaisseaux; mais ils en avoient peu d'espérance, parce que le vent leur avoit été favorable pour partir, & que le tems de leur séjour étoit absolument expiré. Les matelots revinrent, & dirent qu'ils n'avoient trouvé personne; cependant ils résolurent de ne point épargner leurs peines pour chercher tous les endroits où les vaisseaux pouvoient s'arrêter, & ils convinrent de visiter Bottle-Cove, qui est environ à trois lieues de l'autre côté de Bell-Sound. Ils y arrivèrent le 22,

avec aussi peu de réussite, & il ne leur resta plus aucune espérance de soulagement dans le malheur où ils se trouvoient plongés.

Après avoir fait de sérieuses & tristes réflexions sur leur situation, le résultat de leur délibération fut de s'exhorter réciproquement à tout attendre de la protection divine, & à supporter avec courage la disette de toutes choses qui les menaçoit. Cependant ils résolurent d'employer tous les moyens possibles pour se munir contre les attaques de l'hiver & contre les inconvéniens affreux auxquels ils alloient être exposés, manquant du nécessaire & de toute espece de soulagement. Ils jugèrent que la première démarche qu'ils avoient à faire pour leur subsistance, étoit de s'assurer d'une bonne quantité de provisions, & ils résolurent unanimement de retourner au Port-Verd pour y faire une bonne chasse au premier temps favorable.

Le 25 d'Août, ils montèrent dans la chaloupe & se mirent en route pour cet endroit, avec un bon vent qui les y conduisit en douze heures. Ils enfoncèrent leurs rames en terre, & jettèrent la voile de la chaloupe dessus, ce qui leur forma une espèce de tente où ils se reposérent cette nuit. Comme le tems étoit très-serein, ils dormirent peu, & se remirent en marche de grand matin pour Coles-Park, suivant le conseil de *Thomas Ayres*,

qui ſavoit que cet endroit abondoit en bêtes fauves. Le même jour ils tuèrent ſept daims & quatre ours, dans l'intention de les conſerver pour leur nourriture.

Le tems étant devenu fort couvert & peu propre pour la chaſſe, ils retournèrent au Port-Verd, où ils élevèrent une tente, comme nous l'avons déjà dit, avec leurs rames & leur voile, & dormirent très-bien cette nuit. Le lendemain matin voyant que l'air étoit clair & ſerein, *Jean Dawes* & William Fakely demeurèrent pour garder la tente & préparer des vivres jusqu'au retour des autres, qui ſe mirent dans la chaloupe, & retournèrent à Coles-Park. Ils y tuèrent en peu de tems ſix daims, avec l'aide de leurs chiens, & ils en virent un ſeptième qui paiſſoit ſur un côteau; mais comme le temps s'étoit obſcurci, ils ne jugèrent pas à propos d'aller plus loin que le pied de la montagne qu'ils parcoururent tout le reſte du jour, & tuèrent ſix autres daims. Aux approches de la nuit, voyant que le temps ſe mettoit au vent & à la pluie, ils firent la plus grande diligence pour regagner leur tente où ils demeurèrent tout le jour ſuivant, qu fut très-froid, très-humide & très-orageux.

Ils trouvèrent ſur le rivage une autre chaloupe appartenant aux vaiſſeaux de la Compagnie, qui en laiſſe toujours deux ou trois en arrière. Ils parta-

gèrent dans les deux leurs provisions, qui consistoient en ours & en bêtes fauves, avec les grèves ou chairs de baleine, qu'on avoit fait bouillir cette année, & se partagèrent en deux compagnies, dans l'intention de gagner Bell-Sound, où ils résolurent d'hiverner. Les approches de la nuit les empêchèrent de partir le jour même ; & comme le lendemain étoit un dimanche, ils résolurent de ne se point mettre en route, afin de l'observer avec plus de respect. Le lundi matin ils partirent par un très-beau tems ; cependant ils ne purent faire que la moitié du chemin. Le mardi ils arrivèrent à Bottle-Cove, & le vent étant très-fort, ils y demeurèrent jusqu'au jour suivant. Cependant il commença à souffler avec tant de violence, & la mer devint si haute, que leurs chaloupes s'étant heurtées l'une l'autre, furent bientôt remplies d'eau, & que leurs provisions, non-seulement furent mouillées, mais qu'une partie fut emportée par dessus les bords dans la mer. Les mariniers furent donc obligés de se mettre à l'eau pour les retirer & pour vuider leurs chaloupes qu'ils amenèrent à force de bras sur le rivage, où ils les attachèrent avec une hanssière & d'autres cordages. Ils résolurent de les y laisser, jusqu'à ce que le vent devint favorable pour les conduire à Bell-Sound. Enfin, le tems ayant changé, ils y arrivèrent sans accident, le 3 de

Septembre. Lorſqu'ils y furent arrivés, leur premier ſoin fut de décharger leurs proviſions, & de les mettre en ſûreté dans la tente qu'ils avoient deſtinée à faire leur ſéjour durant tout l'hiver. Le lecteur doit juger que cette tente étoit très-différente de la première qu'ils s'étoient faite avec une voile & des rames. Celle de Bell-Sound étoit une eſpece de maiſon bâtie par les Flamands, à l'uſage des vaiſſeaux marchands des Pays-Bas qui ſe rendent ſur cette côte pour la pêche. Elle étoit conſtruite en bois ſolidement aſſemblé, & couverte de tuiles de Flandre; elle avoit environ quatre-vingts pieds de long & cinquante de large, étant particulièrement deſtinée à mettre à couvert les tonneliers quand ils font les tonneaux pour tranſporter l'huile.

Le tems étant devenu très-froid & la gelée très-vive, il n'y eut plus lieu de penſer à faire de nouveau voyage au Port-Verd, crainte que le détroit ne devînt tellement embarraſſé par les glaces, qu'il ne fût plus poſſible de revenir par mer. Le chemin de terre étoit trop rude & trop montagneux pour oſer le ſuivre; enſorte qu'il ne leur reſta plus d'autre reſſource que d'aller à la chaſſe des daims, & de s'attacher à rendre leur habitation la plus chaude & la plus cloſe que les circonſtances pouvoient le permettre. Pour y réuſſir, ils penſèrent,

à élever une petite tente dans la grande, avec des planches de ſapin, des poteaux & des chevrons, qu'ils tirèrent d'une autre maiſon bâtie dans le voiſinage pour la réception des huiles de la Compagnie. Les cheminées des fourneaux leur fournirent des briques, & ils eurent encore le bonheur de trouver quatre muids de bonne chaux, qui étant mêlée avec le ſable de la mer leur fit d'excellent mortier.

Pendant que Fakely & Pelham s'occupèrent à bâtir un mur de l'épaiſſeur d'une brique au-dedans de la grande tente contre les planches intérieures, tous les autres travaillèrent à leurs différens arrangemens. L'un abattoit les cheminées, l'autre trioit les briques, & un troiſième les apportoit dans des paniers à ceux qui faiſoient l'office de maçons. Des trois qui reſtoient, l'un faiſoit le mortier, un autre en garniſſoit la cloiſon, & le dernier vuidoit & préparoit le gibier. Ils n'avoient de briques que la quantité ſuffiſante pour élever deux côtés du nouveau bâtiment, & ils furent obligés de faire les deux autres de bois. Ils plantèrent leurs poteaux, qui avoient un pied d'équarriſſage, à une diſtance convenable les uns des autres, clouèrent des planches de chaque côté, & remplirent le vuide avec de la chaux & du ſable qu'ils enfoncèrent le plus qu'il leur fut poſſible; par ce moyen le paſſage de l'air

fut abſolument intercepté, & cet endroit devint d'une chaleur étonnante.

Le tout étoit couvert de planches entrelacées les unes dans les autres juſqu'à cinq & ſix fois, ce qui ne laiſſoit pas la plus petite fente. Pour la cheminée, on avoit laiſſé dans la grande tente une ouverture qui leur ſervoit auſſi de fenêtre en ôtant quelques tuiles du toît, ce qui donnoit paſſage au jour & à la fumée. Ils couvrirent la porte avec un matelas qui bouchoit toutes les fentes quand elle étoit fermée.

Ils firent enſuite quatre cabinets, pour y coucher deux à deux, les peaux de daims ſeches leur formans dex eſpeces de lits fort chauds & aſſez bons. Pour leur chauffage, ils mirent en pièces ſept vieilles chaloupes hors de ſervice qui étoient ſur le rivage; ils empilèrent les morceaux avec quelques autres bois qu'ils avoient raſſemblés ſur les poutres, ce qui leur ſervit encore à empêcher que la neige ne parvînt juſqu'à eux, s'il arrivoit qu'elle pénétrât au travers des tuiles.

Les jours devenant toujours plus froids, ou plutôt les nuits, puiſque le ſoleil ne leur donnoit preſque plus aucune lumière, ils allumèrent un grand feu; & pour faire durer leur bois, quand ils vouloient ſe repoſer, ils raſſembloient toutes les cendres & les charbons ſur une piece d'orme, qui ſe

fendoit après avoir conſervé ſon feu quelquefois ſeize heures, & donnoit une grande chaleur. Par ce moyen, & avec l'attention convenable, ils eurent du bois pendant huit mois, ſans que jamais leur feu s'éteignit.

Le 12 de Septembre, il entra dans le détroit quelques glaces flottantes, ſur l'une deſquelles ils virent deux chevaux marins endormis. Ils mirent leur barque à l'eau, prirent un vieux harpon & une corde, & s'avancèrent avec ſi peu de bruit, que ces animaux ne ſe reveillèrent que quand ils en furent très-près. Alors William Fakely frappa le plus vieux d'un coup ſi bien porté, que le harpon s'y attacha très-ferme, & que l'animal ne put s'en dégager, ce qui donna le temps de le tuer à coups de lance. On tua de même le plus jeune, dont l'attachement à ſa mère étoit ſi grand, qu'il nageoit près de la chaloupe pendant qu'on y mettoit le corps mort de l'autre, & il ne marqua pas la moindre envie de ſe ſauver. On les amena ſur le rivage, & quand ils furent rôtis, on en trouva la chair excellente.

Le 15 de Septembre, on en vit pluſieurs autres dans le détroit; mais comme ils étoient plus ſur leurs gardes on ne put en prendre qu'un ſeul.

Vers le 10 d'Octobre, le froid augmenta encore conſidérablement, & la mer fut glacée auſſi loin

que la vue pouvoit s'étendre. Les habits des Anglois commençoient à tomber en lambeaux; mais espérant en tirer du secours contre le froid, en les tenant en meilleur état, ils se firent des aiguilles d'arrêtes de poisson, & du fil de quelques cordes de laine, avec quoi ils travaillèrent de leur mieux à rejoindre les lambeaux de leurs vêtemens. Ils prirent de l'une des chaudières un morceau de plomb dont ils formèrent une espece de lampe; & au moyen d'une meche de corde & de l'huile qu'ils trouvèrent dans la tente des chaudières, ils parvinrent à avoir de la lumière pendant les longues nuits, ce qui ne leur causa pas peu de plaisir.

Ils avoient près d'eux un ruisseau qui tomboit d'une colline voisine dans une espece de réservoir; cette eau qu'ils se procuroient en cassant tous les jours la glace, leur fournit jusqu'au mois de Janvier un agréable rafraîchissement; mais le froid devint alors si vif, qu'ils en furent privés & forcés d'avoir recours à l'eau de neige qu'ils faisoient fondre avec un fer chaud.

Ils avoient observé dès la fin de Septembre, qu'il n'y avoit plus d'apparence d'augmenter la masse de leurs provisions, à moins qu'ils ne tuassent par hasard quelques ours; & ils résolurent de les ménager, de la manière que nous allons rapporter. Ils se bornèrent chacun à un morceau de viande

pour quatre jours de la ſemaine, & les mercredis & vendredis ils mangeoient des grèves de baleine, qui ſont des reſtes de graiſſe qu'on jette ordinairement quand on en a tiré l'huile. Ils vécurent ainſi pendant trois mois, & enſuite ils ſe retranchèrent encore la viande un jour de la ſemaine, parce qu'ils commençoient à n'en plus avoir qu'une petite quantité; & craignant auſſi que le bois ne leur manquât, ils firent rôtir chaque jour la moitié d'un daim, pour le mettre dans des tonneaux. Cependant ils en conſervèrent un quartier ſans être rôti, pour le manger chaud les dimanches, le jour de Noël & les autres grandes fêtes.

Depuis le 14 d'Octobre juſqu'au 3 de Février, ils ne virent point le ſoleil; mais ils furent ſouvent éclairés de la lune qui étoit fort brillante, excepté quand le tems étoit couvert, & en général, durant l'hiver, l'air en ce pays, eſt peſant, épais & chargé de brouillards. Ils eurent une eſpece de crépuſcule juſqu'au premier de Décembre; alors il ceſſa totalement juſqu'au 20, & la nuit fut toujours obſcure juſqu'au premier de Janvier qu'ils recommencèrent à voir les approches du jour.

Pelham, dont nous ſuivons le journal, dit qu'ils n'avoient pas d'almanach pour connoître la ſuite des tems, mais ils s'appliquèrent à diſtinguer les jours & les heures le mieux qu'il leur fut poſſible, &

en ajoutant un nombre ſuppoſé à l'épacte, ils trouvoient l'âge de la lune. Il prétend que leur calcul ſe rapporta exactement au jour du mois, quand ils en furent certains par l'arrivée de la flotte qui les ſecourut.

Vers la fin de Janvier, ils trouvèrent que les jours étoient de huit heures; mais ils tomboient preſque dans le découragement, en penſant qu'ils n'avoient plus de viande que pour ſix ſemaines. Le 3 de Février, le jour étant très-beau, le tems très-ſerein, & le ſoleil brillant dans tout ſon éclat, un ours femelle s'approcha de leur tente avec ſon petit, cherchant à manger. Bien loin d'être intimidés à cette vue, ils s'avancèrent contr'elle, & la tuèrent; mais le petit s'échappa.

Après cette capture ſi avantageuſe dans les circonſtances où ils ſe trouvoient, les Anglois rentrèrent pour ſe chauffer, & ſortirent enſuite pour découper leur priſe, qu'ils mirent en morceaux aiſés à tranſporter, & l'entrèrent dans leur tente. Ils en vécurent pendant vingt jours, & la chair leur ſembla fort ſupérieure à celle de leurs daims. Il eſt remarquable que durant ce temps, il s'éleva ſur leur corps une petite peau qui tomba bientôt, & Pelham obſerve que cette excoriation lui fut très-avantageuſe. Il dit qu'avec une peau nouvelle il acquit de nouvelles forces, & qu'il ſe trouva comme un

homme échappé d'une violente maladie. On a vu dans la relation qui précède celle-ci que le foie de cet animal produisit le même effet avec plus de violence.

Ils tuèrent par la suite quelques autres ours ; entr'autres un qui avoit au moins six pieds de hauteur. Ils en firent rôtir la chair avec des broches de bois, & en firent aussi cuire dans une poële qu'ils avoient trouvée dans la tente. Cette viande leur parut aussi bonne que le meilleur bœuf; & se trouvant alors des provisions en abondance, ils se gênèrent si peu sur la nourriture, qu'ils firent trois ou quatre repas par jour, ce qui leur rendit en peu de temps la vigueur & la santé. Les jours s'allongeoient de plus en plus, le temps devenoit très-serein, & ils commençoient à prendre beaucoup d'oiseaux; mais le 16 de Mars, ils perdirent un de leurs chiens qui ne revint point, & ils ne purent en découvrir aucunes traces. Ils virent alors un grand nombre de renards, leur dressèrent des pieges, & en prirent environ cinquante, à leur grande satisfaction.

L'oiseau qui est le plus commun à Bell-Sound, y vient faire ses pontes sur les montagnes dans le printems ; il se nourrit de poisson, & est à peu-près de la grosseur d'un canard. Ses cuisses sont si proches de son croupion, que quand il lui arrive

de tomber à terre, le poids de ſon corps le charge de façon qu'il lui eſt preſqu'impoſſible de ſe relever; mais l'eau paroît être ſon élément naturel. On prend ces oiſeaux avec une trappe d'os de baleine, couverte de peau d'ours, dont le côté charnu eſt tourné en dehors. La peau de ces animaux eſt un appas excellent pour prendre les renards.

Le tems devint très-chaud au mois de Mai, & les Anglois ſortirent tous les jours pour chercher des proviſions; ils ne trouvèrent rien de bon juſqu'au 24, qu'ils firent lever un chevreuil, après lequel ils mirent leur chien; mais il etoit devenu ſi gras & ſi pareſſeux qu'il le laiſſa échapper.

Le même jour, ils trouvèrent ſur les hauteurs une grande quantité d'œufs, ils en emportèrent trente dans leur maiſon, avec l'intention de retourner le lendemain & d'en prendre un millier; mais le temps devint ſi froid, qu'ils furent obligés de demeurer enfermés, & furent privés de leur exercice journalier, qui étoit de grimper ſur le ſommet d'une montagne voiſine pour voir ſi les glaces ſe briſoient dans le détroit. Enfin ils eurent la ſatisfaction de les voir toutes rompues, & la plus grande partie furent emportées dans la haute mer par un vent d'eſt.

Le 25 de Mai, le froid les retint encore, & ils

ils étoient renfermés dans leur tente quand il arriva deux vaiſſeaux de Hull dans le détroit. Les gens de l'équipage ſavoient que l'année précédente il étoit reſté quelques hommes à terre, & le maître envoya ſa chaloupe au rivage pour reconnoître ſi l'on pourroit avoir quelque connoiſſance de leur ſort. La première choſe que les nouveaux venus remarquèrent, fut la chaloupe qu'ils avoient équipée pour aller à la pêche des chevaux marins quand le tems le permettroit. Ils furent ſurpris de la trouver en auſſi bon état; mais ils n'avoient preſqu'aucune eſpérance de revoir leurs compatriotes vivans. Cependant ils s'avancèrent vers la tente & jettèrent quelques cris en approchant. Ils furent agréablement ſurpris d'entendre qu'on leur répondoit, & ce fut Thomas Ayres qui ſe trouvant alors dans l'enceinte extérieure, leur rendit le cri qu'il avoit entendu.

Le ſon des voix cauſa preſqu'autant d'alarme que de joie à ceux qui étoient dans l'intérieur. Ils ſe levèrent avec la plus grande vivacité, briſèrent la porte plutôt qu'ils ne l'ouvrirent, & s'élancèrent tous enſemble hors de la tente. Leur aſpect étoit des plus affreux, noircis de ſuie & de fumée, avec des reſtes d'habits en lambeaux. Après la première ſurpriſe, les gens de Hull les embraſsèrent dans des tranſports de joie, & les

de tomber à terre, le poids de ſon corps le charge de façon qu'il lui eſt preſqu'impoſſible de ſe relever; mais l'eau paroît être ſon élément naturel. On prend ces oiſeaux avec une trappe d'os de baleine, couverte de peau d'ours, dont le côté charnu eſt tourné en dehors. La peau de ces animaux eſt un appas excellent pour prendre les renards.

Le tems devint très-chaud au mois de Mai, & les Anglois ſortirent tous les jours pour chercher des proviſions; ils ne trouvèrent rien de bon juſqu'au 24, qu'ils firent lever un chevreuil, après lequel ils mirent leur chien; mais il etoit devenu ſi gras & ſi pareſſeux qu'il le laiſſa échapper.

Le même jour, ils trouvèrent ſur les hauteurs une grande quantité d'œufs, ils en emportèrent trente dans leur maiſon, avec l'intention de retourner le lendemain & d'en prendre un millier; mais le temps devint ſi froid, qu'ils furent obligés de demeurer enfermés, & furent privés de leur exercice journalier, qui étoit de grimper ſur le ſommet d'une montagne voiſine pour voir ſi les glaces ſe briſoient dans le détroit. Enfin ils eurent la ſatisfaction de les voir toutes rompues, & la plus grande partie furent emportées dans la haute mer par un vent d'eſt.

Le 25 de Mai, le froid les retint encore, & ils

ils étoient renfermés dans leur tente quand il arriva deux vaiſſeaux de Hull dans le détroit. Les gens de l'équipage ſavoient que l'année précédente il étoit reſté quelques hommes à terre, & le maître envoya ſa chaloupe au rivage pour reconnoître ſi l'on pourroit avoir quelque connoiſſance de leur ſort. La première choſe que les nouveaux venus remarquèrent, fut la chaloupe qu'ils avoient équipée pour aller à la pêche des chevaux marins quand le tems le permettroit. Ils furent ſurpris de la trouver en auſſi bon état; mais ils n'avoient preſqu'aucune eſpérance de revoir leurs compatriotes vivans. Cependant ils s'avancèrent vers la tente & jettèrent quelques cris en approchant. Ils furent agréablement ſurpris d'entendre qu'on leur répondoit, & ce fut Thomas Ayres qui ſe trouvant alors dans l'enceinte extérieure, leur rendit le cri qu'il avoit entendu.

Le ſon des voix cauſa preſqu'autant d'alarme que de joie à ceux qui étoient dans l'intérieur. Ils ſe levèrent avec la plus grande vivacité, brisèrent la porte plutôt qu'ils ne l'ouvrirent, & s'élancèrent tous enſemble hors de la tente. Leur aſpect étoit des plus affreux, noircis de ſuie & de fumée, avec des reſtes d'habits en lambeaux. Après la première ſurpriſe, les gens de Hull les embraſsèrent dans des tranſports de joie, & les

accompagnèrent dans leur demeure, dont ils admirèrent l'ordre avec un nouveau plaisir. On leur fit la politesse de les régaler des mets qui s'y trouvèrent; ils y burent chacun un verre d'eau fraîche, & y mangèrent un morceau de bête fauve rôti depuis quatre mois.

Lorsqu'ils eurent resté quelque tems dans la tente, & qu'ils eurent satisfait leur curiosité en examinant tous les moyens ingénieux dont leurs compatriotes s'étoient servis pour se garantir du froid & pour entretenir l'union de l'ame & du corps, ils allèrent tous ensemble à l'un des vaisseaux, où Pelham & ses compagnons furent reçus avec autant de tendresse que d'humanité. Trois jours après, les bâtimens auxquels ils appartenoient arrivèrent dans le détroit, & chacun d'eux reprit son poste. Un nommé *Mason*, dont Fakely, Ayres & deux autres faisoient partie de l'équipage, eut la brutalité de les recevoir avec des invectives, en les traitant de fuyards & de déserteurs. Au contraire, le capitaine de Pelham, qui se nommoit *Goodler*, le reçut ainsi que les autres avec toutes les marques de bonté qu'ils méritoient. Ils partirent de ce pays le 20 d'Août, & arrivèrent en Angleterre après un heureux voyage. La compagnie de Russie, pour le service de laquelle ils avoient été engagés, leur donna des récompenses

proportionnées aux peines qu'ils avoient ſouffertes pendant onze mois d'un dénuement preſqu'abſolu. Leurs corps ſe rétablirent aſſez promptement, mais ils eurent beaucoup de peine à reprendre l'uſage du pain & des liqueurs.



N°. 3.

HIVERNEMENT

De l'Equipage d'un Vaisseau Anglois, commandé per le Capitaine Thomas James, *dans l'île de* Charlton, *au fond de la Baie* d'Hudſon, *en* 1631 *&* 1632 (*).

Le peu de ſuccès des trois voyages au Nord, entrepris par le capitaine *Davis*, pour la décou-

(*) Le Journal du voyage de Thomas James ſe trouve dans le cinquième volume de l'Hiſtoire des découvertes des Européens dans les différentes parties du monde, par M. Barrow. Le Recueil des Voyages au nord, & la relation du voyage à la Baie d'Hudſon, par M. *Ellis*, renferme auſſi quelque particularités intéreſſantes à ce ſujet.

verte du paſſage aux Indes orientales, avoit refroidi la nation Angloiſe, ſans cependant lui avoir fait perdre toute eſpérance d'en voir un jour la réuſſite. Elle reſta dans l'inaction pendant quelques années; mais en 1602, le projet en fut repris avec une nouvelle ardeur. Pluſieurs tentatives ſe firent ſucceſſivement juſqu'en 1616, & on y employa les plus habiles navigateurs. Tous les hiſtoriens rendent cette juſtice aux Anglois, qu'aucune autre Nation n'a montré juſqu'à-préſent la même ardeur, & n'a fait de ſi grandes dépenſes pour la découverte d'un paſſage aux Indes orientales, ſoit par le nord-oueſt, ſoit par l'eſt. Ils comptent parmi eux ces noms célèbres dans l'hiſtoire de leurs navigations au Nord, *Veymouth*, *Hudſon*, *Bulton*, *Byleth & Baffin.*

Un eſpace d'environ quinze ans, qui n'offre aucune entrepriſe pour la découverte de ce paſſage, fait préſumer que la Compagnie qui s'étoit formée à ce ſujet s'étoit rebutée, ou qu'elle étoit occupée d'autres ſoins. Cependant il reſtoit en Angleterre une forte impreſſion des raiſonnemens de Davis, d'Hudſon & de Baffin, pour la poſſibilité de cette découverte. Un marin nommé *Lucas Fox*, homme né pour la mer, en faiſoit l'unique ſujet de ſes méditations, & ne ceſſoit d'en conférer avec ceux qui avoient été employés

aux voyages précédens. Il prit ſoin de recueillir toutes les cartes & les journaux des dernières expéditions. Enfin l'ardeur extraordinaire de ſon zèle le fit connoître de quelques célèbres Mathématiciens, qui ſollicitèrent vivement le roi Charles I de l'employer à une nouvelle tentative. Leur requête fut favorablement accueillie; Fox fut nommé pour commander la pinaſſe royale *le Charles*, de vingt-deux hommes d'équipage.

Vers ce tems, quelques négocians de Briſtol, zélés pour l'avantage du commerce, formèrent une Compagnie pour le même projet. La nouvelle des préparatifs qui ſe faiſoient pour le voyage de Fox étant parvenue juſqu'à eux, ils proposèrent à ſes amis de s'aſſocier enſemble, à condition que, faiſant partir auſſi un vaiſſeau dans la même vue, les uns & les autres auroient une part égale dans le profit de la découverte, quel que fût le vaiſſeau qui l'eût faite. Leur propoſition fut acceptée. Le roi d'Angleterre inſtruit de leur bonne volonté, leur en marqua ſa ſatisfaction, & confirma le choix qu'ils avoient fait du capitaine *Thomas James*. Ce marin étoit un homme de courage & d'une intégrité à toute épreuve. Cependant on prétend qu'il n'avoit pas la même expérience que Fox dans la navigation des mers du Nord.

Les deux vaiſſeaux mirent à la voile dans les

premiers jours du mois de Mai 1631. Mais ils ne navigèrent point de conserve. Celui de James, du poids de soixante-dix tonneaux & de vingt-deux hommes d'équipage, partit le 3 du même mois, & celui de Fox cinq jours après. Nous ne suivrons point ce dernier dans le cours de son expédition, ce seroit perdre de vue notre objet; mais fidèles à nos engagemens envers le lecteur, nous lui présenterons les principaux évènemens du Journal de James. L'effrayante peinture de son hivernement dans l'île de Charlton lui retracera celui d'*Heemskerke* en 1597, dans la *Nouvelle-Zemble*. Ces deux navigateurs célèbres éprouvèrent l'infortune avec des circonstances différentes; mais ils y opposèrent une habileté & un courage égal.

Deux jours après le départ de James du canal de Bristol, le vent étant devenu contraire, il fut obligé d'entrer dans le port de Milfort; il y jetta l'ancre & y demeura jusqu'au 17. Alors profitant d'un vent favorable, il remit à la voile, faisant cours le plus qu'il lui étoit possible au nord-ouest. Le 4 de Juin il vit la côte du Groenland, quoique l'air fût chargé de brouillards; il s'y arrêta pour bien reconnoître la direction de cette côte.

Le 5, les Anglois se trouvèrent embarrassés dans de grands glaçons dont il étoit très-difficile

de ſe retirer, parce que les brouillards dunt l'air étoit chargé empêchoient la vue de s'étendre. Ils s'attachèrent à une grande pièce de glace pour leur propre ſûreté, & repouſsèrent les attaques des autres avec de grandes perches qui furent bientôt rompues. Le lendemain, le danger parut encore plus grand; les glaces tombèrent ſur eux de toutes parts, & ſi épaiſſes qu'ils furent continuellement dans la crainte de voir leur vaiſſeau écraſé par leurs efforts. Leur chaloupe fut briſée, mais ils en recueillirent les débris par le ſecours de leur barque, & les enlevèrent ſur le pont, dans l'intention de la rétablir à la première occaſion favorable. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'ils s'ouvrirent un chemin au milieu de ces dangereux obſtacles, en mettant toutes les voiles dont ils purent ſe ſervir. Cependant, à leur grand étonnement, ils réuſſirent à dégager leur vaiſſeau, ſans qu'il eût ſouffert le plus léger dommage. Le 9, ils prirent hauteur, & ſe trouvèrent à cinquante-neuf degrés de latitude ſeptentrionale. Ils firent les obſervations les plus exactes pour reconnoître s'il étoit vrai, comme le diſent quelques voyageurs, qu'il y eût à cette hauteur un courant qui portât au nord-eſt; mais ils n'en découvrirent aucune marque. La mer n'avoit point de fonds, ils n'y trouvèrent aucune eſpèce de

poiſſon, pas même des baleines; & le vent étoit extrêmement variable, avec un brouillard ſi épais qu'il mouilloit comme la pluie.

Le 10, la mer étant très-forte, ils virent nager des glaçons plus élevés que le haut de leur grand mât; leur barque fut briſée contre la pouppe, & ils eurent beaucoup de peine à la retirer; deux de leurs hommes furent écraſés preſque ſans reſſources, & ils s'occupèrent fortement à raſſembler les débris de leur chaloupe ſur le pont. Vers huit heures du matin, ils reconnurent, en voyant la terre qui s'étendoit d'un côté au nord & de l'autre à l'eſt, qu'ils étoient à la hauteur du cap de Déſolation; ils virent la mer toute noire autour d'eux, ce qu'ils atttibuèrent aux brouillards épais dont l'air avoit été chargé, & ils virent auſſi en grande quantité des poiſſons nommés granpuſſes.

La nuit du 17 fut très-obſcure, il régna un brouillard ſi froid, que les voiles & les manœuvres furent toutes couvertes de glaces. Ils jugèrent par le briſement & le bruit des vagues, qu'ils étoient près du rivage; mais le jour leur fit connoître que ce n'étoit autre choſe qu'un énorme glaçon. Cependant ils reconnurent de loin l'île de la Réſolution, dont ils s'efforcèrent de doubler la pointe méridionale. Ils obſervèrent que le flux

& reflux les emportoit avec une égale force ; l'air glacial & le brouillard étoient toujours ſi pénétrans, que leurs bouſſoles en étoient toutes gâtées & qu'ils pouvoient à peine s'en ſervir.

L'air s'étant éclairci quelque tems après, ce qui dura fort peu, ils virent devant eux les détroits fermés par des monceaux de glaces, au travers deſquels ils eſſayèrent cependant de ſe faire un paſſage, mais ils les trouvèrent trop ſerrés pour y réuſſir. Ils jettèrent la ſonde, ſans trouver de fond à deux cent trente braſſes, étant à quatre lieues du rivage. Le 20 dans la matinée, ils doublèrent le cap méridional de l'île de la Réſolution, & le vent s'étant tourné à l'oueſt, les jetta avec les glaces vers la terre, qui, à deux lieues de diſtance, ne leur préſentoit que de petits briſans & de grandes pièces de glaces échouées ſur le ſable à quarante braſſes de profondeur. Ils furent emportés avec violence par un fort courant qui venoit du côté de l'île, & qui entraînoit leur vaiſſeau au travers d'une multitude innombrable de canaux formés entre les rochers & les glaces. Ils ſe trouvèrent dans le plus grand danger d'y être ſubmergés, & pour prévenir ce malheur, ils jettèrent une ancre & un grappin de chaque bord du vaiſſeau, dans une pièce de glace, à laquelle ils s'attachèrent ; l'un & l'autre étoient enfoncés de dix

braſſes dans l'eau, enſorte qu'ils tenoient lieu de ſonde, & que le glaçon auroit néceſſairement touché avant qu'il y eût aſſez peu d'eau pour mettre le vaiſſeau en péril. Cependant James jugea que cette précaution n'étoit pas encore ſuffiſante, & il fit mettre la barque en mer pour chercher un port sûr; mais les glaces tombèrent ſur elle avec tant de force, que les hommes furent obligés de renoncer à ce deſſein, & de la ramener au vaiſſeau, en ſe guidant d'un glaçon à l'autre. A peine l'avoient-ils rejoint, que l'ancre & le grappin caſsérent, & on remit encore la barque à l'eau pour les retirer. On reprit l'ancre avec beaucoup de peine, & on la rapporta au vaiſſeau. L'équipage fut très-content de ce qu'on l'avoit repriſe, parce que dans l'intervalle, en ayant jetté une autre ſur un bas-fonds dont le terrein étoit pierreux, ils l'avoient perdue de vue & avoient été contraints de l'abandonner.

Cependant le vaiſſeau étoit dans la ſituation la plus dangereuſe; les hommes jettèrent des cordages ſur des rochers voiſins, & chacun travailla de toutes ſes forces pour le tourner en un endroit plus favorable qu'ils crurent avoir trouvé, à l'abri d'une montagne de glace. Il y fut en effet aſſez tranquille, jusqu'à ce que le flux y apporta une multitude de grands glaçons qui les mirent de

nouveau en un danger imminent, quoique les matelots s'employaſſent vigoureuſement à les écarter. Quand la mer fut à ſa plus grande hauteur, ils tombèrent preſque dans le découragement & dans le déſeſpoir, en voyant la grande pièce de glace qui les couvroit, ſe remettre à flot & les abandonner; mais elle revint bientôt à ſon même poſte avec le reflux, & continua de les garantir le lendemain & la nuit ſuivante. Ils y eſſuyèrent ſans accident un violent ouragan qui vint de l'oueſt, & qui fut ſuivi d'une prodigieuſe quantité de neige. Ils ſe tinrent toujours fottement attachés aux rochers, juſqu'à ce que les glaces qui ne ceſſoient de tomber ſur eux euſſent rompu les pattes de l'ancre, les bras du grappin & les hanſſières. Leur chaloupe fut encore preſque miſe en pièces, & il fallut toute l'induſtrie de tous ceux qui étoient à bord pour la rétablir.

Pendant la marée ſuivante, la force des glaces les jetta contre un rocher très-aigu; ils y furent laiſſés par le reflux ſur une pointe où il n'étoit pas poſſible de s'amarrer. L'équipage deſcendit pour faire la prière ſur un grand glaçon, penſant qu'ils ne pourroient jamais ſe tirer de ce péril; mais il commença à monter inopinément avec le flux; à leur grande ſatisfaction, ils ſe trouvèrent à flot & ſe remirent à travailler avec la plus grande ardeur pour s'en éloigner, quoique le danger fût toujours

desplus éminens. Ils faiſoient tous leurs efforts pour mettre des glaces entr'eux & les rochers, parce qu'elles leurs étoient moins redoutables. Cependant ils furent obligés d'en couper une grande pièce à coups de coignées, de haches & d'autres inſtrumens tranchans, dans la crainte d'en être accablés. Le capitaine James deſcendit à terre, ce qui lui étoit facile, les glaces étant ſi ſerrées qu'on pouvoit aller aiſément de l'une à l'autre juſqu'au rivage. Il éleva un ſignal de pierre avec une croix, & nomma cet endroit le Port de la Providence divine. Le ſoir, les glaces parurent dans le port encore plus épaiſſes qu'auparavant; le reflux ne les emporta pas, la plus grande partie étant attachée à la terre, & le vaiſſeau y demeura enclavé.

Le 12, le Capitaine deſcendit dans la barque du côté oriental de l'île, il monta ſur une hauteur pour voir s'il découvriroit quelqu'endroit où il pût ranger ſon vaiſſeau plus en ſûreté. Pendant qu'il étoit occupé à cette découverte, il entendit le bruit le plus affreux, venant d'un énorme glaçon qui ſe ſépara en quatre à quelque diſtance du vaiſſeau; mais par un grand bonheur, cette diſtance étoit aſſez grande pour qu'il n'en ſouffrît aucun dommage.

Ayant remarqué un havre aſſez commode, James envoya la barque au vaiſſeau qu'on dégagea

des glaces, & qui fut remorqué dans ce port, où on l'amarra fortement aux rochers. Le Capitaine alla encore à la découverte; il ne trouva qu'un terrein rabotteux & plein de rochers, ſans aucune apparence d'herbe & ſans la moindre marque de végétation. Tous les lacs & les étangs étoient glacés, il n'y avoit pas lieu d'eſpérer d'y trouver aucun oiſeau, & on n'y voyoit aucune trace d'ours ni de daims. Cependant il y trouva un ou deux renards, & jugea à la vue de quelques os de ces animaux, de quelques tiſons & de reſtes de cendres, que les Sauvages y avoient été depuis peu. Il étoit difficile de juger quelle raiſon pouvoit les y avoir attirés, puiſque le terroir y eſt abſolument ſtérile, & que la mer n'y fournit aucun poiſſon.

Le Capitaine donna à cet endroit le nom de Port de Price, par conſidération pour le maître de ſon vaiſſeau, qui s'appeloit ainſi. Il eſt ſitué à la latitude de ſoixante-un degrés vingt-quatre minutes, & on pouvoir voir des hauteurs les îles de Sir Thomas Button. Ils en ſortirent le 24, paſsèrent entre deux montagnes de glace qui touchoient la terre à quarante braſſes de profondeur, & trouvèrent l'eau aſſez dégagée environ à une lieu du rivage ſeptentrional de l'île de la Réſolution; mais le vent qui s'éleva très-fort de

l'eſt, leur jetta des glaces de la haute mer, avec tant de violence qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'elles n'arrachaſſent quelques planches des bords du vaiſſeau. Ils voguèrent ainſi continuellement entre les glaces, ſans pouvoir découvrir plus loin que la diſtance d'un quart de mille, quoique montés au plus haut du grand mât. Ils furent en cet état juſqu'au 26; le tems s'éclaircit alors & le ſoleil commença un peu à luire. Ils avoient un fond de ſable blanc à cent quarante braſſes; mais ils ne trouvèrent aucune apparence de poiſſon, quoique les matelots tinſſent toujours leurs lignes bien amorcées. Les nuits continuoient à être exceſſivement froides, les manœuvres ſe geloient toujours, & les glaces des étangs d'eau douce ne paroiſſoient nullement diſpoſées à ſe rompre.

Les Anglois continuèrent leur navigation en ſuivant la côte, juſqu'au 5 de Juillet; alors le tems étant très-clair & la vue plus libre de toutes parts qu'ils ne l'avoient encore eue, ils virent la mer entièrement couverte de glaces à une grande étendue dans toute la partie du nord & du nord-oueſt, ce qui fit juger au capitaine James, que ce ſeroit en vain qu'il continueroit de chercher cette année un paſſage par le nord-oueſt.

Les détroits d'Hudſon ont environ cent vingt lieues de long; ils commencent à l'île de la Réſo-

lution, & se terminent à l'île de Digges, la côte courant pour la plus grande partie, ouest-nord-ouest, & est-sud-est, entre cette île & le Cap-Charles; leur largeur en général est de vingt lieues, mais en quelques endroits ils n'en ont pas plus de quinze. Il y a quelque marée, mais sans courans, & c'est le rivage septentrional qui est le moins embarrassé par les glaces. Du côté du sud, il y a une grande baie, & le terrein est fort élevé des deux côtés.

Le 16 de Juillet, le Capitaine, convaincu qu'il étoit trop tard pour entreprendre la recherche du passage au nord-ouest, fit voile à l'ouest-sud-ouest, vers l'île de Mansfield. Il la découvrit le jour suivant, à trois heures après midi, & reçut en route plusieure chocs de glaces très-violens. L'équipage fut alors réduit à demi-portion de pain, & deux hommes tombèrent malades; mais ils furent bientôt rétablis. On envoya la barque au rivage pour sonder; on trouva que l'eau couroit de l'ouest-sud-ouest, à trois pieds de profondeur, & que dans la plus haute marée elle ne s'élevoit pas à plus de deux brasses. On reconnut par des marques certaines que les Sauvages y venoient quelquefois, mais le vaisseau parcourut une grande étendue sans qu'on vît aucun bois flottant, ni bêtes, ni poissons, ni rien dont

dont on pût faire usage, excepté quelques oiseaux; on en tua un.

Le 18 au matin, ils mirent à la voile pour gagner les terres occidentales, à la latitude de soixante-trois degrés ou environ. Après avoir vogué quelque temps, dans l'espérance que la mer où ils navigeoient étoit une mer ouverte, ils tombèrent dans des détroits de glaces, qui les arrêtèrent quelquefois, & d'autres fois leur laissèrent un libre passage, étant aidés par le vent. Le soir du 20 d'Août, ils jettèrent l'ancre à une pointe de terre qui s'étendoit vers le sud, où ils virent deux petites îles. Ils nommèrent cet endroit la nouvelle Principauté du Gallois méridional, & y burent à la santé de Charles, alors prince de Galles. Le temps étoit très-calme, mais le vent s'éleva dans la nuit, & le vaisseau fut chassé, de façon qu'ils s'imaginèrent avoir perdu leur ancre. Ils tirèrent la corde par le moyen du cabestan, & trouvèrent seulement que l'ancre s'y étoit embarrassée. Les coups de mer étoient si rudes, que ceux qui travailloient furent enlevés par le cabestan, avec une telle violence, qu'ils en eurent le corps tout brisé, & que l'un d'eux fut près d'avoir la tête emportée, parce qu'elle se trouva prise par le cable. M. Price manqua d'avoir la jambe cassée; le pied du canonier fut tordu à la cheville, & l'on fut obligé de lui

couper la jambe au genou, pour éviter la gangrene. Ils furent en même-tems jettés sur un bas-fonds; mais l'ancre s'étant bien placée garantit le vaisseau. Le 22, ils jettèrent encore l'ancre, & le 27 au matin, le fond étant à cinq brasses, le Capitaine envoya la barque à terre, pour reconnoître le pays, & donna des ordres par écrit sur la conduite que les hommes qui la montoient devoient tenir. Il leur enjoignit expressément de revenir le soir au vaisseau; mais ils manquèrent de s'y rendre, ce qui lui causa une grande inquiétude. Elle augmenta encore, quand il vit que ses décharges de canon & les signaux dont on étoit convenu ne recevoient aucune réponse; il jugea que ses gens étoient perdus ou devenus la proie des Sauvages. Il eut d'autant plus lieu de le penser, qu'il vit sur le rivage un feu qui ne répondoit nullement à ceux qu'il ne cessoit de faire. Cette perte l'auroit jetté dans le plus cruel embarras, n'ayant pas à bord assez de monde pour lever l'ancre & pour faire les manœuvres; mais la joie lui revint par le retour de ses gens, qui avoient été retardés par un reflux subit & imprévu, & forcés d'attendre le retour de la marée pour remettre leur barque à flot, Ils dirent qu'il y avoit quelque bois sur cette côte; & que les vagues en jettoient beaucoup sur le rivage. Ils n'avoient vu aucune marque d'habi-

tans, mais seulement beaucoup d'oiseaux, dont ils avoient tué quelques-uns; ils avoient aussi apperçu des traces d'ours & de daims sur la neige. Ils ajoutèrent qu'ils avoient passé à gué deux petites rivières, & qu'ils avoient essayé d'en traverser de même une troisième, mais qu'ils l'avoient trouvée trop profonde.

Le matin du 29, le capitaine découvrit un vaisseau, environ à quatre lieues sous le vent. On reconnut bientôt que c'étoit un vaisseau de roi, commandé par le capitaine Fox, & les deux bâtimens se firent les saluts réciproques. Le soir, les gens de Fox vinrent à bord dans leur barque; le lendemain James rendit la visite avec quelques-uns de ses officiers, & ils furent reçus aussi-bien que les circonstances pouvoient le permettre. Le jour suivant, Fox fit route au sud-sud-ouest, & on le perdit bientôt de vue (1).

La neige & la grêle régnèrent le restant du mois, & le froid fut aussi vif qu'il l'est ordinairement dans le plus fort de l'hiver en Angleterre.

Le premier de Septembre, Fox & son équipage côtoyèrent le rivage, toujours sur des bas-fonds. Le jour fut très-beau, & ils en profitèrent pour travailler fortement à sortir de cette dangereuse baie. Depuis le 2 jusqu'au 10, ils eurent un tems variable, & ne perdirent point la terre de

vue ; mais le 4 & le 6, le froid fut si vif qu'ils craignirent de ne pouvoir continuer leur cours. Il survint un furieux ouragan accompagné de neige & de grêle ; les vagues aussi élevées que des montagnes, passèrent par-dessus le pont, emplirent le fond-de-cale, & se firent un passage dans la soute où elles gâtèrent presque toutes les provisions.

Le 11, ils trouvèrent une île à cinquate-deux degrés quarante-cinq minutes de latitude. Le Capitaine descendit à terre, & envoya quelques hommes dans une autre partie ; mais ni les uns ni les autres ne trouvèrent aucune plante, pas même de l'oseille ou de la cueillerée pour donner quelque soulagement aux malades qu'ils avoient à bord. Le matin du 12, le vent étant très-fort au sud-est, le vaisseau donna sur des rochers, par la négligence de ceux qui étoient sur le pont. Le naufrage parut inévitable, & l'on fit débarquer avec la plus grande diligence les outils du charpentier, une barrique de pain, un tonneau de poudre, six mousquets, une boîte à fusil, des mèches, des hameçons, des lignes, de la poix & du fil-de-carret, pour s'en servir dans le besoin.

Pendant qu'une partie des gens de l'équipage étoit occupée à se pourvoir des choses les plus nécessaires, les autres plièrent les voiles, mirent

une ancre pour dégager la proue, jettèrent en mer tout leur charbon, & travaillèrent fortement à la pompe pour soulager le vaisseau. Ils furent prêts de jetter aussi leur bière; mais après avoir été battus de la mer pendant cinq heures, avec tant de violence qu'il sembloit que le fond alloit s'entr'ouvrir à chaque instant, le vaisseau passa enfin sur le rocher. Il étoit très-endommagé, cependant ils réussirent à le réparer, aussi-tôt qu'ils furent dans une eau plus profonde; ils s'y mirent à l'ancre. Le vent se tourna ensuite avec violence à l'ouest-sud-ouest, & si ce changement étoit arrivé pendant qu'ils étoient sur le rocher, le vaisseau auroit été perdu sans ressource.

Le 13, James & son équipage, levèrent l'ancre & firent cours à l'ouest; mais ne trouvant aucun endroit où ils pussent être en sûreté, ils revirèrent de bord pour gagner le fond de la baie d'Hudson; ils espéroient, avec quelque raison, y trouver un passage qui les conduisît dans la rivière du Canada, ou au moins, s'ils ne pouvoient y réussir, ils étoient décidés à hiverner en terre-ferme, plutôt que de continuer à naviger dans une mer aussi dangereuse, au milieu des rochers, des bas-fonds & des îles. Le soir du 14, le vent fut très-fort, la mer extrêmement élevée; leur chaloupe qui étoit attachée à la pouppe avec deux

hanſſières, donna ſur le vaiſſeau par un coup de mer, coula à fond & fut abſolument perdue, enſorte qu'il ne leur reſta plus qu'une barque en très-mauvais état. Vers le ſoir, ils trouvèrent un bon ancrage dans une petite anſe, dont un côté étoit formé par l'île du Lord Veſton, où ils prirent quelque repos : ils y demeurèrent juſqu'au 19. Le vent étant toujours violent & la neige continuelle, ils n'osèrent mettre leur barque en mer, ils la gardèrent ſur le pont.

Le 19, le vent ſe tourna au nord-nord-eſt, & ils firent cours au ſud-oueſt ; mais vers midi, il ſe mit au ſud, & ils jettèrent l'ancre près de l'île du comte de Briſtol. Pendant qu'ils y demeurèrent, le charpentier raccommoda la barque, & le capitaine deſcendit à terre, mais il ne trouva aucune marque qu'il fût jamais venu de créature vivante en cet endroit. Voyant que le vent ſe fixoit au nord, & qu'il ne paroiſſoit pas probable de pouvoir gagner l'extrêmité de la baie d'Hudſon, ils ne ſongèrent plus qu'au choix de leur quartier d'hiver. Quelques-uns proposèrent de gagner le Port-Nelſon ; mais le Capitaine s'y oppoſa fortement, tant parce que l'endroit même étoit très-dangereux, que par rapport à la difficulté d'y arriver au travers des glaces, & il ſe détermina à chercher quelque petite baie du côté du ſud.

Le 22, James defcendit dans une île à la latitude de cinquante-deux degrés dix minutes; il la nomma l'Isle de Sir Thoma Rowe. Le vent changea pendant qu'il étoit à terre, & il eut beaucoup de peine à regagner fon vaiffeau. Tant qu'il y demeura, le tems fut très-variable & le froid exceffif; la marée qui jettoit le bâtiment fur des bas-fonds, les mettoit continuellement dans le danger le plus éminent; cependant ils reftèrent au même ancrage jufqu'au 30.

Le premier d'Octobre, ils remirent à la voile; mais ils ne purent faire que très-peu de chemin, à caufe de la multitude des bancs de fable qu'ils rencontrèrent. Le 4, le Capitaine defcendit dans les îles du comte de Danby; il n'y trouva autre chofe que quelques mauvaifes graines ou baies. Cependant le vaiffeau avançoit toujours, mais lentement, dans la crainte des bas-fonds & des rochers. Le 7, la neige tomba en fi grande abondance, que les hommes furent obligés d'en nettoyer le pont avec des pelles; elle s'attacha fi fortement à toutes les parties du vaiffeau, & prit une telle confiftance, qu'il ne paroiffoit qu'une maffe de glace. Le foleil parut le jour fuivant, fans qu'il eût affez de force pour la fondre, & le froid devint fi violent, qu'à peine pouvoit-on empêcher quelque chofe d'être gêlée, même auprès du feu; pour les voiles,

la glace les avoit tellement roidies, qu'il étoit impoſſible aux matelots d'en faire aucun uſage.

Ces obſtacles inſurmontables ne leur permirent plus de continuer leur route ; ils réſolurent de deſcendre & d'hiverner dans une île qui ſe trouve à peu de diſtance de celles du Comte de Danby. James n'explique pas plus clairement en cet endroit quelle étoit cette île : il y a toute apparence d'après ce qu'il dit plus bas, que c'étoit celle où il étoit déja deſcendu le 11 de Septembre. La latitude obſervée le 6 Janvier ſuivant, ſe trouve, à la vérité, différente de celle remarquée par James lors de ſa première deſcente; mais il en donne une raiſon phyſique.

Pluſieurs hommes étoient dangereuſement malades; & le charpentier avec quelques-uns des gens de l'équipage, conſtruiſit ſur le rivage une cabane pour les y mettre, & eſſayer s'ils en retireroient quelque ſoulagement. Le Capitaine accompagné de quelques perſonnes de ſon équipage, parcourut l'île pour voir s'il y trouveroit des habitans; mais il n'y vit rien dont ſes gens puſſent faire aucun uſage. Ils revinrent tous très-fatigués, ayant toujours marché dans la neige juſqu'à mi-jambes. Pendant qu'on faiſoit cette recherche, ceux qui étoient reſtés à bord deſcendirent les voiles du perroquet, les

plièrent, & les mirent avec ſoin entre les ponts, après les avoir bien ſéchées.

Le 12, on fit dégeler la grande voile qui fut apportée à terre pour couvrir la nouvelle cabane. Le Capitaine fit donner aux ſix hommes qui l'avoient apportée, deux chiens pour aller à la quête des ours ou de quelqu'autre gibier, & on leur permit de demeurer la nuit à terre.

Le 13, quelques matelots demandèrent la permiſſion de parcourir le pays; elle leur fut accordée, à condition qu'ils ne ſe ſépareroient point, & qu'ils chercheroient un port commode pour y conduire le vaiſſeau. Ils revinrent le 15, avec un petit daim très-maigre qu'ils avoient coupé par quartiers. Ils rapportèrent qu'ils avoient encore vu d'autres animaux de la même eſpece, la ſeule qui ſe fût offerte à leurs regards; mais que ce pays paroiſſoit dénué d'habitans & d'un port commode. Le 23, le lieutenant, *Guillaume Clément*, ſe mit auſſi en chemin pour faire les mêmes recherches, avec cinq hommes; mais ils n'en recueillirent qu'une grande fatigue, & même ils perdirent un des leurs nommé *Jean Barton*, aide du canonier, qui ſe noya en voulant traverſer un étang glacé qu'ils trouvèrent dans leur chemin, plutôt que de faire un tour un peu plus long.

Le premier de Novembre, le Capitaine examina

le compte du munitionnaire, qu'il trouva très-exact; & il reconnut qu'on avoit ſoigneuſement conſervé les proviſions. Le 9, on amena à terre la barque, avec beaucoup de peine à cauſe des neiges & des glaces; elle y conduiſit une barrique de bière; elle étoit entièrement gelée, on en mit ſur le feu dans une chaudière, où elle contracta un très-mauvais goût, ce qui obligea les Anglois de caſſer de la glace dans un étang voiſin. Il en ſortit une odeur empeſtée, & l'on défendit auſſi-tôt d'y toucher, de crainte qu'elle ne leur cauſât quelque infection. Les gens de l'équipage creusèrent un puits près de leur demeure, & ils y puisèrent une eau excellente, qui leur parut auſſi douce & auſſi nourriſſante que du lait.

Le 12, le feu prit à leur maiſon, mais la flamme fut bientôt éteinte, & cet accident les obligea ſeulement à faire une garde plus exacte, ne pouvant éviter d'avoir de grands feux. Le 22, le canonier auquel on avoit coupé la cuiſſe mourut, & on le jetta dans la mer, à une aſſez grande diſtance du vaiſſeau. Avant ſa mort on lui avoit donné du vin d'Eſpagne, autant qu'il en pouvoit boire durant trois jours; mais la bouteille ſe gela pluſieurs fois au chevet de ſon lit, ainſi que les appareils qu'on avoit mis ſur ſa bleſſure; il avoit cependant ſur lui pluſieurs couvertures, & on entretenoit un feu continuel dans ſa cabane.

Le 23, le vaisseau fut dans le plus grand danger d'être entraîné de son ancrage par plusieurs grands glaçons qui tombèrent sur lui; le moindre avoit un quart de mille, & le cable fut tiré avec une force qui faillit à le rompre. Dans cette extrêmité l'équipage fit des signes de détresse, & l'on y répondit du rivage, sans pouvoir lui donner aucun secours. Aussi-tôt que le jour le permit, on y alla avec la barque, & l'on résolut de jetter le vaisseau sur le rivage, pour le conserver le plus long-tems qu'il seroit possible, parce qu'il étoit évident que ni cables ni ancres ne pourroient le garantir des glaces & du gros tems.

Quand on eut pris cette résolution, on fit approcher le bâtiment le plus près de terre qu'on le pût; on amena dans la barque la poudre & les provisions à la cabane. Le vaisseau resta couché à la profondeur de deux pieds dans le sable; mais il étoit encore tellement battu de la mer & des glaces, que le Capitaine donna ordre au charpentier de percer un trou avec une tarière dans le fond. L'eau le remplit en 6 heures, & il commença à être tranquille: pour le mieux affeoir on jetta à fond-de-cale les cordages, les ancres de réserve & beaucoup d'autres ustensiles, du nombre desquels fut le cofre du chirurgien. Ce fut le 29 au soir qu'ils se mirent dans la barque, au nombre de dix-sept; mais la neige

qui s'étoit glacée dans l'eau l'avoit rendue si épaisse, qu'ils eurent la plus grande peine à gagner le rivage, quoiqu'ils eussent quatre rames avec deux hommes sur chacune, & quatre autres pour les relever. Dans ce court passage ils furent tellement couverts de glace & de neige, que lorsqu'ils descendirent ils pouvoient à peine se reconnoître les uns les autres.

La nuit étoit close quand ils eurent mis leur barque en sûreté, & ils retrouvèrent avec peine le chemin de la cabane. Leur premier soin en y arrivant fut de faire un grand feu, & de se régaler d'eau de glace qu'ils faisoient fondre, & d'un peu de pain. Bientôt ils entrèrent en quelque dispute sur leur situation : le charpentier prétendit que le vaisseau étoit absolument perdu, & soutint que, quand cela ne seroit pas, on n'en pourroit faire aucun usage, à cause de la perte qu'on avoit faite du gouvernail. Le capitaine fut d'un autre sentiment, & par une harangue très-pathétique il encouragea ses gens à ranimer leurs esprits. Il leur représenta que leur situation étoit à la vérité très-déplorable ; mais qu'en se remettant à la providence, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en elle, ils en ressentiroient les effets ; qu'ils avoient un grand nombre d'exemples de gens réduits à un état beaucoup plus fâcheux que le leur, & qui en avoient éprouvé le secours dans le tems où ils sembloient ne

devoir plus en attendre aucun. Qu'ils pourroient, s'il n'y avoit pas d'autre ressource, construire une pinasse des débris de leur vaisseau, en supposant qu'il fût péri sans retour, & qu'avec le secours de la divine miséricorde ils pourroient s'en servir pour regagner l'Angleterre. Le charpentier répondit qu'il n'épargneroit ni ses peines ni son industrie pour les tirer de cet endroit, si l'équipage vouloit l'aider; qu'il s'imaginoit que l'île où ils étoient, produisoit assez de bois pour construire une pinasse sans toucher au vaisseau, parce qu'il pouvoit arriver par quelqu'heureux événement, qu'il leur fût plus utile qu'il n'y avoit actuellement d'apparence. Tous les gens de l'équipage crièrent qu'ils l'aideroient de tout leur pouvoir dans ce qu'il voudroit entreprendre pour le bien commun. Le Capitaine promit de récompenser libéralement les travailleurs; il donna au charpentier, pour l'encourager, la valeur de 10 liv. sterling en vaisselle d'argent, & l'assura que s'il construisoit une pinasse, il lui en feroit présent à leur arrivée en Angleterre, & lui donneroit de plus cinq livres sterling.

Le 30, le chirurgien fit l'office de barbier, il coupa les cheveux & la barbe à tous les gens de l'équipage.

Le premier Décembre, quelques hommes allèrent dans la barque au milieu des glaces, jusqu'au

vaiſſeau pour en apporter quelques effets néceſſaires; mais la nuit les ayant ſurpris ils furent obligés de la paſſer à bord. Ils y ſouffrirent horriblement par le froid, qui le lendemain fut ſi rude, que le chemin juſqu'au vaiſſeau fut totalement glacé; ils revinrent à terre ſur la glace, apportant avec eux cinq cens poiſſons ſecs, quelques couvertures & pluſieurs lits. L'eau les avoit mis preſque hors d'état de ſervir; mais dans le dénuement où ſe trouvoient le capitaine & ſes gens, chaque couverture dont ils pouvoient eſpérer de tirer quelque chaleur, étoit pour eux d'un très-grand prix.

Le 3, le tems fut un peu plus doux, & quelques-uns des matelots n'évitèrent qu'avec peine d'être noyés en traverſant les glaces qui ſe rompirent ſous eux. Le vent qui étoit oueſt chaſſa en mer pluſieurs glaçons qui dans leur paſſage contre le vaiſſeau, lui causèrent quelque dommage. On dégagea la barque des glaces qui l'environnoient, & on eſſaya de l'enlever ſur le pont du vaiſſeau; mais tous les efforts réunis des matelots furent infructueux; ils furent obligés de la ſuſpendre à des cordages à côté du bâtiment, un ou deux pieds au deſſous de la ſurface du pont.

Depuis le 3 juſqu'au 18, on tranſporta dans la cabane & dans un magaſin qu'on bâtit auprès, toutes les proviſions & uſtenſiles qui reſtoient à tirer du

vaiſſeau, pendant que le charpentier & quelques aides raſſembloient des bois pour la pinaſſe. Pluſieurs de ceux qui travailloient eurent les doigts, le nez & les joues gelés, ils devinrent auſſi blancs que la neige qui ne ceſſoit de tomber. Le froid augmentoit ſenſiblement chaque jour, & il s'éleva de groſſes ampoules ſur le corps de ceux qui s'exposèrent trop promptement à l'ardeur du feu en ſortant de l'air extérieur.

Le puits ſe glaça dans le même tems, & les Anglois ne trouvant plus d'eau dans tous les trous qu'ils creusèrent, furent réduits à la néceſſité de boire de la neige fondue; breuvage très-mal-ſain dans ce pays, & qui leur cauſa des maladies de peau & des difficultés de reſpirer. Le vin d'Eſpagne, le vinaigre, l'huile & les liqueurs ſpiritueuſes ſe changèrent en pieces de glaces, que l'on fut obligé de rompre avec des haches pour s'en ſervir. La gelée devint ſi vive, qu'à trois pieds de diſtance d'un très-grand feu les liqueurs ſe glaçoient encore, quoique la cabane fût très-cloſe; & bientôt cet aſyle fut enſeveli dans la neige qui tomboit en abondance. Les matelots furent contraints de s'y ouvrir un paſſage, & de le nettoyer tous les jours avec des pelles. Quand elle fut conſolidée, cet eſpace qui étoit élevé de trois pieds au moins au deſſus du terrein,

ſervit de promenade au Capitaine & aux malades qui étoient dans la cabane.

James ſe ſouvint alors qu'à ſa première deſcente il avoit trouvé une bonne ſource au pied d'une hauteur voiſine, & qu'il avoit fait abattre deux ou trois arbres près de cet endroit pour le reconnoître. Il y envoya quelques-uns de ſes gens qui n'eurent pas de peine à le découvrir ; ils écartèrent la neige avec des pelles, trouvèrent la ſource, & lui apportèrent de l'eau ; ce qui lui fut un rafraîchiſſement très-agréable. Cette découverte fut d'un grand ſervice à tout l'équipage : la ſource coula pendant toute l'année, & quoique la rigueur du froid en glaçât quelquefois l'entrée, c'étoit à ſi peu d'épaiſſeur qu'on l'avoit bientôt découverte.

La fête de Noël fut obſervée avec la plus religieuſe ſolemnité, & le jour de ſaint Jean, ils convinrent de nommer cet endroit de leur ſéjour, *Forêt de Winter*, en l'honneur de Sir Jean Winter.

Le 6 de Janvier 1632, les Anglois prirent hauteur par un ſoleil très-clair, & ils trouvèrent que la forêt de Winter étoit à cinquante-un degrés cinquante-deux minutes de latitude, différence occaſionnée par la grande réfraction que cet aſtre ſouffroit alors.

Le 21, le ſoleil parut de figure ovale quand il ſortit

ſortit de l'horiſon, mais à meſure qu'il s'élevoit il reprit ſa forme ordinaire.

Le 30 & le 31, toute la voie lactée, le nuage du Cancer, & les Pléiades parurent remplis de petites étoiles, & tout le firmament des environs en fut également couvert, ce que le capitaine James dit n'avoir jamais vu avant ce tems; mais il y en eut bientôt plus du quart qui perdirent leur lumière par l'éclat de la lune, qui ſe leva vers dix heures du ſoir. Au commencement de ce mois, la mer fut priſe de toutes parts, & l'on ne vit plus d'eau en aucun endroit; le vent fut preſque toujours nord & exceſſivement froid. Le peu d'heures où il étoit moins rude, on les employoit à apporter du bois pour le feu, à travailler à la pinaſſe & à nettoyer les avenues de la cabane & du magaſin, des glaces qui en auroient fermé l'accès.

Le froid fut plus violent dans le mois de Février que les Anglois ne l'avoient encore reſſenti depuis qu'ils étoient dans ce pays, & la curioſité de ces aventuriers fut cruellement punie par la perte de leurs dents & par l'enflure de leurs gencives. Ils ſe trouvèrent réduits à un état ſi fâcheux, qu'ils ne pouvoient preſque prendre aucune nourriture, & leur chirurgien n'eut que trop l'occaſion d'exercer ſes talens, & de donner des preuves de ſon zèle.

Il étoit presque impossible de supporter la vivacité de l'air hors de la cabane, les habillemens les plus épais servoient à peine à se garantir de la rigueur du froid, & ceux qui s'y exposoient avoient la plus grande peine à se défendre d'en être gelés. Leurs lits, quoique fort proches du feu, étoient couverts de gélée blanche; & pendant que le cuisinier dormoit, l'eau se glaça jusqu'au fond dans le baquet où il mettoit dessaler leur nourriture, quoiqu'on le tînt à trois pieds de distance du feu. Quelques soins que prît le chirurgien pour conserver ses syrops & ses médicamens, ils éprouvèrent le même sort; les montres & les horloges ne furent plus d'aucun usage, & la terre fut gelée à dix pieds de profondeur.

Malgré cette affreuse extrêmité, les matelots firent toujours; autant qu'il leur fut possible, les ouvrages nécessaires. Cependant ils manquoient de souliers, la neige & le feu les avoient mis absolument hors d'usage, ce qui les obligea de se garnir les pieds de drapeaux & de chiffons les plus chauds qu'ils purent trouver.

Le 15 de Mars, un des gens de l'équipage s'étant imaginé d'avoir vu un daim, engagea deux ou trois autres, avec la permission du Capitaine, à se mettre à le poursuivre. Ils revinrent le soir, sans succès & si accablés du froid, qu'ils furent quinze

jours ſans pouvoir remuer, leurs jambes & leurs pieds s'étant couverts d'ampoules auſſi groſſes que des noix. Trois autres ſortirent dans le même deſſein quelques jours après, ils furent encore plus maltraités, & peu s'en fallut qu'il ne leur en coûtât la vie. On ne pouvoit avoir le bois à brûler & celui qu'on deſtinoit à faire la pinaſſe, qu'avec des peines exceſſives. Les haches & les coignées étoient toutes rompues ou endommagées : cependant ils n'avoient pas d'autres inſtrumens pour abattre les arbres & pour les exploiter. Le bois pour le chauffage leur cauſoit auſſi beaucoup d'embarras ; celui qui étoit verd faiſoit une fumée capable de les ſuffoquer ; & l'eſpèce de térébenthine qui ſortoit de celui qui étoit ſec, formoit auſſi une fumée non-moins déſagréable, qui les couvroit de ſuie & les rendoit ſemblables à une troupe de ramoneurs.

Au mois d'Avril, le charpentier, avec quatre autres hommes, qui depuis quelque tems n'avoient ceſſé de travailler, devinrent ſi infirmes, qu'il ne leur fut plus poſſible de ſe mouvoir ; le boſſeman & plusieurs matelots tombèrent malades preſqu'en même tems, & il ne reſta plus que cinq hommes qui fuſſent en état de manger. Le Capitaine réſolut, avec leurs ſecours, de vuider le vaiſſeau de la glace dont il étoit rempli, auſſitôt que le tems

commenceroit à devenir plus doux, afin de le préparer à pouvoir servir quand la saison le permettroit. Ils n'avoient pour y travailler que deux leviers de fer & quatre pelles rompues. Le projet de James étoit de faire un monceau de la glace qu'ils en tireroient, sur l'arc du bas-bord, afin de former comme une barrière qui l'empêchât d'être endommagé quand les glaces se briseroient dans la baie, parce qu'il y avoit tout lieu de craindre que dans l'état actuel du vaisseau, elles ne le missent en pièces. Le 6 d'Avril, la neige tomba en plus grande quantité & plus forte qu'ils ne l'avoient vue jusqu'alors; celle qui étoit tombée pendant l'hiver étant petite, sèche & si dangereuse, que lorsque le vent la poussoit au visage, il y avoit tout à craindre pour les yeux & pour la gorge de ceux qui s'y trouvoient exposés.

Les Anglois remarquèrent que dans les tems chargés & couverts, ils voyoient aisément des endroits les plus bas, une île qui étoient environ à quatre lieues de la Forêt de Winter, au lieu que dans les tems sereins & quand le soleil luisoit, ils ne pouvoient la découvrir, même des hauteurs. La cause de ce phénomène est qu'un léger brouillard fait le même effet qu'un verre convexe.

Le 16, il fit un très-beau soleil. Ils dégagèrent le pont du vaisseau de la neige dont il étoit cou-

vert, & firent un grand feu dans la cabane pour la sécher. Le 17, ils tirèrent leur ancre qui étoit dans un bas-fonds sous les glaces, & la transportèrent à bord. Ils virent alors qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que celui de faire usage de leur vaisseau, le mieux qu'il leur seroit possible, parce que leur barque étoit brisée, & que quand même elle auroit été en bon état, son peu de grandeur empêchoit qu'ils n'en tirassent aucun service. Elle n'étoit pas capable de les contenir tous, ni assez forte pour se soutenir en pleine mer; d'ailleurs le charpentier étant dans un état qui ne lui laissoit aucune espérance de rétablissement, ils ne pouvoient nullement compter sur la pinasse. Le 19, le maître & deux autres hommes résolurent de demeurer à bord, pour se délivrer des lamentations de leurs compagnons malades, qui faisoient des cris perçans : il est vrai que le défaut de bonnes couvertures les avoit fait beaucoup souffrir pendant tout l'hiver, mais leur sort n'étoit pas pire que celui des autres.

Le 23, ils percèrent une pièce de bière qu'ils avoient retirée du fond-de-cale, & quoiqu'elle ne fût pas meilleure que de l'eau battue, elle leur causa à tous la plus grande satisfaction.

La plus grande partie du mois fut employée à boucher les ouvertures qu'on avoit faites au vaif-

ſeau pour le mettre à fond, à réparer ſes autres dommages & à le débarraſſer des glaces & de la neige dont il étoit rempli; tous ceux qui étoient en état d'agir s'y employèrent avec la plus grande activité. Le 28, le cuiſinier, en faiſant continuellement bouillir de l'eau pour la jetter dans les deux pompes, les mit en état d'agir. Le 29, il plut pendant tout le jour, ce qui leur cauſa d'autant plus de ſatisfaction, qu'ils jugèrent que c'étoit une marque certaine de la fin de l'hiver & du retour de la belle ſaiſon. Il fit cependant très-froid le 30 & le 31, & il tomba de la grêle & de la neige; mais la pluie qu'ils avoient eue leur donnoit une ſi grande joie, que la veille du premier jour de Mai, ils trempèrent des rôties dans la meilleure liqueur qu'ils purent avoir, & burent reſpectivement devant un grand feu, à la ſanté de leurs maitreſſes.

Le dégel vint peu-à-peu, à meſure qu'on avança dans le mois de Mai, quoique le 2 eût été encore ſi froid, que ceux qui avoient conſervé quelque force, n'osèrent ſe haſarder à ſortir. Les malades, qui s'évanouiſſoient quand on les tournoit dans leur lit, ſentirent des douleurs encore plus vives, qui augmentèrent leur mauvaiſe humeur. Le 4, la neige commença à fondre, & l'on vit des grues & des oies ſauvages, mais ſi farouches qu'il ne

fut pas possible d'en approcher. Le Capitaine & le Chirurgien essayèrent inutilement pendant deux heures, d'en tirer quelques-unes, mais ils ne rapportèrent de leur chasse qu'un fatigue excessive & de très-vives douleurs. Ils avoient toujours marché dans les neiges fondues, & James dit que, sans exagérer, il croyoit y perdre les jambes. Le 6, ils enterrèrent Jan. *Warden*, premier compagnon du maître, sur le sommet d'une colline de sable, qu'ils nommèrent la hauteur de Brandon.

Le 9, ils tirèrent hors du fond-de-cale cinq barriques de bœuf & de porc, quatre tonneaux de bière & un de cidre, qui, par un heureux hasard, se trouva très-bien conservé.

Le 12, ils dégagèrent le magasin des souliers, qui étoient demeurés dans l'eau pendant tout l'hiver; cependant ils en tirèrent un grand service, & chaque homme en mit une paire quand ils eurent été séchés au feu. Ils trouvèrent aussi un tierçon de vin, entièrement gelé; mais la perte qui, avec raison, leur causa le plus de chagrin, fut celle de leur gouvernail, qu'ils cherchèrent inutilement entre les glaces dont leur vaisseau étoit entouré.

Le 14, le bosseman, aidé de quelques hommes, travailla à nettoyer les agrès & les cordages, de la glace qui les couvroit, & le tonnelier, quoique

très infirme, fit & raccommoda quelques barriques: l'intention du Capitaine étant, s'il ne pouvoit autrement dégager son vaisseau, de passer plusieurs cables dessous; & de l'enlever par le secours de plusieurs tonneaux. Le même jour, le Capitaine ayant fait des b lles avec quelque vieille vaisselle d'étain & avec les pièces qui servoient à couvrir la lumière des canons, sortit dans le dessein de tuer quelques oiseaux pour le soulagement des malades. Le 15, il prépara un petit canton de terre, qui étoit dégagé de neige, & y sema des pois, dans l'espérance de pouvoir en recueillir de verds pour ses gens, qui n'avoient eu aucuns légumes ni herbages frais depuis qu'ils étoient debarqués.

Le 18, mourut Guillaume *Cole*, le charpentier, qui, avant sa mort, avoit presque achevé la pinasse. Il en avoit fait un vaisseau bien proportionné, du port d'environ quatorze tonneaux, de vingt-sept pieds de quille, de dix pieds dans sa plus grande largeur, & de cinq pieds pour la profondeur du fond-de-cale. Cole fut enterré à côté du compagnon du maître, sur la hauteur de Brandon. Le même soir, on trouva le corps du canonnier qui étoit mort six mois auparavant; sa tête étoit engagée dans la glace, précisement au-dessous des sabords; le Capitaine le fit retirer & enterrer avac les autres. On remarqua qu'il n'avoit

contracté aucune mauvaise odeur, que les emplâtres tenoient encore à sa blessure, & qu'il ne paroissoit d'autre altération à son corps, sinon que la chair sembloit détachée des os. La neige s'abaissoit de jour en jour dans toute l'île, mais on ne voyoit pas encore que les glaces fissent aucun mouvement pour se rompre dans la baie, quoique le soleil fût souvent très chaud. Enfin, le 24 elles commencèrent à craquer avec un bruit horrible, & peu de tems après elles se rompirent entièrement, & furent enlevées avec la marée. On reconnut alors tout l'avantage d'avoir formé une barrière, & l'on vit évidemment que sans ce secours le bâtiment auroit couru le plus grand risque d'être brisé en pièces. Le même jour, un des matelots, nommé David *Harmon*, en frappant avec une lance sur la glace, eut le bonheur de rencontrer & de retirer le gouvernail. Le 30, ils descendirent la barque, & ils virent que le passage de la terre au vaisseau étoit entièrement dégagé, ce qui causa la plus grande joie à tout l'équipage. Le même jour, ils trouvèrent quelques pois de vesce, qu'on fit bouillir pour les malades; ils préparèrent leurs voiles & leurs agrès, firent sécher le poisson & prendre l'air à leurs provisions. Le Capitaine & le Maître étoient alors les seuls qui pussent manger des nourritures salées.

Au commencement de Juin, le froid reprit si vivement que tout gela dans la cabane; il ne dura pas long-tems, & le 11, après cinq ou six jours de travail, ils redoublèrent leurs efforts pour placer le gouvernail. Les pois de vesce qu'on recueilloit tous les jours, servoient à mettre dans le bouillon pour les malades; ils en mangèrent aussi avec de l'huile & du vinaigre, ce qui leur fit un rafraîchissement au-dessus de ce qu'on peut penser. Ils se rétablirent de jour en jour, leurs dents se raffermirent & les enflûres de leurs gencives se dissipèrent peu-à-peu; ils furent bientôt en état de manger du bœuf.

Le 10 du même mois, il y eut des éclairs & du tonnerre, le tems fut si chaud, que plusieurs des matelots s'amusèrent à nager. Ils trouvèrent dans les étangs une grande quantité de grenouilles; mais ils n'osèrent en manger, crainte que ce ne fussent des crapauds. La terre se couvrit de fourmis, & l'air fut rempli de papillons et de plusieurs autres especes d'insectes volans, particulièrement de cousins qui incommodèrent excessivement les Anglois. Le sentiment du capitaine James, est que ces animaux sortent du bois pourri, où le froid de l'hiver les confine dans un état d'inaction.

Le 17, après avoir tout ôté du vaisseau, ils firent leurs efforts pour l'élever à ne tirer qu'un

pied & demi d'eau, parce que l'endroit où il étoit n'avoit pas plus de profondeur. Le matin du 20, ils réussirent à l'amener dans le lieu de son premier ancrage, où il avoit été l'année précédente, en apportant tous leurs soins pour l'empêcher d'être trop exposé à la mer. Le 23, ils embarquèrent quelques provisions, étant forcés de les porter jusquà la barque, au moins la longueur d'une portée de fusil. Le 24, ils firent une croix d'un des plus grands arbres de l'île, ils y mirent les portraits du roi & de la reine d'Angleterre, très-bien peints; mais ils les enfermèrent dans du plomb, pour que l'air ne pût les gâter; & ils mirent au-dessous les titres du monarque, ainsi exprimés, » Charles, roi d'Angleterre, d'Ecosse, de *France* » & d'Irlande, ainsi que de Terre-Neuve & des » territoires à l'ouest jusqu'à la Nouvelle Albion, » & au nord jusqu'à la latitude de quatre-vingts » degrés ».

Sur la plaque de plomb ils attachèrent un scheling & une piece de six sols marqués au coin du roi Charles, & mirent au-dessous ses armes avec celles de la ville de Bristol, bien gravées dans le plomb. Quand ils eurent ainsi orné cette croix, ils l'élevèrent à l'endroit où leurs compagnons étoient enterrés, sur le sommet de la hauteur de Brandon, & en même tems ils prirent solemnellement

poſſeſſion du pays, au nom deSa Majeſté Britannique.

Le 25, le boſſeman avec quelques-uns des hommes les plus diſpos, ajouta les agrès & diſpoſa à bord les proviſions, ainſi que toutes les autres choſes néceſſaires. Vers dix heures du matin du même jour, le capitaine James, accompagné d'un des matelots, prit une lance, un mouſquet & quelques matières combuſtibles pour allumer du feu près d'un arbre très-haut que les Anglois nommoient l'*Arbre d'observation*, parce qu'ils avoient coutume d'y monter pour reconnoître, la vue y étant très-étendue. Le deſſein du Capitaine étoit d'examiner, pendant que le feu brûleroit, ſi on lui répondroit par quelque autre feu ou par quelque ſignal particulier, afin de juger par ce moyen ſi quelque partie du pays étoit habitée.

A peine étoit-il établi ſur le haut de ſon obſervatoire, qu'il s'apperçut que ſon compagnon avoit imprudemment mis le feu à quelques ronces au-deſſus du vent, la flamme gagna des genêts & d'autres brouſſailles qui croiſſoient entre les arbres; elle ſe communiqua de proche en proche avec la plus grande rapidité; le feu gagna l'arbre où étoit le Capitaine, avec tant de diligence qu'il l'eut atteint avant qu'il en fût deſcendu. Il fut obligé de faire un ſaut, au haſard de s'eſtropier; & quoiqu'il ſe

ſauvât enſuite avec la plus grande vîteſſe, il ſembloit que les flammes le pourſuivoient & étoient toujours ſur lui. L'incendie s'étendit toute la nuit dans l'île, & le vent étant devenu plus fort le matin, les flammes gagnèrent le petit village (ſi l'on peut lui donner ce nom) de l'équipage du vaiſſeau. On finiſſoit d'enlever tous les effets quand le feu prit à la cabane & au magaſin, qui furent bientôt réduits en cendres. Cet incendie s'étendit avec grand bruit, l'eſpace d'un mille de largeur, & dura deux jours entiers, conſumant tout ce qu'il rencontra. Le ſoir du 26, les Anglois furent tous à bord, & ſe trouvèrent alors plus heureux qu'ils ne l'avoient jamais été.

Le 27, le 28 & le 29, ils mirent ſur le vaiſſeau leur eau & leur bois de chauffage dont une partie étoit compoſée de la pinaſſe qu'ils avoient miſe en pieces, voyant qu'elle ne leur ſerviroit à aucun uſage. La baie fut alors entièrement libre de glaces, & l'on n'en vit plus aucune marque; le vent les avoit toutes entraînées vers le nord. Cette ſaiſon étoit des plus mal-ſaines : dans le jour, la chaleur conſidérablement augmentée par le terrein ſabloneux, étoit inſupportable, & les nuits, les étangs ſe geloient encore de l'épaiſſeur d'un pouce. Mais rien n'égaloit l'incommodité que cauſoient les piqures des couſins, dont il étoit preſque impoſſible

de se garantir. Cependant les gens de l'équipage s'étoient fait des sacs avec des morceaux d'un drapeau ou étendard qu'ils avoient déchiré pour cet usage ; malgré cette précaution, ces insectes trouvoient toujours un passage, & leurs piqures élevoient sur la peau des boutons qui causoient une démangeaison insupportable.

Le premier de Juillet, qui étoit un dimanche, les Anglois arborèrent le pavillon au vaisseau, & l'ornèrent le plus élégamment qu'il leur fut possible, ensuite tout l'équipage se rendit en procession à l'endroit où ils avoient élevé une croix, qui n'avoit point été exposée à l'incendie, parce qu'elle étoit dans un terrein où il n'y avoit que du sable. Ils se joignirent aux prières dont le Capitaine fit la lecture, dinèrent & passèrent le reste du jour à grimper sur les hauteurs. Suivant les observations qui parurent le plus exactes, le feu s'étoit porté à seize mille d'étendue. Le soir ils trouvèrent une herbe semblable à la cueillerée, ils en ramassèrent une grande quantité, & elle leur fit un mêts très-agréable quand elle fut bouillie.

Ils résolurent alors de quitter entièrement ce pays ; mais auparavant le Capitaine écrivit un récit abrégé de toute l'expédition, en forme de lettre, pour l'instruction de quiconque pourroit aborder au même endroit. Il le renferma dans une boîte de

plomb qu'il attacha à la croix, au-dessous des armes du roi. Enfin ils remontèrent dans la barque & ne mirent plus le pied dans la forêt de Winter, autrement dite l'île de Charlton, nom qu'ils lui donnèrent au lieu du premier, le 25 de Mai, en l'honneur du prince de Galles, depuis roi sous le nom de Charles II.

Avant de donner le récit du retour des Anglois en leur patrie, il ne sera pas hors de propos de faire connoître en peu de mots la nature de l'île où ils hivernèrent, & d'entrer dans quelques détails sur les précautions que prirent le capitaine James & ses compagnons, pour y conserver leur vie.

Nous avons déja observé que l'île de Charlton est à la latitude de cinquante-un degrés cinquante-deux minutes; son terrein est un sable blanc très-fin, que le vent enleve comme de la poussière, & qui est souvent très-incommode. Il est couvert d'une espèce de mousse d'un verd très-pâle, & de halliers de genêts & d'autres arbrisseaux infructueux, avec quelques arbres de genievre, & des sapins dont les plus gros n'excedent pas un pied & demi de diametre. Les Anglois y tuèrent un daim à leur arrivée, & en virent un petit nombre d'autres; mais depuis ils n'en apperçurent que très-peu.

Ils y rencontrèrent deux ou trois autres espèces d'animaux à quatre pieds, outre les ours & les renards; ils tuèrent ou prirent au piege quelques douzaines de ces derniers, qu'ils firent bouillir pour l'usage des malades. Au mois de Mai, ils virent aussi des canards, des oies sauvages & des perdrix blanches dont ils tuèrent quelques-unes, mais en petite quantité, parce que leurs munitions étoient presque épuisées. Le Poisson paroît totalement inconnu sous ce climat, & ils n'y en virent aucune apparence, excepté deux ou trois coquillages vuides.

L'endroit que James choisit pour hiverner, fut un bosquet (si on peut lui donner ce nom) d'arbres assez épais, avec une petite colline qui le garantissoit de la violence du vent du nord. Il trouva d'abord de grandes difficultés pour y élever une habitation : il essaya en vain de se creuser une cave, il trouva toujours l'eau à deux ou trois pieds de profondeur. Il ne put faire des murs de pierre, parce que le petit nombre de celles qu'on avoit d'abord vues dans l'île, fut bientôt enseveli dans la neige, & il ne lui fut pas possible d'en former de terre, à cause de la nature du sol, qui n'étoit, comme on vient de le dire, qu'un sable fin sans aucune consistance. Les Anglois remédièrent le mieux qu'il leur fut possible à tous ces inconvéniens,

convéniens, en enfonçant des pieux très-proche les uns des autres, avec des especes de claies très-serrées, qui formoient comme un rempart contre la rigueur du tems. Cet édifice avoit environ six pieds de hauteur, & aux deux extrêmités ils avoient laissé une ouverture qui atteignoit presqu'au sommet. Elle servoit à donner passage à la lumière, à faire sortir la fumée, & laissoit la liberté d'entrer dans la cabane & d'en sortir. A une petite distance, ils avoient mis d'autres poteaux de six pieds de haut, avec six autres pieces de bois en travers, bien garnies en dedans & en dehors de plusieurs rangs de broussailles; & par-dessus tout ils avoient jetté leurs grandes & petites voiles, qui tomboient jusqu'à terre & contribuoient beaucoup à entretenir la chaleur. Cette cabane étoit à-peu-près quarrée, de vingt pieds de longueur sur chaque côté; le foyer étoit au milieu, & autour du feu les matelots avoient établi leurs couchettes sur des poteaux d'un pied de hauteur, où ils avoient étendu des voiles de relais avec leurs lits & leurs couvertures. Ils avoient mis des planches sur la terre, pour garantir de l'humidité, autant qu'il étoit possible, l'intérieur de leur habitation.

A vingt pieds de distance de cette cabane, ils en avoient élevé une seconde, un peu moins étendue, avec une pile de coffres du côté du sud au

lieu de poteaux ; on y préparoit les vivres, & les gens inférieurs de l'équipage y passoient la plus grande partie du jour.

Vingt pas plus loin, on trouvoit le magasin où l'on conservoit le pain, le poisson & les autres provisions, sur une élévation à deux pieds de terre pour les entretenir toujours seches. Ce dernier réduit n'étoit formé que d'un gros arbre soutenu par des chevrons & par de forts branchages, le tout bien couvert de voiles.

Leurs provisions consistoient en bœuf salé, en porc & en poisson, dont ils avoient au moins pour huit mois, en les conservant avec soin comme ils firent. Voici la distribution que leur faisoit le cuisinier pour leur nourriture :

Le dimanche il leur donnoit du porc & des pois ; au souper, de la soupe & du bœuf qu'on avoit fait bouillir & bien dessaler, la nuit du samedi ; le bouillon réchauffé faisoit un excellent cordial : ils avoient ensuite un plat de poisson. On avoit également soin, tous les autres jours, de préparer le bœuf la nuit précédente. Ceux qui ne pouvoient manger les mêmes mets, à cause du mal qu'ils souffroient à la bouche, prenoient du gruau fricassé ou du pain broyé avec de l'huile, à quoi l'on joignoit quelquefois de la purée de pois. Leur boisson ordinaire étoit de l'eau ; mais on donnoit aux ma-

lades & à ceux qui étoient les plus foibles une chopine de vin d'Alicante par jour, avec un verre d'eau-de-vie tous les matins, quoique ces liqueurs euſſent perdu preſque tout leur eſprit par la gelée dont on n'avoit pu les garantir. Quand ils vouloient faire la débauche, ils mettoient une pinte de vin dans ſept pintes d'eau, & cette légère boiſſon ranimoit autant leur courage qu'elle excitoit à la gaité.

Le Lundi 2 de Juillet, tout l'équipage fut ſur pied de grand matin, & le Capitaine voyant que tout étoit en état, fit lever l'ancre. Les Anglois partirent avec la plus grande joie, & dirigèrent leur cours à l'île de Danby, pour y prendre du bois, le vent étant alors nord-oueſt. Le vaiſſeau voguoit légèrement, bien réparé en apparence de tous ſes dommages, & en état de faire le voyage qu'ils entreprenoient.

Pendant que les matelots ramaſſoient du bois dans l'île de Danby, le Capitaine arracha quelques pieux pour les examiner, & ils lui parurent avoir été aiguiſés avec des haches ou avec quelques autres inſtrumens de fer. Il paroiſſoit auſſi qu'on s'étoit ſervi de la tête de ces mêmes inſtrumens pour les enfoncer en terre, vers un endroit où il voyoit des marques évidentes de feu. Cette découverte fit deſirer ardemment à James de trouver quelques-

uns des Sauvages, pour avoir une conférence avec eux, dans l'eſpérance d'en tirer des éclairciſſemens ſur la nature de ce pays, & peut-être même d'ouvrir quelque eſpece de commerce qui ſeroit avantageux à ſa patrie. Il ne put réuſſir dans ce projet, & il ne parvint jamais à découvrir aucuns habitans.

Vers quatre heures après midi, le Capitaine revint à bord, & comme le vent lui étoit alors contraire, il jetta l'ancre pour cette nuit près de Charlton. Le lendemain il fit cours à l'oueſt. Vers midi, il découvrit au nord une grande quantité de glaces, & il vit peu de tems après que la terre à l'oueſt en paroiſſoit toute couverte. Le canal où il naviguoit étoit très-dangereux, plein de rochers & de bas-fonds qui l'obligeoient d'aller toujours la ſonde à la main.

Depuis le 5 juſqu'au 21, les Anglois firent très-peu de chemin, étant retardés par des brouillards ſi épais qu'ils en étoient preſque aveuglés, & par des glaces qui tomboient ſur eux avec tant de force qu'ils étoient continuellement en crainte que leur vaiſſeau ne fût mis en pieces par leurs chocs redoublés. Il les ſurmonta par la légèreté avec laquelle il voguoit; mais les écoutilles furent toujours ouvertes, pour que les matelots puſſent continuellement avoir la vue ſur l'intérieur du bâtiment

afin d'y apporter un prompt ſecours s'il lui arrivoit quelque dommage.

Le 22, après avoir éprouvé une nuit très-orageuſe & un brouillard fort épais, ils virent la terre & reconnurent le cap Marie-Henriette; ils y jettèrent l'ancre, & le Capitaine accompagné de quelques-uns de ſes gens, deſcendit à terre avec des chiens & des armes, dans l'eſpérance de prendre ou de tuer quelques daims. Ils en avoient vu pluſieurs troupeaux; mais ils firent de vains efforts pour les ſurprendre, ces animaux ſe tinrent toujours hors de la portée du fuſil, & évitèrent aiſément les chiens. James abandonna dans l'île ceux qu'il avoit amenés, c'étoit un chien & une chienne, jugeant qu'il étoit inutile de les garder à bord, puiſqu'ils ne pouvoient lui être d'aucun ſervice à la chaſſe, ne les ayant pris que pour cet uſage. Ces animaux tiroient auſſi la nourriture qu'on mettoit tremper dans l'eau, & étoient devenus à tous égards trop incommodes pour les conſerver.

Le ſoir, les Anglois retournèrent à bord & ſe remirent en mer avec un bon vent de ſud. Ils rencontrèrent beaucoup de glaces briſées, & trouvèrent pluſieurs bas-fonds dont ils ſe dégagèrent aiſément en tirant un peu plus au nord. Ils y furent beaucoup plus fatigués par les glaces qui tombèrent ſur eux en abondance; tous les matelots ſe

mirent ſur le pont, avec des perches aſſez fortes pour qu'il fallût être quatre pour les diriger. Ils réuſſirent par leur ſecours à ſe dégager aſſez bien, quoique la force des glaces l'emportât quelquefois ſur leurs efforts réunis, par la violence des coups qu'elles donnoient aux flancs du vaiſſeau: leur choc étoit ſi vif, que deux des perches furent caſſées. Ils furent ainſi aſſaillis pendant plus de ſix ſemaines, & expoſés tous les jours à de rudes aſſauts, ſe ſervant quelquefois de leurs voiles, & ayant d'autres fois recours à leurs ancres quand ils ſe trouvoient dans une eau plus libre. Un jour, ils étoient preſque accablés par les glaces; un autre jour, le vent devenoit ſi violent qu'ils ne pouvoient ſe flatter de ſubſiſter une heure ſur la ſurface de l'eau. Les nuits étoient ſi obſcures, qu'ils ne pouvoient voir à faire la manœuvre, & ils y trouvoient preſqu'autant de difficulté dans le jour, à cauſe de l'épaiſſeur des brouillards.

Les nuits étoient très-longues, & ſi froides qu'il étoit preſque impoſſible de toucher aux voiles & aux cordages ſans en être exceſſivement incommodé. Ils furent ſouvent emportés par des coups de vent contre leſquels il n'étoit pas poſſible de réſiſter; ils en éprouvèrent un entr'autres, qui pendant trois jours les menaça de les faire périr à chaque inſtant. Il ſembloit que l'hiver fût encore

dans toute ſa force, & la mer leur paroiſſoit toujours ſi embarraſſée par les glaces, qu'ils n'avoient d'autre eſpérance que celle de regagner les détroits d'Hudſon; encore leur falloit-il pour y réuſſir que le tems devînt plus favorable & la mer plus libre, ce qu'ils n'oſoient eſpérer. Le vaiſſeau étoit en ſi mauvais état qu'il falloit travailler d'heure en heure à la pompe, exercice exceſſivement fatigant; les coups qu'il avoit reçus des glaces & des rochers, l'avoient tellement briſé, qu'il paroiſſoit téméraire de lui confier plus long-tems la vie des hommes.

Toutes ces raiſons portèrent les officiers à requérir formellement le Capitaine de reprendre la route d'Angleterre, puiſqu'il paroiſſoit évidemment qu'on ne pouvoit retirer aucun avantage d'un plus long ſéjour dans ces mers. Ils en dreſsèrent une requête qui fut ſignée de tous, le 26 d'Août. En conſéquence James donna ordre au pilote de ſe mettre au gouvernail, & de changer entièrement ſon cours.

Le 27, le vent s'étant tourné nord-oueſt, amena beaucoup de neige avec un tems très-rigoureux; il paſſa à côté du vaiſſeau des glaçons ſi énormes, que quelques-uns étoient auſſi hauts que le grand mât. Le 31, ils ſe trouvèrent dans la partie la plus reſſerrée du détroit, & virent la terre couverte de

glaces, particulièrement du côté qu'ils avoient sous le vent.

Ils sortirent du détroit assez heureusement, dans les premiers jours de Septembre; mais ils ne tardèrent point à être battus de vents très-variables. Le froid étoit alors si vif, qu'il étoit presque impossible aux gens de l'équipage de monter aux mâts & de manœuvrer le matin. Le 8, la mer fut très-élevée; ils éprouvèrent de ces bouffées de vent que les marins nomment raffales, & le vaisseau fut tellement fatigué par le roulis, qu'ils furent continuellement dans la crainte de perdre leurs mâts. Les coutures s'ouvroient de toutes parts, & le bâtiment faisoit tant d'eau qu'on ne pouvoit quitter la pompe. Mais après ce jour ils ne virent plus de glaces.

Enfin le vent leur étant favorable & le vaisseau continuant son cours malgré toutes ces difficultés, il ne leur arriva plus rien de remarquable, & ils jettèrent l'ancre dans la rade de Bristol. Leur arrivée causa autant de surprise que de satisfaction: on étoit dans les plus vives alarmes sur leur sort. Mais l'étonnement redoubla quand le vaisseau fut amené dans le port & mis à terre sur le côté. Entre autres dommages il avoit perdu quatorze pieds de quille, la poupe presqu'en entier, & une grande partie de la doublure; les flancs étoient

enfoncés de toutes parts, & se trouvoient percés en un endroit d'un pouce & demi au-dessous dse doublures.

Le voyage du capitaine James n'avoit point eu le succès qu'on en attendoit, mais il avoit ajouté considérablement aux découvertes de Button, d'Hudson & de Baffin ; il avoit fait aussi plusieurs observations importantes. C'est pourquoi la nation Angloise l'a placé au nombre des plus célèbres navigateurs des mers du Nord.

La relation de son voyage (*) parut peu après son retour, & fut reçue du public avec la plus grande avidité ; mais il paroît que les difficultés qu'il avoit essuyées l'avoient fait changer d'opinion sur la réalité d'un passage au nord-ouest. En celá il n'est point d'accord avec le capitaine Fox ; sans doute pour avoir observé, l'un plus vers la partie septentrionale de la Baie d'Hudson, du côté de l'ouest ; & l'autre plus au nord-est & au fond de la baie. James déclara positivement dans son journal, que le fruit de ses travaux étoit d'avoir reconnu, ou qu'il n'y avoit aucun passage, ou que s'il y en avoit un, il devoit être si mal situé qu'il

(*) L'usage que le savant *Boyle* en a fait dans ses Ouvrages, a donné un grand relief au Journal de James.

y auroit peu d'utilité à le découvrir. Quoi qu'il en soit, son témoignage, & le détail effrayant qu'il faisoit de ses souffrances, amortirent tellement le goût des Anglois pour les découvertes au Nord, qu'ils demeurèrent près de trente ans dans l'inaction.

AUX observations faites par le capitaine James sur la Baie d'Hudson, nous en joindrons quelques autres particulièrement sur son état actuel : elles seront suffisantes pour donner aux lecteurs une idée générale de cette baie.

LA BAIE D'HUDSON, la plus considérable de celles de l'Amérique septentrionale, si on en excepte peut-être celle de Baffin, a été ainsi appelée par Henri Hudson (2), célebre & infortuné marin Anglois, qui la découvrit en 1607. Cette baie s'étendoit du nord au sud, depuis l'île de la Résolution, entre les soixante-quatorze degrés d'élevation du pôle & le cinquante-unième. Elle a environ trois cens lieues de profondeur; sa largeur est inégale, à l'entrée elle a deux cens lieues, mais elle diminue au fond jusqu'à trente-cinq.

Les environs de la Baie d'Hudson présentent le coup-d'œil le plus affreux. De quelque côté qu'on

fixe la vue, on n'apperçoit que des terres incultes & incapables de culture, des rochers escarpés qui s'élevent jusqu'aux nues, enfin dos ravines profondes & des vallées stériles où le soleil ne pénetre point & qui sont toujours couvertes de neige & de glaçons. La mer n'est jamais bien libre dans cette vaste baie, si ce n'est depuis le commencement de Juillet jusqu'à la fin de Septembre, encore y rencontre-t-on souvent d'énormes morceaux de glace qui jettent les vaisseaux dans de grands embarras.

Des deux côtés, les terres sont habitées par des Sauvages peu connus. La côte méridionale a reçu le nom de Terre de Labrador, & celle du nord autant de noms qu'il y est passé de navigateurs qui s'attribuent l'honneur de la découverte. Sur la côte occidentale se trouve le Port-Nelson; les Anglois y ont bâti un fort, & ont donné le nom de Nouvelle-Galles à tout le pays.

Ce qui attire les Européens dans une contrée aussi aride, c'est que nulle-part ailleurs, vers le cercle polaire arctique, la traite des pelleteries ne se fait avec plus de profit. Outre qu'elles sont les meilleures de toutes celles qu'on y apporte du Canada, elles coûtent beaucoup moins, à cause de la misère des Sauvages, sur-tout ceux qui fréquentent le Port-Nelson.

Les marchandiſes dont les Européens tirent le meilleur parti à la Baie d'Hudſon, ſont les fuſils, la poudre à tirer, le plomb, les draps, les haches & le tabac, qu'on y troque avec les Sauvages pour diverſes pelleteries.

On ne peut conteſter à Henri Hudſon d'avoir donné ſon nom à cette baie, mais il n'eſt pas moins certain qu'uniquement occupé du paſſage aux Indes orientales par le nord, qui faiſoit l'objet de ſes recherches, il ne penſa jamais à s'y établir. Ce ne fut qu'en 1667, ſuivant le témoignage des Anglois mêmes, que *Zacharie Gillam* bâtit ſur la rivière de Rupert un fort auquel il donna le nom de Charles-Fort. Cette entrepriſe fut regardée par les François comme une uſurpation; en effet, dès l'année 1659, un officier nommé *Bourdon*, avoit été envoyé à la Baie d'Hudſon pour en aſſurer la poſſeſſion à la France. L'établiſſement qu'il y forma fut ſoutenu pendant quelque tems; mais ayant été négligé, les Anglois s'emparèrent de la baie & de ſon commerce. Ils ne tardèrent point à en être dépoſſédés par les François qui s'y maintinrent avec différens ſuccès juſqu'en 1714, qu'elle fut cédée à l'Angleterre ainſi que l'Acadie & l'île de Terre-Neuve, par la paix d'Utrecht.

Les Anglois ont aujourd'hui dans la Baie d'Hudſon quatre établiſſemens, qui ſont: Le fort d'*Yorck*,

ceux de *Churchill*, de *St. Alban* & la rivière de *Moose*; le premier est le plus considérable.

Tout le commerce se fait dans cette baie par une Compagnie Angloise qui porte le nom de Compagnie de la Baie d'Hudson. Elle s'est formée en 1670, sous l'autorité de Charles II, roi d'Angleterre. Ce prince lui accorda des lettres-patentes le 2 Mai de la même année. Les premiers gains des intéressés montèrent à trois cens pour cent.

NOTES.

(1) Le capitaine *Fox* employa encore tout le mois de Septembre à parcourir ces parages & à y faire des observations; mais voyant la saison avancée, & qu'il n'y avoit point d'espérance de trouver le passage cette année, il repassa heureusement le détroit d'Hudson au commencement d'Octobre. Un vent favorable le ramena au port des Dunes à la fin du mois. Cet habile marin publia aussitôt après son retour, la relation de son voyage. Il y établit comme un point incontestable, que les hautes marées qu'il avoit rencontrées au *Welcome* de *Thomas Roé*, ou *Ne ultrà* de *Button*, ne pouvoient absolument venir par le détroit

d'Hudſon, mais qu'elles devoient y être amenées par quelque mer orientale, ou par celle qui porte le nom de Mer du ſud. Il y trace judicieuſement leur cours. D'après ſes obſervations, Fox aſſure que le paſſage exiſter réellement, mais il n'inſiſte pas néanmoins ſur le côté par lequel on doit le chercher. « On y trouvera, dit-il, une large ouverture dans » un climat tempéré». Ce qu'il fonde ſur ſa propre expérience, ayant obſervé que plus il montoit vers le nord de la Baie d'Hudſon, plus il trouvoit le tems chaud & la mer dégagée des glaces.

(2) *Henri* HUDSON. « Perſonne n'a jamais mieux » entendu le métier de navigateur, dit M. *Ellis* » dans la relation de ſon voyage à la Baie d'Hd- » ſon; ſa bravoure étoit à l'épreuve de tout événe- » ment, & ſon application étoit infatigable ». Hudſon entreprit pluſieurs voyages pour trouver le paſſage aux Indes orientales par le nord, & dans ces différentes courſes il fit beaucoup de découvertes & d'obſervations importantes. En 1610, ce malheureux Capitaine fut obligé d'hiverner ſur la côte ſud-oueſt de la baie à laquelle il avoit donné ſon nom. Au retour du printems, il faiſoit ſes diſpoſitions pour revenir en Angleterre, lorſqu'il devint la victime du complot horrible de ſon équipage. Ces ſcélérats, plus cruels que les bêtes farouches,

l'abandonnèrent dans la chaloupe du vaiſſeau, avec ſon fils encore jeune, le ſieur *Woodhouſe*, mathématicien, qui faiſoit le voyage comme volontaire, le charpentier & cinq autres, en ne leur laiſſant ni proviſions ni armes. Depuis on n'en a eu aucune nouvelle; vraiſemblablement ils ont péri de misère ſur cette côte aride, ou ont été aſſommés par les Sauvages.



N°. 4.

DÉLAISSEMENT VOLONTAIRE

De sept Hollandois, qui ont passé l'hiver dans l'île de Saint-Maurice, *au* Groenland, *où ils moururent au commencement du mois de Mai, en 1634* (*).

La Compagnie Hollandoise du Groenland, ayant résolu de pousser les découvertes aussi loin qu'il seroit possible dans le pays d'où elle avoit tiré son

(*) M. Barrow, Auteur de l'Histoire des découvertes des Européens dans les différentes parties du Monde, *Paris*, 1766, y a inséré le Journal de ces Hollandois dans le cinquième vol.

nom,

nom, & d'y faire des obſervations ſur les variations du tems & ſur les autres parties qui peuvent contribuer au progrès de l'aſtronomie & à l'avantage du commerce, ſept navigateurs forts & courageux s'offrirent d'y paſſer l'hiver, et de tenir un Journal exact de tout ce qu'ils auroient remarqué.

Pour remplir leur engagement, on les laiſſa dans l'île de Saint Maurice (1) au Groenland. Le 26 d'Août 1633, la Flotte leva l'ancre pour la Hollande, avec un vent de nord-eſt & la mer très-élevée, ce qui dura juſqu'au lendemain. Le 27, les ſept délaiſſés remarquèrent qu'il n'y avoit eu aucune obſcurité durant la nuit. Le 28, il tomba beaucoup de neige; ils partagèrent entr'eux une demi-livre de tabac pour chaque homme, ce qui devoit leur ſervir une ſemaine. Vers le ſoir ils ſortirent pour faire leurs obſervations, mais ils ne virent rien de remarquable.

Le 29, le jour fut très-beau & le ſoleil éclatant; ils découvrirent la Montagne des *Ours* très-clairement du ſommet d'une autre montagne où ils grimpèrent ſouvent quand le tems le leur permit. La nuit du 30 fut très-ſombre, mais celle du 31 fut claire; les étoiles brillèrent & il fit un vent du nord-eſt. Depuis le premier de Septembre juſqu'au 7, le tems fut aſſez ſupportable, quoiqu'il tombâ, fréquemment de la pluie & de la neige. Le 8, le

vent tourna au ſud-eſt, & il y eut une grande pluie le matin, mais le tems s'éclaircit l'après-midi, & au commencement de la nuit qui fut claire avec le ciel étoilé. Ils furent cette même nuit effrayés par un bruit affreux, comme ſi quelque choſe d'une groſſeur énorme eût tombé près d'eux ſur terre : mais, quelques recherches qu'ils aient faites, il ne leur a pas été poſſible d'en trouver la cauſe.

L'explication de ce phénomène, aſſez fréquent dans les contrées voiſines du pôle, ſe trouve dans la relation du Groenland, publiée par M. Crantz, miſſionnaire Danois au Groenland. « On apperçoit » ſouvent, dit ce miniſtre très-inſtruit & bon ob- » ſervateur, des maſſes énormes de glaces, qui » ſont comme ſuſpendues & accrochées aux ro- » chers. Quand les fondemens & la bâſe de ces » glaçons ſont minés par la chaleur même de la » terre qui reſpire au printems, ou plutôt en été » dans ce pays, la glace alors croulant ſous ſon » fardeau, ſe briſe, ſe détache & roule de roc en » roc avec un fracas épouvantable. Lorſque ces » maſſes pendent ſur quelques précipices, ou » qu'elles tombent dans une baie où elles ſe rom- » pent en groſſes pieces, on entend comme un » bruit de tonnerre ; on éprouve même ſur la mer » une agitation ſi forte, que les petits bateaux qui » ſe trouvent par haſard dans le voiſinage le long

» des côtes, en sont quelquefois submergés avec
» les Groenlandois qui y pêchent ».

Le 9, le soleil fut si brûlant qu'ils se mirent en chemise pour se rafraîchir; cependant il avoit plu le matin, & ces variations furent fréquentes jusqu'au 17. Ils employèrent ce tems à ramasser quelques herbes pour faire des salades, & ils virent plusieurs mouettes. Le vent se trourna au sud-ouest, & la mer fut couverte d'écume, mais la nuit fut très-calme. Le 18, il tomba beaucoup de pluie, & l'on donna à chaque homme une mesure d'eau-de-vie qui devoit lui durer onze jours.

Le 23, l'air fut très-pésant, quoique le vent fût à l'est. Ils virent une baleine qui se jouoit près du rivage, & ils se mirent dans leur chaloupe pour la poursuivre, mais le tems se couvrit bientôt, un épais brouillard qui s'éleva & qui fut suivi de pluie les empécha de s'en rendre maîtres. Le 26, l'air fut très-froid, il fit une forte gelée & ils ne trouvèrent plus de salades; les pluies froides qui continuoient, & les vents violens qui souffloient de différens côtés les firent pourrir dans la terre.

Le 2 d'Octobre, ils trouvèrent une très-belle fontaine d'eau claire, dans la partie méridionale de l'île, & la gelée fut si forte que la glace des étangs, même du côté du sud, pouvoit porter aisément un homme. Les deux jours suivans le tems fut à la

gelée, mais le 5, le vent s'étant tourné au ſud, il tomba une ſi grande pluie qu'ils ne purent ſortir de leurs tentes. Cependant la gelée reprit le lendemain matin, & la nuit du 8 il y eut un ouragan ſi violent qu'ils craignirent que leurs tentes n'en fuſſent emportées. La fureur des vents, jointe au bruit affreux de la mer agitée, les empêcha de dormir toute cette nuit; le vent varia enſuite du nord au nord-eſt, & fut ſi impétueux qu'aucun vaiſſeau n'auroit pu tenir contre.

Le froid les obligea alors, non-ſeulement à faire du feu, mais à ſe tenir renfermés. Ils furent même contraints de mettre leur linge à couvert devant le feu pour le faire ſécher, parce que hors de la porte il devenoit en une minute auſſi dur que du bois. Ils ſe trouvèrent extrêmement fatigués, & commencèrent à être tourmentés fréquemment de vertiges.

Le 12, ils eurent de grands vents & une forte gelée, la neige tomba en abondance, & un baril de chair d'ours ſe gela à ſix pieds du feu. Le 15, ils ſortirent armés de harpons, de lances, de coutelas & d'autres armes offenſives, pour attaquer deux baleines qui avoient été jettées ſur le rivage; mais la marée monta avec tant de promptitude qu'elle emporta ces animaux, quoiqu'ils euſſent reçu quelques bleſſures.

Le 19, ils virent la partie ſeptentrionale du rivage couverte de glaces, & quoique le ſoleil fût encore ſur l'horiſon, les rayons de cet aſtre ne s'élevoient pas au deſſus de la hauteur au pied de laquelle ils avoient dreſſé leurs tentes pour qu'elle leur ſervît d'abri. Le 20, ils virent un ours, mais ils ne purent le tuer, quoiqu'ils l'euſſent atteint de pluſieurs coups qui paroiſſoient avoir porté aſſez profondément. Il leur parut que les glaces augmentoient en mer; le vent continua à ſouffler de l'eſt, & la nuit fut extrêmement froide. Le 25, ils pourſuivirent un autre ours qui étoit venu ſe réfugier près de leurs tentes, mais il devança leur vigilance. Il continua à tomber de la neige tous les jours, quoiqu'il y eût quelques intervalles de ſoleil & de beau temps. Cependant le froid augmentoit de plus en plus, & il fut ſi rude le 13, qu'il briſa pluſieurs vaſes qui contenoient des liqueurs. On ne vit plus aucune apparence d'eau, & la baie ainſi que la mer furent glacées auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre.

Le 2 de novembre, ſix ou ſept ours vinrent de compagnie près de leurs tentes; ils en tuèrent un, les autres prirent la fuite en le voyant tomber, & ſe ſauvèrent ſur les glaces où il n'étoit pas poſſible de les pourſuivre. Ces animaux carnaſſiers venoient les nuits en ſi grand nombre autour de leurs tentes, que les Hollandois jugèrent qu'il ſeroit dan-

gereux de sortir. Ils furent obligés d'allumer de grand feux dans leur cellier, pour que la bière & les autres liqueurs ne fussent pas détruites par la gelée. Le 3, voyant le tems plus supportable, ils tirèrent un ours sur la glace, le tuèrent, & traînèrent son corps dans leur tente avec une forte corde. Le 5, la neige fut si épaisse & le vent si violent qu'il leur fut impossible de sortir. Depuis ce tems, les mouettes se tinrent cachées, l'eau fut totalement consommée & les Hollandois furent obligés de se servir de neige fondue.

Depuis le 19, les jours devinrent si courts qu'ils n'avoient pas de clarté suffisante pour lire ou pour écrire dans leurs tentes, ce qui les jetta dans une profonde mélancolie. Le 23, ils tirèrent un ours qui se sauva sur les glaces, quoiqu'il eût une profonde blessure, à en juger par les traces de sang qu'il laissa sur la route ; cet animal est si fort qu'il court encore long-tems avec le corps percé d'outre en outre.

Le 26, le vent se tourna au sud, le tems fut assez doux & les glaces furent chassées de la baie dans l'Océan. Deux ou trois jours avant, ils avoient encore vu quelques mouettes qui se retirèrent dans les montagnes aux approches de la nuit. La fin de ce mois & le commencement de Décembre furent si doux, qu'ils commencèrent à espérer que l'hiver

ne feroit pas beaucoup plus rude qu'il ne l'eft ordinairement en Hollande ; mais le 8, le froid reprit avec un vent de nord-eft, & les glaces commencèrent à paroître de toutes parts en plus grande abondance.

Depuis quelques tems il leur avoit été impoffible de tuer des ours, ces animaux fe tenant fi bien fur leurs gardes qu'on ne pouvoit en approcher ; & quand il leur arrivoit d'en bleffer quelqu'un, ils le perdoient dans les glaces. Cependant le 12, un des Hollandois eut le bonheur d'en bleffer un, qui expira fur la place ; on en fit rôtir uue cuiffe, qui fut trouvée délicieufe par des gens qui depuis long-tems ne mangeoient que des viandes falées. Cet ours étoit jeune, ce qui en rendoit la chair meilleure. Le 17, il fut pouffé une quantité prodigieufe de glaces dans la baie, par un vent du fud très-violent, qui fit tomber un grand nombre de mouettes des montagnes ; elles faifoient autant de bruit que lorfqu'on les entend au mois de Mai en Hollande. Le 21, la gelée fut très-forte, & la neige couvrant la terre à une épaiffeur confidérable, ils furent obligés de mettre des bottes pour fortir. Le jour duroit toujours quatre heures ; mais la plus grande partie du mois de Décembre, le tems fut fi mauvais qu'ils demeurèrent renfermés dans leurs tentes, fans ofer en fortir.

Ils commencèrent la nouvelle année auſſi gaiement que les circonſtances purent le leur permettre, & ils firent toujours régulièrement la prière. Le froid étoit exceſſif, & les glaces dont la baie étoit couverte leur paroiſſoient du haut de leurs tentes comme des collines eſcarpées, tant elles avoient d'épaiſſeur. Ils virent le 13 un ours devant eux; l'un des tireurs eut l'adreſſe de le mettre bas d'un coup de fuſil; il fut traîné avec des cordes dans leur tente, d'où ils ne ſe haſardoient plus à ſortir; on l'écorcha & on le prépara pour leur table, il y fut reçu comme un mets excellent.

Pendant tout le mois de Janvier, la neige continua à tomber, la gelée fut très-vive, & ils eurent les tems les plus orageux; ce qui dura une partie de Février. Le 16 de ce mois, ils virent un faucon & deux oiſeaux ſauvages qui reſſembloient aſſez à des oies, mais aucun ne vint à la portée de leur fuſil. Les ours mêmes, comme s'ils euſſent été inſtruits par le traitement que leurs compagnons avoient reçu, de celui qui les attendoit, devinrent ſi réſervés qu'on ne les découvroit plus que de très-loin. Le tems fut très-variable le reſte de ce mois; le vent de ſud amena quelques dégels, mais celui de nord-eſt qui revenoit enſuite étoit toujours accompagné d'un redoublement de gelée.

Le premier de Mars, le ſoleil commença un peu

à luire sur leurs tentes, & il plut vers le soir; mais ensuite le tems se remit au froid & à la tempête jusqu'au 11. Alors l'air devint calme & agréable, & le soleil donna quelque chaleur, ce qui dura plusieurs jours pendant lesquels le vent fut au sud. Le 15, les Hollandois tuèrent un ours, pendirent sa peau pour la faire sécher, & salèrent légèrement toute la chair qu'ils ne purent manger immédiatement. La viande fraîche leur étoit alors de la plus grande utilité, de quelque espèce qu'elle fût, parce qu'ils étoient presque tous attaqués du scorbut qui les incommodoit horriblement; aussi furent-ils très-satisfait quand ils purent prendre quelques renards au piege. Le tems fut assez beau pendant tout ce mois, & les jours devinrent fort sereins; mais les progrès de leur mal & le défaut de nourriture fraîche les jetta dans le plus grand découragement. Le 28 & le 29 ils virent dans la baie des baleines d'une prodigieuse grandeur, & en telle quantité, que s'ils avoient eu la force suffisante & les instrumens nécessaires pour la pêche, ils y auroient pu faire un profit très-considérable; mais l'état où ils se trouvoient ne leur permettoit pas de rien entreprendre. Ils virent aussi beaucoup d'autres poissons. Le 31, ils tirèrent sur une ourse accompagnée de trois petits, mais sans pouvoir réussir à la tuer. Il y avoit encore dans la baie quatre ou

cinq baleines que le reflux avoit laissées presque à sec; mais quand elles y auroient été entièrement, les Hollandois n'en auroient pu retirer aucun avantage, parce qu'ils étoient trop foibles pour les pouvoir attaquer.

Le 3 d'Avril, ils se trouvèrent si accablés par le scorbut, qu'il n'en resta que deux qui pussent se tenir sur leurs pieds: ils tuèrent les deux derniers poulets qui leur restoient & les donnèrent à leurs camarades, dans l'espérance que ce léger rafraîchissement pourroit leur apporter quelque soulagement. La plus grande partie de ce mois, ils virent tous les jours beaucoup de baleines; mais l'air fut encore très-froid parce que le vent souffloit du nord-est, & il leur fut presque impossible de sortir de leur tente, la maladie faisant toujours de nouveaux progrès. Le 16, celui qu'ils appeloient leur secrétaire, & qui avoit toujours écrit le journal, mourut. Le 23, il tomba un peu de pluie par un vent de sud, & leur état devint si déplorable, qu'il n'en resta pas un pour administrer quelques secours à ses compagnons; le seul qui pouvoit se donner quelque mouvement, ne marchoit qu'avec la plus grande peine. Le 23, mourut leur commandant. Ils tuèrent leur chien le 27, ce qui leur fit un repas assez mauvais. La nuit fut belle quoique le tems parût couvert, & il

dégela dehors. Le 28, les glaces furent chassées dans la haute mer & la baie en fut entièrement dégagée. Le 29, le tems fut couvert pendant le jour, & le vent du nord souffla avec assez de force; la nuit, il tourna au nord-est & devint encore plus violent. Le 31, il fit un beau tems & le soleil fut très-brillant.

Le journal finit en cet endroit, & il fut trouvé par des gens de quelques vaisseaux de Zélande qui allèrent cette même année avec la flotte du Groenland. La fin en étoit à peine lisible, il est vraisemblable que celui qui continuoit à l'écrire ne put tenir plus long-tems la plume, & qu'il se retira dans sa cabane, où il remit son ame entre les mains de son créateur.

Aussitôt que la flotte fut à la vue de l'île de Saint Maurice, où elle arriva le 4 de Juin 1634, les mariniers se presſèrent de descendre à terre pour visiter leurs compagnons, quoiqu'ils eussent très-peu d'espérance de les revoir, ne les trouvant pas sur le rivage. Quand ils entrèrent dans les tentes, ils trouvèrent ces infortunés morts dans leurs lits. Ils jugèrent que ceux qui avoient survécu au secrétaire étoient morts vers le commencement de Mai : on trouva près de l'un d'eux un peu de pain & de fromage, dont il avoit sans doute mangé

quelque tems avant que d'expirer. A côté du lit d'un autre, on vit une boîte d'onguent, & l'on jugea qu'il s'en étoit frotté les dents & les gencives, parce qu'on trouva sa main posée contre sa bouche; il y avoit aussi près de lui un livre de prières.

On ne peut penser sans frémir à la situation déplorable de ces malheureux, qui périrent ainsi sans pouvoir se donner réciproquement aucun secours. Il est probable qu'ils languirent jusqu'à ce que la vivacité du froid eut entièrement éteint leur chaleur naturelle; & ceux qui vécurent les derniers furent certainement les plus malheureux. La principale cause de leur perte fut le scorbut dont ils furent infectés, parce qu'ils n'avoient d'autre nourriture que des viandes salées. Cette maladie leur engourdit les membres, ils devinrent hors d'état de pouvoir faire aucun exercice qui tînt leur sang en mouvement; toutes les parties de leur corps se roidirent, & le froid acheva leur destruction. Cependant il n'auroit pas été assez excessif pour leur faire perdre la vie, s'ils avoient pu se tenir en action & résister à la maladie qui fut la principale cause de leur perte.

Le chef d'escadre ordonna de les mettre dans des coffres & de les couvrir de neige, jusqu'à ce que le dégel donnât plus de facilité pour ouvrir

la terre, & on creusa leurs fosses aussitôt qu'elle fut un peu amollie. Enfin ils furent inhumés le 24 de Juin, fête de Saint-Jean, au bruit d'une décharge générale du canon de toute la flotte.

UNE terre aussi aride que le Groenland, est-elle habitée ? L'homme peut-il naître, croître & vivre sous un climat aussi glacial ? Une description abrégée de ce pays va résoudre la question. Elle distraira le lecteur, sans doute attristé par les relations précédentes, & satisfera en même tems sa curiosité.

Le *Groenland* est un vaste pays situé entre l'Europe & l'Amérique, dans les deux hémisphères (*). Il s'étend & s'avance dans un espace d'environ trente-cinq degré de longitude, depuis le cinquante-neuvième degrés de latitude nord jusqu'au soixante-dix-huitième. C'est du moins à ce voisinage du pôle que s'est arrêté l'audace des voyageurs. Le Groenland a à l'orient le Spitzberg, au midi le détroit de Forbisher & le Cap Farwel, à l'occident les détroits d'Hudson & de Davis ; on ne

(*) Plusieurs Géographes modernes placent le Groenland, ainsi que le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble & la Terre de Jesso, parmi les Terres Arctiques.

ſait quelles ſont ſes bornes vers le nord. Il eſt diſtingué en Groenland ancien & en Groenland nouveau.

L'ancien Groenland fut découvert pour la première fois au neuvième ſiecle, par un Norvégien nommé *Eric*, qui s'y établit, & y fonda une colonie d'Islandois. Eric fut baptiſé par un prêtre qui paſſa de Norvege au Groenland. Il fit profeſſion ouverte du chriſtianiſme avec tous ceux qui l'avoient ſuivi. En peu de tems cette colonie s'accrut & multiplia au point d'occuper un terrein de trente à quarante lieues de circonférence; on y comptoit quelques villes, pluſieurs forts, & un grand nombre de paroiſſes. La ville de Garde étoit la capitale de la colonie & en même tems le ſiége d'un évêque. En 1348, une grande contagion, appelée peſte noire, ayant fait périr la plus grande partie des habitans du Nord, la colonie qui en fut auſſi atteinte ſe trouva réduite à peu de ſurvivans. Dès lors les voyages des Norvégiens au Groenland commencèrent à devenir fort rares. Ils ceſsèrent même tout-à-fait ſous le règne de la reine Marguerite, qui avoit réuni les couronnes de Dannemarck & de Norvege.

Depuis la fin du quatorzième ſiecle on a ceſſé d'avoir des relations avec cette colonie, qui aura été ſans doute détruite par les naturels du pays. On

n'a pu même aborder à la côte orientale du Groenland, qui eſt la plus voiſine de l'Islande & que ces colons habitoient, quelques tentatives qu'on ait faites dans le commencement du dernier ſiecle. Vraiſemblablement les glaces qui ſe propagent d'année en année dans ces contrées ſi froides en auront couvert les côtes & formé un boulevard impénétrable. On a pris le parti d'aller au Groenland par le côté d'occident jusqu'alors inconnu, il eſt aujourd'hui très-fréquenté; la pêche de la baleine y eſt conſidérable.

La côte occidentale du Groenland, ou le nouveau Groenland, prend du nord au ſud une étendue d'environ vingt degrés. Elle eſt coupée & comme dentelée par une infinité de baies & de golfes qui ſont eux-mêmes environnés d'une multitude innombrable d'îles, grandes et petites. Le continent ou l'intérieur du nouveau Groenland eſt héríſſé de montagnes fort élevées & toujours couvertes de neiges & de glaçons. Entre les montagnes il ſe trouve des vallons, dont le ſol engraiſſé par la fiente des oiſeaux qui y ſont en très-grand nombre, produit de l'herbe fort longue. Les choux, les raves & les navets ſont les ſeules plantes qui y viennent aſſez bien. En vain les Européens ont tenté d'y ſemer de l'avoine & du bled; la paille ou

le tuyau y croissent assez vîte, mais rarement vont-ils jusqu'à l'épi, & jamais à la maturité.

On ne voit point d'arbres au Groenland si ce n'est vers le sud, & les seuls qui y croissent sont des saules, des bouleaux & des aunes; il s'y trouve aussi quelques buissons de genievre, de groseiller & de ronces; mais ils n'y produisent que de mauvais fruits. La Providence a cependant dédommagé les malheureux habitans du Groenland de l'aridité du sol & de la barriere des glaces de la mer, par des amas considérables de bois que l'Océan jette sur la côte pendant quatre à cinq mois de l'année; sans cela, les Européens ne sauroient comment se chauffer dans ce pays glacial, & les Groenlandois manqueroient de matériaux pour construire leurs maisons, leurs tentes & leurs bateaux. Mais d'où viennent ces bois? le sentiment le plus probable est qu'ils viennent de la Sibérie & de la Tartarie orientale, jusqu'au Groenland, charriés par les glaces flottantes & par les courans. Les eaux douces de ce pays sont assez bonnes, & proviennent en grande partie des neiges fondues.

Les oiseaux terrestres du Groenland sont des moineaux, des pies, des corbeaux, des perdrix, des aigles & des faucons : les aquatiques sont les mêmes qu'au Spitzberg.

Les quadrupedes terrestres qui se trouvent dans

le

le Groënland, ſont des daims, des rennes, des renards, des loups, des ours noirs, des chiens ſauvages & domeſtiques, des rats & des lievres : ces derniers animaux ne diffèrent des nôtres que par leur petiteſſe & leur couleur, qui eſt griſe en été & blanche en hiver. Les aquatiques ſont les loups, les veaux & les chiens marins, qui s'y voient en grande quantité, ainſi que les ours blancs. Les truites, les écréviſſes, & ſur-tout les ſaumons, rempliſſent les rivières & les ruiſſeaux.

La mer qui baigne ces parages eſt très-poiſſonneuſe; la baleine, le hareng & la merlus y abondent. Chaque année, des vaiſſeaux d'Angleterre, de Hollande, de France & de Dannemarck parcourent les côtes du Groenland pour la peche de la baleine; les Hollandois y paroiſſent en plus grand nombre que les autres, ils y commercent auſſi avec les naturels du pays.

Il n'y a au Groenland aucun ſerpent ni reptile venimeux, auſſi bien que dans le Spitzberg & l'Iſlande, à cauſe du froid extraordinaire.

Le froid eſt exceſſif au Groenland, il gele les liqueurs les plus fortes juſques dans les appartemens les plus échauffés; les pierres s'y fendent en deux, & la mer fume comme un four, ſur-tout dans les baies. Il commence à dégeler au mois de Juin, mais ce n'eſt qu'à la ſurface, & il neige encore

fréquemment jusqu'au solstice d'été. Depuis le mois de Juin jusqu'au mois d'Août, le soleil est chaud, très-brillant & se tient continuellement sur l'horison, de sorte que les habitans n'ont point de nuit. Dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier, au contraire, il ne se montre point du tout, ou ne paroît que deux ou trois heures. Un crépuscule de plusieures heures donne alors une clarté qui dédommage de l'absence du soleil. L'aurore boréale succede chaque jour au crépuscule; elle brille tout l'hiver, & jette la nuit une lueur qui surpasse le plus beau clair de lune.

En général, l'air du Groenland, dans l'intérieur du pays, est pur, léger & très-sain. On y peut vivre long-tems en bonne santé, pourvu qu'on ait l'attention de se tenir habillé chaudement, d'y prendre une nourriture frugale, & un exercice modéré. Le scorbut est, pour ainsi dire, la seule maladie du pays; elle se guérit avec le cochléaria qui y croît abondamment.

Le Groenland est habité dans l'espace de quarante lieues, de sept mille habitans indigènes, suivant un dénombrement exact fait depuis 1746. On n'a pas compris dans ce nombre les colonies Danoises, & celles des Frères Moraves. La population étoit autrefois beaucoup plus considérable au Groenland, on y comptoit près de trente mille habitans;

mais en 1733, un jeune Groenlandois leur apporta de Copenhague la petite-vérole, maladie jusqu'alors inconnue dans toute cette contrée ; cet horrible fléau emporta en peu de tems plus de trois mille ames : depuis il a encore renouvellé ses ravages.

Les Groenlandois sont petits, ramassés & à peine hauts de quatre pieds. Ils ont la tête grosse, le visage large & plat, les joues élevées, le nez camus & écrasé, les levres grosses & relevées, la peau couleur d'olive foncé. Les femmes sont aussi laides que les hommes, & leur ressemblent si fort qu'on a peine à les distinguer ; leur stature est cependant plus petite ; elles ont les mains & les pieds fort courts, leurs mamelles sont longues & molles. Les enfans naissent blancs, mais leur teint brunit très-vîte, par la mal-propreté où ces sauvages vivent & la fumée de leurs lampes. Les Groenlandoises ne sont pas fécondes, rarement elles ont plus de trois ou quatre enfans, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque grossesse ; elles arrivent à un âge avancé, mais peu d'hommes passent le terme de cinquante ans.

Le Groenlandois a le pied leste & la main adroite, il montre en général beaucoup de courage ; infatigable à la chasse & à la pêche, il ne craint ni la mer ni la tempête. Les femmes le

disputent aussi aux hommes en force & en adresse ; ce sont elles qui bâtissent les habitations d'hiver, portent les plus gros fardeaux, conduisent & rament dans les grands bateaux ; elles affrontent même avec leurs maris, les baleines, les loups & les veaux marins. Le fils, dès l'âge de quinze ans, suit son père à la chasse & à la pêche ; à cet âge aussi les filles sont appliquées aux travaux du ménage, à soigner les enfans & à faire la cuisine.

L'habillement de ce peuple est un surtout étroit fait de peau de daim ou de chien marin, il a des manches & un capuchon comme l'habit des moines, descend jusqu'aux genoux, & est taillé en pointe par devant & par derrière. En été, ils portent le poil en dehors, & l'hiver, ils le mettent en dedans ; leur culotte & leurs bas sont de la même peau que leurs habits. Les Groenlandoises diffèrent peu des hommes dans leurs habillemens ; leur surtout est fait de la même façon, il est seulement un peu plus large & plus élevé sur les épaules ; elles portent des bas & des culottes comme les hommes, leurs souliers sont d'un cuir doux & préparé, ils sont attachés aux pieds avec des courroies qui passent par dessous la plante.

Ces Sauvages habitent deux sortes de maisons ; celles d'hiver & celles d'été. Les premières sont les plus grandes ; elles ont environ vingt pieds en

quarré, mais elles ne portent guère que quatre pieds d'élévation au-dessus de terre, il en reste environ deux pieds enfoncés pour leur donner plus de solidité. Ces maisons sont construites de cailloux ou de morceaux de roc, si bien liés avec de la terre & de la mousse, que le vent ne peut y pénétrer; le toit est formé par des lattes posées sur le haut des parois & couvertes de gazons, l'entrée est creusée obliquement sous terre, une peau de veau marin y sert de porte. Toute la parenté, c'est-à-dire, cinq ou six familles, est renfermée dans l'habitation d'hiver, & cependant tout le monde y vit en bonne intelligence. L'air qu'on respire dans ces terriers est si chaud, & en même tems si infecté par l'huile, la graisse, les exhalaisons de ce peuple mal-propre, & par une odeur de poisson pourri, qu'il cause des évanouissemens aux étrangers. Ils les occupent ordinairement en Octobre, & les abandonnent au mois de Mai. Les habitations d'été sont formées de peaux unies de chien marin, étendues sur des perches plantées en rond & rapprochées par le haut. Chaque famille a la sienne en particulier. Ces cabanes sont plus propres que celles d'hiver.

Les Groenlandois habitant une terre qui ne produit rien, ne vivent que de viande & de poisson. Ils savent supporter la faim dans les circonstances

avec une fermeté incroyable ; aussi ils dévorent quand ils ont de quoi manger. Les daims, les lievres, les chiens de mer & de terre, les oiseaux, les poissons, font leur principale nourriture. Ils mangent leur viande, tantôt cuite, tantôt crue, seche ou demi-pourrie, suivant que la faim les presse ; mais ils ont la plus forte aversion pour la viande de cochon, parce que cet animal mange toute sorte d'ordures. Il est assez singulier que la chair de cochon ait de tout tems déplu aux peuples les plus sales, & qu'elle soit recherchée des plus rafinés en propreté. L'eau pure & l'huile de poisson forment toute leur boisson.

Ce peuple est peu prévoyant ; la plus grande partie de l'année il est dans l'abondance par le produit de la chasse & de la pêche, aussi ne s'inquiete-t-il guère de la subsistance du lendemain ; aux approches de l'hiver, il pense seulement à faire quelques provisions, en faisant sécher on cachant sous la neige de la viande & du poisson. Mais la prévoyance, qui n'est point la vertu favorite des Groenlandois, les porte rarement à se prémunir contre la durée de la mauvaise saison qui se prolonge souvent, ou à se défendre des calamités extraordinaires. Alors on les voit tristes, passer ensemble plusieurs jours sans manger, si ce n'est des moules & de l'algue-marine qu'ils trouvent par

hasard : quelquefois réduits par degrés au cuir de leurs souliers & aux peaux de leurs tentes qu'ils font bouillir dans de l'huile, ils prolongent ainsi de misérables jours jusqu'au retour du printems.

Les Groenlandois ne paroissent pas avoir de culte extérieur de religion ; cependant ils croient un Etre suprême & invisible, qu'ils nomment *Torngarsuk*, ils n'en parlent qu'avec vénération. Lorsqu'ils sortent pour la pêche ou la chasse, ils ont coutume de lui offrir sur une pierre, mais sans cérémonie, un morceau de viande ou de poissons. Ils sont persuadés que l'ame monte droit au ciel aussitôt après la mort ; mais ils n'ont aucune notion de l'enfer.

Ces sauvages trafiquent du lard, des fanons ou barbes, des côtes ou des os de baleines, des cornes de licornes, des dents de poissons, des peaux de renards & de chiens marins ; ils reçoivent en échange différentes choses utiles pour leur vêtement, ainsi que des meubles de peu de valeur. Ils ne connoissent point l'argent monnoyé, mais le fer est de prix chez eux.

Les Groenlandois vivent dès leur enfance dans la plus parfaite liberté, sans éducation, sans magistrats, sans gêne. Aucun d'eux n'a la moindre autorité sur l'autre ; le père seul a de l'autorité sur sa famille, mais personne ne l'a sur plusieurs. Cha-

ou l'on peut bâtir, pêcher & chasser où bon lui semble. Il regne parmi ces hommes malheureux, mais contens, beaucoup d'harmonie & d'union; s'il s'éleve entr'eux, ce qui est très-rare, des contestations ou des difficultés sur leurs droits respectifs, ou lorsqu'une piece de gibier ou un poisson a été pris par plusieurs, dans ce cas, ils ont des conventions de police ou de justice suivant lesquelles ils se décident. Dans leurs visites, ils sont assez en usage d'apporter des présens avec eux. Leurs assemblées sont toujours marquées par le son du tambour, par le chant & la danse. Quoique naturellement mélancoliques, les Groenlandois animent la société par la gaieté, & aiment beaucoup à être réveillés par la plaisanterie. Ils s'estiment beaucoup au-dessus des Danois, & les volent sans scrupule lorsqu'ils peuvent le faire adroitement; mais ils ne se dérobent rien les uns aux autres, & ne font jamais la guerre aux étrangers.

La polygamie, quoique tolérée au Groenland, n'y est point commune; sur vingt maris il n'y a guère qu'un polygame. Cependant l'usage de plusieurs femmes, loin d'être un crime, fait honneur au mari qui peut en entretenir plus d'une. Comme il seroit honteux à un homme de n'avoir point d'enfans, & sur-tout point de garçon pour être le soutien de sa vieillesse, quiconque est assez riche

pour en nourrir un grand nombre, a droit à la pluralité des femmes : mais la critique ne l'épargneroit pas s'il avoit d'autres motifs que le ſimple deſir d'une poſtérité.

Les exemples de répudiation ſont aſſez fréquens parmi les Groënlandois. Quand un mari n'a point d'enfans ou qu'il n'eſt point content de ſa femme, il lui jette un coup d'œil ſiniſtre, ſort de ſa maiſon & n'y reparoît point durant quelques jours. La femme entend ce que cela veut dire, fait un paquet de ſes habits & ſe retire chez des amis, menant une vie ſage & circonſpecte pour rejetter l'odieux de ſon traitement ſur le mari qui l'a chaſſée.

Depuis 1721, des miniſtres Danois ont prêché la religion chrétienne aux Groenlandois. En 1762, le nombre des baptiſés montoit à près de cinq cens, ce qui eſt beaucoup ſi l'on fait attention que ces Sauvages ſont ſimples, preſque ſtupides & très-peu capables de réflexion. Toutes leurs idées ſe rapportent à la chaſſe & à la pêche qui leur donnent l'aliment, ou à la danſe & au chant qui forment leur paſſe-tems ordinaire lorſque la mauvaiſe ſaiſon interrompt leurs courſes.

La côte occidentale du Groenland, outre les naturels du pays, eſt partagée par quatre colonies Danoiſes établies depuis 1741; ſavoir, Friderikhaab,

Gothaab, Christianshaab & Jacobshaven. Outre ces colonies il y a plusieurs comptoirs pour le commerce. Ces établissemens sont desservis par des ministres missionnaires.

On trouve encore sur cette côte New-Herrnhuth, qui est une colonie & communauté de Herrnhutes ou Frères Moraves, établie par eux avec la permission du roi de Dannemarck. Elle s'est tellement accrue, qu'en 1766 elle étoit aussi nombreuse que les quatre colonies Danoises ensemble.

Le commerce du Groenland se fait aujourd'hui par la Compagnie générale de Copenhague; elle y envoie annuellement trois ou quatre vaisseaux. Les Hollandois qui veulent commercer sur ces côtes sont obligés de se tenir éloignés de plusieurs milles des colonies Danoises.

NOTE.

(1) SAINT-MAURICE, île de la Mer Glaciale près le détroit de Nassau, vers les soixante-onze degrés de latitude. Elle fut découverte le 18 Juin 1595, par Barensz, célebre navigateur Hollandois lors de son second voyage dans cette mer à la recherche d'un passage au nord-est, pour aller à la Chine & au Japon. Cette île est inhabitée.

N°. 9.

DÉLAISSEMENT VOLONTAIRE

De sept Hollandois, qui ont passé l'hiver au Spitzberg, *où ils moururent sur la fin du mois de Février* 1635 (*).

En l'anné 1633, la même flotte qui avoit laissé dans l'île de Saint-Maurice les sept infortunés dont nous avons rapporté la fin déplorable, en laissa encore sept, également dans la vue de faire des

(*) M. Barrow, Auteur de l'Histoire des découvertes des Européens dans les différentes parties du Monde, *Paris*, 1766, y a inséré le Journal de ces Hollandois dans le cinquième vol.

observations, au *Spitsberg*, où ils passèrent heureusement l'hiver, & en furent ramenés en 1634. Leur place fut remplie par sept autres qui s'offrirent volontairement à hiverner dans le même endroit. Ils se nommoient André *Johnson*, de Middelbourg; Corneille *Tysse*, de Rotterdam; Jérôme *Carcoën*, du Port de Delft; Tobie *Jellis*, de Frise; Nicolas *Florison*, de Hoorn; Adrien *Jonkson*, de Delft, & Fettie *Otters*, de Frise. On leur laissa des herbages, des médicamens, de la viande, des liqueurs & toutes les autres choses nécessaires. Il tinrent un journal de leurs observations, tant qu'ils furent en état de l'écrire : nous allons donner en peu de mots, l'extrait de ce qu'il contenoit de plus intéressant.

Le 11 de Septembre 1634, la flotte ayant mis à la voile pour la Hollande, les sept aventuriers virent en mer une grande quantité de baleines, sur lesquelles ils firent plusieurs décharges d'armes à feu, sans leur causer aucun dommage. Ils parcoururent aussi le pays pour chercher des renards, des ours & des végétaux; mais ce fut sans aucun succès.

Le soleil cessa de se montrer le 20 ou le 21 d'Octobre. Le 24 de Novembre, ils furent alarmés à la vue du scorbut dont ils commencèrent à être attaqués, ce qui leur fit redoubler d'ardeur pour

chercher des herbages, des renards & des ours; mais ils ne furent pas plus heureux que dans leur première recherche.

Le 2 de Décembre, ils dressèrent quelques piéges pour prendre des renards; Nicolas Florifon prit un remede contre le fcorbut; Jérôme Carcoën en fit de même le 11. Cependant ils convinrent de manger féparément, pour ne pas fe communiquer l'infection, plufieurs n'étant pas encore attaqués de cette affreufe maladie.

Le 23, leur cuifinier vit un ours près de leur tente, mais l'animal prit la fuite avant que les Hollandois euffent pu prendre leurs fufils.

Le 24, trois d'entre eux étant enfemble, découvrirent un autre ours qui fe leva fur fes pieds de derrière quand ils approchèrent; ils lui tirèrent un coup de moufquet dont il fut renverfé, en répandant beaucoup de fang & en faifant des rugiffemens affreux. Cet animal furieux & plein de force faifit une de leurs hallebardes entre fes dents & la rougea avec une facilité étonnante; après avoir continué quelque tems fes rugiffemens, il raffembla tout-à-coup fes forces & prit la fuite avec tant de vîteffe qu'ils le perdirent bientôt de vue; ils le fuivirent néanmoins avec des lanternes, jufqu'à ce qu'ils fuffent épuifés de fatigue. La perte de cet ours leur fut très-fenfible dans le befoin où ils

étoient de viande fraîche. Cependant ces délaissés n'usant que de salines pour leur nourriture, le scorbut faisoit de jour en jour de nouveaux progrès chez eux; ils étoient sans cesse tourmentés des douleurs les plus cuisantes.

Le 24 de Janvier 1635, Adrien Johnson mourut dans de vives douleurs; il fut bientôt suivi par Corneille Tysse, homme de très-bon sens & le meilleur navigateur qu'ils eussent entr'eux. Fettie Otters termina également sa vie deux ou trois jours après; les quatre survivans, quoiqu'ils fussent à peine en état de se soutenir sur leurs jambes, firent cependant pour leurs compagnons des bières dans lesquelles ils mirent leurs corps. Le 28 ils virent un renard, mais il ne leur fut pas possible de le tuer.

Le 7 de Février, ils eurent le bonheur d'en prendre un dans un piége, ce qui leur donna quelque rafraîchissement; mais ils n'en furent que très-peu soulagés, parce que la maladie étoit parvenue à un degré trop violent de malignité.

Ils virent alors tous les jours un assez grand nombre d'ours, quelquefois jusqu'à dix ensemble; mais ils étoient si foibles qu'ils ne pouvoient porter leurs armes. S'ils en eussent tué quelqu'un, il leur auroit été très-difficile de le porter à leur habitation; encore moins étoient-ils en état de les poursuivre après les avoir blessés, puisqu'ils pouvoient

à-peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds. Leurs gencives étoient exceſſivement enflées, & leurs dents ſi peu en état de leur rendre ſervice, qu'ils furent contrains de ceſſer de manger leur biſcuit; ils ſouffroient en même tems dans les entrailles & dans les reins de vives douleurs que le froid augmentoit encore. A tous ces maux ſe joignit le flux-de-ſang dont les uns furent attaqués pendant que les autres le rendoient par la bouche ; enfin il ne reſtoit plus que Jérôme Carcoën qui fût en état de ſe mouvoir & de porter un peu de bois pour entretenir leur feu.

Le 23, il leur fut abſolument impoſſible de ſortir de leur cabane ; ils s'abandonnèrent totalement à la Miſéricorde divine, leur misère étant au plus haut degré où elle pouvoit monter.

Le 24, ils eurent une foible lueur de ſoleil qu'ils n'avoient pas vu depuis le mois d'Octobre. Le 26 du même mois de Février fut vraiſemblablement le dernier jour où celui qui tenoit la plume put encore écrire ; car ils finirent en cet endroit leur Journal, en remarquant qu'ils étoient encore quatre hommes vivans, couchés à terre, avec aſſez d'appétit pour pouvoir manger, ſi l'un d'eux avoit eu la force de donner de la nourriture aux autres ; mais que les infirmités & la douleur les réduiſoient à ne pouvoir ſe donner réciproquement aucun

ſecours. Ils le terminoient en diſant que dans cette affreuſe ſituation il ne leur reſtoit plus d'eſpérance que pour la vie à venir; que tourmentés de faim & de froid, ils ſe recommandoient dévotement à leur Createur; qu'ils attendoient avec impatience leur dernier inſtant, & qu'ils prioient le Seigneur de hâter ce moment funeſte.

La flotte de Hollande, qui vint en 1635 au Spitzberg, trouva leurs cabanes fermées pour en empêcher l'entrée aux ours & aux renards. Un boulanger qui étoit deſcendu des premiers rompit la porte de celle d'André Johnſon, & trouva une partie d'un chien mort qu'il paroiſſoit qu'on avoit eu deſſein de faire cuire. S'avançant un peu plus loin, il rencontra à ſes pieds la carcaſſe d'un ſecond chien, parce qu'on leur en avoit laiſſé deux. Plus loin, il trouva le corps de deux de ces malheureux Hollandois étendus à terre ſur quelques vieilles voiles. Ils s'étoient traînés l'un près de l'autre, & leurs genoux touchoient preſque leur menton. Nicolas Floriſon & un autre furent trouvés morts dans leurs lits.

On les mit tous dans des bières, & auſſi-tôt qu'on put ouvrir la terre ils furent dépoſés dans des foſſes profondes, avec des groſſes pierres ſur leurs corps pour que les ours & les bêtes féroces

ne

ne puſſent les déterrer. Vingt ans après, l'équipage d'un vaiſſeau qui aborda cette côte, trouva leurs corps très-ſains ; il ne paroiſſoit aucune altération ſur la figure, ni même dans les habillemens d'aucun. Le Spitzberg étant le pays du monde le plus froid, il n'eſt pas étonnant que les cadavres reſtent long-tems ſous terre ſans ſe corrompre (*).

On ne trouve point par aucune relation que d'autres navigateurs ſe ſoient haſardés depuis à paſſer l'hiver dans le Spitzberg.

Preſque tous ceux qui ont publié des relations de voyages au Nord, nous ont laiſſé des détails curieux ſur la pêche de la baleine, mais peu nous inſtruiſent en même tems de ſon origine, de l'utilité qu'on en tire & du privilège excluſif de la Compagnie Hollandoiſe du Groenland. Nous nous bornerons, pour ſatisfaire le Lecteur, à quelques particularités ſur ces objets.

La pêche de la baleine a été entièrement inconnue des anciens, ils ne nous apprennent rien à ce ſujet. Pline le naturaliſte fait mention de quarante-deux ſortes d'huiles qui entroient dans le commerce, & ne parle point de celle de ce poiſſon.

(*) *Voyez* l'Atlas Hiſtorique de Blaeu.

Les Biſcayens du Cap-Breton près Bayonne, ſont les premiers qui paroiſſent avoir entrepris la pêche de la baleine ; quelques hiſtoriens font remonter leurs premiers voyages dans le Nord à l'année 1493 ; d'autres ne le datent que de 1504. Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que c'eſt aux Biſcayens qu'on eſt redevable des premières tentatives faites pour la pêche de la baleine, ainſi que des fourneaux que l'on fait pour extraire l'huile de ce poiſſon.

Les peuples maritimes de l'Europe enhardis par les premiers ſuccès des Biſcayens, & ſur-tout les Hollandois, n'ont pas tardé à ſuivre leur exemple. D'abord quelques particuliers entreprirent ces voyages, mais ils furent bientôt ſuivis d'un plus grand nombre.

La pêche de la baleine faiſant déja un important objet de commerce ſur la fin du ſeizième ſiecle, il ſe forma en Hollande, vers l'année 1618, une Compagnie de marchands, qui obtint des Etats-Généraux le privilège excluſif de cette pêche ſur les côtes de la Nouvelle-Zemble, du Spitzberg, de l'Isle aux Ours (1) & du Groenland. Avant l'établiſſement de la Compagnie Hollandoiſe du Groenland, il s'étoit formé en Angleterre une Société de ſeigneurs & de marchands, ſous le titre de Compagnie de Ruſſie. La pêche de la baleine

dans les mers ſeptentrionales faiſoit un des principaux objets de ſon commerce. Quoique formée dès 1606, cette Compagnie n'obtint du roi Jacques I. le privilège excluſif qu'en 1613. La Compagnie Hollandoiſe ne ſubſiſta cependant que juſqu'en 1695. Alors ce commerce redevint libre, & la République en retira un plus grand profit.

Le nombre des bâtimens qui partent chaque année des ports de la Hollande pour le Nord, peut aller à deux cent-cinquante. Sans les haſards de la mer, la pêche de la baleine ſeroit bien plus fructueuſe, les dangers de la pêche en elle-même étant ſi bien prévus qu'aujourd'hui on les compte pour très-peu de choſe. Les Hollandois fourniſſent au moins pour les trois quarts, toute l'Europe d'huile & de fanons de baleine; ce qui leur produit des ſommes très-conſidérables. Ils envoient tous les ans dans les port de France ſept à huit mille barils d'huile, & du ſavon à proportion.

L'huile de baleine ſert à brûler, à faire du ſavon, à la préparation des laines, des draps; aux corroyeurs pour adoucir les cuirs; aux peintres pour délayer certaines couleurs; aux gens de mer pour engraiſſer le brai qui ſert à enduire & ſpalmer les vaiſſeaux; aux architectes & aux ſculpteurs pour une eſpèce de détrempe avec du blanc de céruſe ou de chaux qui en durciſſant fait croûte ſur la

pierre & la garantit des injures du tems. Le blanc de baleine, qui ne trouvoit autrefois qu'une médiocre consommation dans la pharmacie, est aujourd'hui plus recherché, depuis qu'on a découvert qu'on pouvoit l'employer utilement dans la façon de la bougie. A l'egard des fanons ou barbes, leur usage s'étend à une infinité de choses utiles; on en fait des buscs, des parasols, des corps d'enfans & d'autres ouvrages.

La pêche de la baleine est plus abondante au Spitzberg qu'en aucun autre endroit du pôle arctique.

NOTE.

(1) L'*ISLE AUX OURS* est située dans la Mer Glaciale au Groenland, vers les soixante-quatorze degrés trente minutes de latitude. Elle fut découverte le 9 Juin 1596, par Heemskerke célèbre navigateur Hollandois, lors de son voyage dans ces mers à la recherche d'un passage au nord-est pour aller à la Chine & au Japon. Cette île a environ cinq lieues de longueur. Elle ne présente de tous côtés que des montagnes escarpées

& des précipices. Le grand nombre d'ours blancs que les Hollandois y trouvèrent lui a fait donner le nom de *Baeren Eilandt*, c'est-à-dire, Isle aux Ours. Les mouettes abondent aussi sur les rochers de l'île, & y deposent une grande quantité d'œufs.



N°. 6.

NAUFRAGE

De la Frégate Angloise, le Speed-well, *sur la Côte occidentale de la* Nouvelle-Zemble, *à la pointe de* Speedill, *en* 1676 (*).

Après le retour des capitaines Fox & James, envoyés dans les mers du Nord en 1632, comme nous l'avons vu plus haut, à la recherche du passage aux Indes orientales, les Anglois rebutés

(*) Le Recueil des voyages au Nord, tome 2, renferme le Journal de *Jean Wood.* Il se trouve aussi, mais abrégé, dans le quinzième vol. *in*-4°. de l'Histoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prévost, & dans le premier vol. des Mélanges intéressans & curieux, par M. de Surgy.

de toutes les tentatives infructueuſes faites depuis 1553, paroiſſoient avoir oublié entièrement ce projet.

Un eſpace de trente ans s'étoit écoulé ſans qu'on eût entendu parler d'aucune entrepriſe à ce ſujet, lorſqu'en 1675 un Anglois nommé *Jean Wood*, conſommé dans la navigation, ſe flatta de découvrir ce paſſage par le nord-eſt. Il expoſa les raiſons qui l'avoient frappé, dans un mémoire qu'il préſenta lui-même au roi d'Angleterre & au duc d'Yorck. Ce mémoire écrit avec force, étoit appuyé d'une carte du pôle dreſſée ſur les relations de tous ceux qui avoient entrepris la même recherche.

Avant de ſe décider, le roi conſulta plusieurs négocians & les plus habiles navigateurs des mers ſeptentrionales. Le réſultat de la conférence fut ſi favorable au projet de Wood, que le roi fit équiper à ſes frais une frégate qui fut appelée le *Speed-well*, & lui en donna le commandement.

Les eſpérances qu'on avoit conçues de ce nouveau voyage au Nord, firent prendre les plus grandes précautions pour ſa réuſſite; le Speed-well fut conſtruit avec beaucoup de ſoin par Jean *Sish*, le plus habile conſtructeur de vaiſſeaux de l'Angleterre; on ne voulut point auſſi que Wood ſe

hasardât avec une seule frégate dans ces mers dangereuses, on y joignit la Pinque *le Prospère*, qui fut achetée & équipée aux dépens de plusieurs personnes distinguées, à la tête desquelles étoit son altesse royale le duc d'Yorck. Ce second vaisseau fut chargé de différentes marchandises qu'on supposoit être de débit sur les côtes de la Tartarie ou du Japon, en cas que le passage fût trouvé ; le commandement en fut donné au capitaine *Guillaume Flawes*. Enfin les deux bâtimens furent avitaillés de provisions pour seize mois. Le Speed-well étoit monté de soixante-dix hommes d'équipage, & le Prospère de dix-huit. Les instructions données aux deux commandans portoient qu'ils chercheroient le passage entre la nouvelle-Zemble & les côtes de la Tartarie.

Le 28 Mai 1676, les deux vaisseaux mirent à la voile de conserve par un vent favorable. Le journal de leur navigation jusqu'au 29 Juin ne présente que des observations nautiques ; mais il est terminé par des remarques qui méritent d'être recueillies. Elles sont d'autant plus intéressantes qu'elles renferment l'abrégé de leur voyage jusqu'à la Nouvelle Zemble, & répandent aussi beaucoup de lumières sur le projet de la recherche du passage par le nord. « Ma première idée, dit Wood,

» parvenu à la hauteur du Cap Nord (*), fut de
» suivre sans exception le sentiment de Barensz,
» célebre navigateur au Nord (dont nous avons
» parlé plus haut), c'est-à-dire de porter droit au
» nord-est du Cap-Nord, pour tomber entre le
» Groenland & la Nouvelle-Zemble ».

Ainsi, lorsqu'il eut gagné la terre à l'ouest du Cap-Nord, il gouverna dans cette direction, du moins suivant le compas, & non tout-à-fait suivant la droite route, parce qu'en cet endroit on trouve quelque variation à l'ouest. Trois jours après, le 22 Juin, il reconnut comme un continent de glace, par les soixante-seize degrés de latitude, à la distance d'environ soixante lieues du Groenland. Il ne douta point que ce ne fût celle jointe au Groenland, & s'imaginant que s'il alloit plus à l'est il pourroit trouver une mer libre, il rangea cette glace qui couroit est-sud-est & refuyoit ouest-nord-ouest. Presque à chaque lieue il trouvoit un cap de glace, & dès qu'il l'avoit doublé il ne découvroit point de glace au nord; mais après avoir porté au nord-est, quelquefois l'espace d'une heure,

(*) *Cap-Nord* ou *Nord-Cap*, le plus septentrional de l'Europe : ce Cap fait partie d'une petite île qui est fort près des côtes de la Laponie Danoise.

il en découvroit de nouvelles qui l'obligeoient de changer ſa direction. Cette manœuvre dura auſſi long-tems qu'il rangea la glace, tantôt avec de grandes apparences de trouver une mer libre, tantôt découragé par la vue de nouvelles glaces, juſqu'à ce qu'enfin il perdit tout eſpoir, en appercevant la Nouvelle-Zemble & la glace qui s'y trouve jointe. Là, il abjura l'opinion de Barenſz & toutes les relations publiées par les Hollandois & les Anglois. L'opinion à laquelle il s'attacha, fut que s'il n'y a point de terre au nord par les quatre-vingts degrés de latitude, la mer y eſt toujours gelée ; & quand les glaces pourroient ſe tranſporter dix degrés plus au ſud, il faudroit, ajoute-t-il, des ſiecles entiers pour les faire fondre.

Celles qui bordent ce qu'il nomme le continent de glace, n'ont pas plus d'un pied au-deſſus de l'eau ; mais au-deſſous elles ont plus de dix-huit pieds d'épaiſſeur : d'où il conclut que dans la même proportion, les montagnes & les caps qui ſont ſur le continent de glace, doivent toucher au fond, c'eſt-à-dire à la terre même. Il juge d'ailleurs par le peu d'eau qu'il trouva le long de la glace à moitié du chemin entre les deux terres, & qui ne montoit pas à plus de ſoixante-dix braſſes, qu'il y a de la terre au nord, & que le grand

continent de glace qui ſe joint à la côte, peut avancer de vingt lieues au plus en mer; enfin, que le Groenland la Nouvelle - Zemble ne ſont qu'un même continent.

S'il y avoit un paſſage, dit-il encore, on obſerveroit quelques courans; mais on n'en remarque aucun du même côté, & ceux qu'on rencontre portent à l'eſt-ſud-eſt, le long de la glace; ce n'eſt même qu'une petite marée qui monte d'environ huit pieds.

Depuis le 23 juſqu'au 28 Juin, Wood continua de ranger la glace adhérente à la Nouvelle-Zemble, entrant autant qu'il étoit poſſible en chaque ouverture, mais ſans trouver de paſſage; le tems étoit toujours fort froid avec peu de vent, ou calme avec de grands brouillards.

Le 29, les deux vaiſſeaux ſe trouvoient au milieu des glaces flottantes, à la vue de la Nouvelle-Zemble, le Speed-well donna ſur un écueil où il échoua ſans pouvoir être relevé. Le Proſpère, plus court, vira de bord & gagna le large.

Dans une ſituation auſſi fâcheuſe, Wood juſtifia pleinement la haute opinion que l'on avoit de ſon habileté & de ſon ſang-froid. Contrarie par la violence du vent & l'agitation de la mer, il ne put empêcher la perte de ſon vaiſſeau; mais il eut au

moins la satisfaction de sauver son équipage & de le conduire à terre.

En dépouillant son journal de ses expressions naïves, nous ne pourrions qu'affoiblir le tableau touchant de son infortune : nous le laisserons parler lui-même.

« Nous étions le 29 Juin au matin, entre les glaces, & nous pensâmes y être enfermés. Tout ce jour le tems fut fort embrumé & le vent ouest. Nous avions le cap au sud sud-ouest, & par notre estime nous présumions que la terre la plus occidentale nous demeuroit à l'est-sud-est; erreur qui fut la source de notre infortune. Le capitaine Flawes tira un coup de canon pour avertir qu'on touchoit aux glaces, & porta sur nous. Peu s'en fallut que, virant alors sur son bord, les deux bâtimens ne se choquassent mutuellement, & ne périssent ensemble; le Speed-well fut le seul malheureux, dans son mouvement il toucha sur un écueil, tandis que la pinque prit le large. Notre vaisseau fut trois ou quatre heures à se tourmenter sur le rocher; mais quelques efforts que nous fissions, nous ne pûmes jamais parvenir à le relever, à cause de la violence du vent.

» Cependant le Speed-well donnant toujours sur le fond, nous découvrîmes, après quelques heu-

res d'incertitude & de crainte, le rocher deſſous la pouppe. Auſſitôt j'ordonnai qu'on deſcendît les chaloupes avant que d'abattre les mâts, & j'envoyai le boſſeman avec la pinaſſe vers le rivage, pour voir s'il n'y avoit pas moyen de prendre terre. Il revint une demi-heure après, & nous dit qu'il n'y avoit pas moyen de ſauver un homme, la mer étant trop orageuſe & le rivage bordé de montagnes de neige qui le rendoient inacceſſible. A cette triſte nouvelle nous implorâmes tous la miſéricorde divine. Nos prières finies, la brume ſe diſſipa en partie; je découvris alors du côté de la pouppe une petite pointe du rivage, où je préſumois qu'on pourroit prendre terre; j'envoyai la pinaſſe avec quelques matelots pour y aborder, mais ils n'osèrent le tenter. Je fis partir enſuite la grande chaloupe montée de vingt hommes, qui furent plus hardis; les premiers alors encouragés par leur exemple les ſuivirent. La chaloupe & la pinaſſe revinrent à bord.

» Ceux qu'on avoit mis à terre, m'ayant fait demander des armes à feu & des munitions, pour ſe défendre contre les ours qui paroiſſoient en grand nombre, je fis mettre dans la pinaſſe deux barrils de poudre, des armes à feu, quelques proviſions, mes papiers & mon argent; mais une houlle ſurvint dans le moment que la pinaſſe quit-

toit le vaiſſeau, & la renverſa; tout fut perdu, ainſi qu'un matelot nommé Jean *Boſman*; pluſieurs autres furent retirés des eaux plus qu'à demi-morts. Pendant cette triſte opération, ceux de la grande chaloupe étoient occupés à mettre à terre une partie de l'équipage. Comme ils nous entendirent crier, ils revinrent & nous aidèrent à ſauver ceux qui nageoient encore; mais la pinaſſe fut entièrement briſée, ce qui nous chagrina beaucoup. La grande chaloupe étant contre le vaiſſeau, & la mer continuant d'être en furie, le boſſeman & la plupart des matelots qui étoient à bord nous forcèrent, mon lieutenant & moi, d'abandonner le bâtiment, en diſant qu'il étoit impoſſible que la chaloupe pût ſoutenir long-tems les ſecouſſes de la mer, & qu'ils aimoient mieux périr eux-mêmes, que de me voir englouti dans les eaux; ſe contentant de me recommander avec inſtance de leur renvoyer la chaloupe auſſitôt que nous ſerions à terre.

» La chaloupe n'étoit pas à moitié du chemin au rivage, que le vaiſſeau ſe renverſa, ce qui me fit faire la plus grande diligence pour débarquer ceux qui étoient avec moi. Dès que cela fut fait, je m'en retournai à bord pour ſauver ces pauvres gens qui venoient de me témoigner tant d'affection. Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine & de

danger que je pus y arriver. Je m'employai aussitôt à les secourir, & je les pris tous dans la chaloupe, à l'exception d'un seul qu'on laissa pour mort. Il étoit du nombre de ceux qui avoient été renversés avec la pinasse, & s'appeloit Alexandre *Frazor*; c'étoit un fort bon matelot. L'eau ayant pénétré jusqu'au premier pont du vaisseau, nous ne pûmes en sauver que deux sacs de biscuit, quelques pieces de porc & un peu de fromage. Je repris le chemin de la terre, où nous abordâmes transis de froid & entièrement mouillés. Nous tirâmes la chaloupe sur le rivage.

» Ceux qui avoient gagné terre avant nous étoient rassemblés à peu de distance sur une hauteur : les uns allumoient du feu, & les autres dressoient une tente avec du canevas que nous avions sauvé dans cette intention ; elle portoit sur des avirons & des barres. Nous fîmes à la hâte un fossé autour de la tente, pour nous garantir de l'approche des natifs du pays, c'est-à-dire, des ours blancs. Ces animaux, d'une grandeur prodigieuse & aussi hardis que féroces, étoient venus nous rendre visite aussitôt notre arrivée. Un coup de fusil qui en attrapa un leur fit rebrousser chemin au plus vîte. Nous passâmes la nuit sous la tente, extrêmement fatigués, toujours mouillés & pénétrés de froid.

» Le lendemain matin, 30 Juin, le matelot que nous avions laiſſé à bord revint à lui, & eut la force de monter ſur le mât du perroquet d'artimon ; c'étoit le ſeul que nous n'avions pas abattu. Ce matelot s'étoit fait aimer ; nous le reçumes avec la plus grande joie dans la chaloupe, lors du premier voyage qu'elle fit ce jour au lieu du naufrage. Le vaiſſeau n'étoit point encore briſé, mais il rouloit & ſe tourmentoit extrêmement. Nous ne pûmes en approcher, le vent étant trop fort & la mer toujours agitée.

» Le premier de Juillet, le vent continua de la même force, & fut accompagné de brouillards très-épais, de gelée & de neige. Nous nous occupâmes à dreſſer d'autres tentes pour nous garantir du froid & du mauvais tems.

» Le vaiſſeau toujours battu par les vagues ne tarda pas à être mis en pieces ; la mer en jetta la plus grande partie ſur le rivage où nous avions fait notre deſcente. Ces débris vinrent fort-à-propos pour nous mettre à couvert & pour faire du feu.

» Dans les premiers jours de Juillet, nous fûmes encore aſſez heureux pour recueillir quelques tonneaux de farine, pluſieurs barrils d'eau-de-vie, une barrique de bière, une tonne d'huile, du beure, quelques pieces de bœuf & de porc. Ces proviſions inattendues

inattendues ranimèrent notre courage & la confiance que nous avions en la miséricorde divine.

» Le 2 Juillet, pendant que le canonnier étoit occupé à mettre en sûreté les provisions que la mer nous apportoit, un grand ours blanc s'approcha; mais le canonnier l'apperçut au moment où il alloit se jetter sur lui, & le coucha à terre d'un coup de fusil. Cependant l'ours se releva, & étoit prêt à s'élancer sur lui; alors quelques matelots qui étoient accourus achevèrent de tuer cet animal féroce. Il étoit d'une grandeur prodigieuse & fort gras; on le dépeça, sa chair étoit belle à l'œil, nous la trouvâmes très-bonne.

» Cependant nous étions entre la crainte & l'espérance: tantôt nous nous flattions que le beau tems reparoîtroit, & que le capitaine Flawes nous découvriroit ce que nous ne pouvions espérer pendant la durée des brouillards, tantôt nous appréhendions qu'il n'eût fait aussi naufrage, & que nous ne le revissions jamais. Après avoir beaucoup réfléchi sur ces motifs d'espoir & de crainte, je me déterminai à faire hausser de deux pieds les bords de la grande chaloupe, & de la faire couvrir d'un pont (*);

(*) *Voyez* page 323 du Recueil des Voyages au Nord, Tome 2, Amsterdam 1732.

pour empêcher autant qu'il seroit possible l'eau d'y entrer. Je pris en même tems la résolution d'aller à voiles & à rames jusqu'en Russie.

» Lorsque je fis part de mon projet aux matelots, ils en conçurent de l'ombrage. La chaloupe ne pouvoit contenir que trente hommes, & ils étoient déterminés ou à se sauver tous ou à demeurer tous ensemble; quelques-uns même, plus alarmés de mon dessein, complottèrent de le faire échouer en mettant en pieces la chaloupe, pour courir tous la même fortune. Dans cette circonstance critique, l'eau-de-vie me fut d'un grand secours, je ne les gênai point sur l'usage qu'ils en faisoient. Plusieurs en usèrent immodérément, & étant presque toujours dans l'ivresse, je découvrois leurs projets par l'indiscrétion de leurs propos. A tout hasard, je fis travailler les charpentiers à la chaloupe.

» Les jours s'écouloient, & nous laissoient dans la plus triste perplexité. Quelques matelots proposèrent alors d'allonger la chaloupe de douze pieds, d'en élever les bords, & d'y faire un pont (*); ils se flattoient que la chaloupe ainsi augmentée, seroit suffisante pour y embarquer tout l'équipage.

(*) *Voyez* page 355 du même Tome.

La propofition fut examinée & débattue plus d'une fois ; mais après avoir confidéré que les matériaux & les ouvriers manquoient, d'ailleurs, qu'un auffi petit bâtiment ne pouvoit être affez prolongé pour nous contenir tous, le plus grand nombre des matelots s'oppofa à ce que la chaloupe fut coupée : ils dirent qu'ils aimoient mieux aller par terre jufqu'au Weigats (1) efpérant y trouver des barques Ruffes.

» Le péril imminent où nous nous trouvions pouvoit feul infpirer cette réfolution, l'exécution en étoit évidemment impraticable, par la longueur & la difficulté du chemin entrecoupé de montagnes & de vallées inacceffibles, fans compter les rivières qui nous arrêteroient à chaque pas. Dans la fuppofition même de trouver la route praticable, nous avions trop peu de provifions de bouche pour atteindre le but de notre voyage, & de munitions pour nous défendre des bêtes féroces.

» Cependant, fi d'un côté je ne voyois aucune apparence de pouvoir nous fauver par terre, de l'autre il n'y avoit pas moins de difficulté par mer ; puifque la chaloupe, quelque travail qu'on y fît, ne pouvoit contenir que trente hommes. Que deviendroient les quarante délaiffés, fans provifions dans un pays aride, & prefque fans efpoir d'en

ſortir ? Ainſi la terre & la mer nous refuſoient également le paſſage.

» Je laiſſe à concevoir dans quelle extrêmité nous nous trouvions alors, & quelle devoit être l'agitation de mon eſprit. Toutes mes penſéesne s'arrêtoient que ſur un avenir tragique. Pour comble de malheur, le tems étoit ſi mauvais, que pendant neuf jours nous eûmes toujours de la neige, de la pluie & un brouillard fort épais.

» Nous touchions à l'extrêmité du déſeſpoir, lorſque l'air s'éclairciſſant dans la matinée du 8 Juillet, nous découvrîmes avec une joie inexprimable la pinque du capitaine Flawes; elle étoit à peu de diſtance du rivage. Je fis ſur le champ allumer un grand feu; il l'apperçut, & ſoupçonnant notre infortune, il porta auſſi-tôt ſur nous, & nous envoya ſa chaloupe. A peine avoit-elle abordé, que nous détruisîmes tout ce qui avoit été fait à notre grande chaloupe; elle fut bientôt miſe à flot. Pendant les tranſports ſucceſſifs de l'équipage au vaiſſeau, j'écrivis une relation ſuccincte de notre voyage, & le malheur qui nous étoit arrivé; je l'enfermai dans une bouteille qui fut ſuſpendue à un poteau dreſſé dans le retranchement qui environnoit nos tentes.

Vers le midi du même jour, nous fûmes tous rendus heureuſement ſur le bord du capitaine

Flawes ; mais nous laiſsâmes à terre tout ce qui avoit été ſauvé du vaiſſeau ; nous craignions trop qu'un nouveau brouillard ne vînt encore nous ſurprendre.

» Le même jour 8 Juillet, le vaiſſeau mit à la voile. Il n'éprouva aucun des accidens fâcheux de la navigation, & le 23 Août de la même année, nous entrâmes heureuſement dans la Tamiſe ».

Le mauvais ſuccès de cette expédition, qui ne pouvoit être imputé ni à Wood, ni à des obſtacles inſurmontables, ne diminua en rien les eſpérances de la nation Angloiſe ſur la découverte du paſſage aux Indes orientales. Des guerres maritimes l'occupèrent trop juſqu'en 1714, pour qu'elle pût s'occuper de ce projet ; mais elle le reprit avec une nouvelle ardeur en 1718. Il fut tenté ſucceſſivement dans les années 1719, 1722 & 1737, par le Nord-oueſt. Ces entrepriſes furent confiées aux capitaines *Barlow*, *Scroggs*, *Middleton*, & en 1746, aux capitaines *Moore* & *Smith*. M. *Ellis* qui étoit de ce dernier voyage, en a donné une relation qui a été reçue favorablement en Angleterre, & enſuite traduite en François. Elle eſt intitulée, *Voyage à la Baie d'Hudſon, fait en* 1746. *Paris*, 1749, 2 vol. *in*-12.

Perſonne n'a diſſerté d'une manière auſſi judi-

cieuſe ſur les différentes entrepriſes qui ont été faites en Angleterre, pour la recherche du paſſage par le nord aux Indes orientales, ſur la probabilité qu'il exiſte, & les eſpérances que les Anglois conſervent encore de la réuſſite de ce projet.

La *Nouvelle-Zemble* étoit très-peu connue avant le voyage de Wood; ſes obſervations nous mettent en état aujourd'hui d'en donner une deſcription, ſinon complette, du moins plus exacte.

Le nom de Nouvelle-Zemble ſignifie, en langue Ruſſe, Nonveau pays.

Les Géographes ſont peu d'accord entr'eux ſur le véritable état de cette contrée. Les uns nous la repréſentent comme une île ſéparée de notre continent par le détroit de Wéigats; les autres aſſurent que c'eſt une péninſule qui tient par un iſthme au côté oriental de la Sibérie, près de l'embouchure du fleuve Oby.

Quoi qu'il en ſoit, la Nouvelle-Zemble eſt placée ſur notre globe, depuis le ſoixante-neuvième degré de latitude juſques près du ſoixante-dix-ſeptième; ſa longueur eſt d'environ deux cens lieues ſur ſoixante à ſoixante-dix de large.

Tous les voyageurs, d'accord avec Wood, repréſentent la Nouvelle-Zemble comme le plus

misérable pays de l'univers, rempli de montagnes, & presque généralement couvert de neige. Les seuls endroits qui en soient exempts, sont des fondrières inaccessibles où il croît une sorte de mousse qui porte de petites fleurs bleues & jaunes ; & c'est à quoi se bornent toutes les productions de la Nouvelle-Zemble.

» Apres avoir creusé environ deux pieds en » terre, dit Wood, nous ne trouvâmes que de » la glace aussi dure que le marbre ». Phénomène unique, & qui tromperoit bien ceux qui s'imaginent que dans la nécessité de passer l'hiver dans ce pays, ils pourroient faire des caves sous terre pour s'y loger & se garantir du froid.

La neige, dans tous les autres climats, se fond beaucoup plutôt sur le bord de la mer que dans les autres endroits ; ici c'est tout le contraire. La mer bat contre des montagnes de neige, qui dans quelques lieux sont aussi hautes que les plus hauts promontoires de France & d'Angleterre. Elle à formé des cavernes profondes dans cette neige, qui paroît comme suspendue au-dessus de cet élément, ce qui forme un spectacle affreux. Wood ne doute point que cette neige ne soit aussi ancienne que le monde. Cependant étant monté sur le sommet des montagnes, il n'y trouva point de

neige. Il ne vit dans la Nouvelle-Zemble que des ours blancs très-gros, des renards, des especes de lapins gros comme des rats, (sans doute des lemmers), des traces de quelques bêtes fauves, & des oiseaux semblables aux alouettes. A chaque quart de mille on rencontre un petit ruisseau de fort bonne eau, quoiqu'elle ne provienne que de neige fondue qui découle des montagnes. Vers le rivage de la mer où ces ruisseaux tombent, on voit dans les lieux qu'ils ont découverts, du marbre noir à raies blanches, & de l'ardoise sur quelques montagnes intérieures. L'eau de la mer, près de la glace & de la terre, est la plus salée, la plus pesante & la plus claire qui soit au monde, à quatre-vingts brasses, qui font quatre cent quatre-vingts pieds, on voit parfaitement le fond & les coquillages.

Wood donne le nom de *Speedill* à la pointe de la Nouvelle-Zemble où il fit naufrage. Il nomma les hautes montagnes qu'il y vit, Monts de neige du roi Charles; la première pointe au sud, qui est la plus occidentale du pays, Cap-James; & la pointe au nord, Pointe d'Yorck. Celle de Speedill est par les soixante-quatorze degrés trente minutes de latitude, & les soixante-trois degrés de longitude est de Londres. La variation de l'aimant y fut observée de treize degrés vers l'ouest. La marée monte de

huit pieds, & porte directement au rivage; nouvelle preuve, au jugement de Wood, qu'il n'y a point de passage par le nord.

On conçoit difficilement que l'inutilité de la dépense & tant de voyages infructueux n'aient point entièrement dégoûté la nation Angloise de ce projet. Quels peuvent être encore les fondemens de ses espérances ? sur-tout après avoir vu *James* & *Wood*, deux de ses plus habiles navigateurs & les plus fortement prévenus pour sa possibilité, en partant d'Angleterre, décider nettement à leur retour, qu'il n'existe point de passage par le nord.

Toute la partie de la côte orientale, depuis le détroit de Weigats jusqu'au cap de Heemskerke, où les Hollandois hivernèrent en 1596, est entièrement inconnue, le golfe qui la sépare de la Samojédie étant toujours rempli de glaces. Les principaux caps, en remontant vers le nord, & redescendant à l'ouest & vers le sud, sont les caps d'Heemskerke, de Flessingue, du Desir; de Maurice, des Glaces, des Troost, de Nassau, des Etats, de Terre, de la Croix & de Schans; ce dernier est à la pointe au sud de la Nouvelle-Zemble. Les principales baies de la partie occidentale sont, en prenant du sud au nord par l'ouest, celles de Saint-Laurent, de Joms, d'Or, de Bere & de Sainte-Anne.

Les principales rivieres connues dans la partie occidentale de la Nouvelle-Zemble ſont, auſſi en remontant du ſud au nord, les rivières de Kraſnaia, Krikir, Padvia & Solvica.

Tous les navigateurs Hollandois & Anglois qui ont abordé à la Nouvelle-Zemble, aſſurent n'y avoir vu aucun habitant. La Martinière eſt le ſeul qui ait rapporté en avoir vu. Mais le portrait qu'il en a donné, & d'autres ſans doute d'après lui, eſt ſi reſſemblant aux Samojedes, que l'exiſtence des habitans naturels de la Nouvellé-Zemble paroît une chimère. Les hommes qu'on y trouve quelquefois, ſont des Samojedes qui y paſſent à la mi-Mai, & qui s'y occupent tout l'été à la pêche & à la chaſſe.

Ces Sauvages ont toujours aſſuré qu'il n'y a point d'habitans autres que ceux de leur nation, qui y vont, & qui y reſtent l'hiver, lorſqu'ils ne peuvent pas en revenir. Ils rapportent même qu'il en périt ſouvent par un vent du nord qui éteint la chaleur naturelle en peu de tems, quelques précautions qu'on prenne pour ſe garantir des effets du froid : c'eſt ce qui rend ce pays abſolument inhabitable.



NOTE.

(1) WEIGATS, détroit dans la Mer Glaciale, entre la Samojédie & l'extrêmité méridionale de la Nouvelle-Zemble. Il fait la communication entre les mers de Moſcovie & de Tartarie. Pluſieurs ſont encore perſuadés que le Weigats eſt un paſſage pour aller à la Chine & au Japon.

Les Ruſſes d'Archangel & ceux qui habitent ſur le Petzora, vont preſque tous les ans prendre à la Nouvelle Zemble des chevaux marins, des chiens de mer & des ours blancs; pour y aborder ils traverſent le Weigats, & navigent enſuite ſur le Kars-Koi-More; les Ruſſes appellent ainſi la mer au-delà du Weigats, qui baigne la Nouvelle-Zemble d'un côté, & de l'autre le continent.



N°. 7.

RELATION

Du délaissement de quatre Matelots Russes dans l'Isle déserte du Est-Spitzberg, *en* 1743 (*).

En 1743, *Jérémie Okladmkoff*, marchand de Mésen, ville de la province de Jugovie, gouvernement d'Archangel, équipa un bâtiment monté de quatorze hommes, pour aller au *Spitzberg* à la pêche de la baleine.

Les huit premiers jours, leur navigation fut très-heureuse; mais le neuvième le vent changea, ensorte qu'au lieu d'être portés à l'ouest-Spitzberg, ils furent poussés à l'est, appelé en Russe *Maloy-*

(*) Cette Relation a été insérée dans le volume du Journal encyclopédique du 15 Février 1775.

broun. Le vaiſſeau approcha cette île à environ trois verſtes, & fut ſubitement entouré de glaces de toutes parts. Dans cette affreuſe ſituation l'équipage tint conſeil. Le contre-maître, *Alexis Himkof*, ſe reſſouvint d'avoir entendu dire que quelques habitans de Meſen avoient bâti, peu d'années auparavant, une cabane à peu de diſtance de la mer, & qu'ils y avoient paſſé l'hiver. Cette ouverture ranime le courage abattu, on ſe décide à ſe réfugier dans cette cabane juſqu'à ce que la mer ſoit libre. Le conſeil nomme quatre perſonnes pour aller à la découverte de cet aſyle, ou pour chercher quelque moyen de ſauver l'équipage dont la perte étoit aſſurée, ſi, comme il n'y avoit que trop d'apparence, les glaces continuoient à arrêter la navigation, & qu'il fallût reſter dans le vaiſſeau. Les députés furent le contre-maître & ſon filleul, Etienne *Scharapof* & Théodore *Weragin*. L'île où ils alloient mettre pied à terre étoit déſerte. Ils ſe munirent de tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire pendant leurs recherches. Ils avoient près de trois verſtes à traverſer ſur un pont de glaçons flottans, qui ſoulevés par les flots & agités par le vent, rendirent le trajet auſſi difficile que dangereux. Ils ſe gardèrent bien de ſe charger de fardeaux trop peſans ; ils ne prirent qu'un fuſil, douze charges de poudre, douze balles, une hache, un petit co-

quemar, environ douze livres de farine, un couteau, une boîte à fusil, une vessie pleine de tabac, & chacun une pipe.

Ils arrivèrent heureusement à terre, parcoururent l'île, & découvirent la cabane à environ un mille & demi d'Angleterre du rivage. Elle avoit trente-six pieds de long, dix-huit de haut, & à-peu-près autant de large : il y avoit en avant une espece d'anti-chambre de douze pieds de large. Cette cabane avoit beaucoup souffert des injures du tems. Il fallut néanmoins y passer la nuit. Le lendemain dès le point du jour, le détachement courut à la mer, pour annoncer au reste de l'équipage cette heureuse découverte, & pour les aider à débarquer les provisions & ustensiles qui pouvoient leur être nécessaires pendant leur séjour dans l'île. Ils arrivèrent à l'endroit où ils avoient pris terre. Quelle fut leur surprise & leur douleur? La mer étoit balayée de tous les glaçons, & leur vaisseau avoit disparu. Un ouragan violent s'étoit élevé pendant la nuit, avoit dispersé les glaces, brisé & submergé vraisemblablement le vaisseau, puisqu'on n'en a plus entendu parler, non plus que du reste de l'équipage.

La seule ressource qui resta à ces malheureux, désormais sans nulle espérance de revoir leur patrie, étoit de retourner à leur cabane, & d'y lutter contre

les dangers & les misères qui alloient les assaillir de toutes parts. Les ais de leur retraite s'étoient écartés par la rigueur du froid ; ils réparèrent le dommage , & les ouvertures qu'il ne leur fût pas possible de rejoindre , furent bouchées avec de la mousse qui abondoit autour d'eux. Ces réparations furent d'autant moins difficiles, qu'en Russie chaque paysan sait manier la hache, & bâtit sa propre maison. Ils travaillèrent ensuite à se procurer des vivres. Les douze coups de fusil qu'ils avoient à tirer tuèrent douze rennes qui leur assurèrent leur nourriture pour quelque tems. Le froid excessif qui dans ces climats , ne laisse vivre que quelques especes d'animaux , s'oppose encore à la végétation ; on n'y voit ni arbre ni buisson. Comment résister sans feu à un froid extrême ? par quelle matière inflammable remplacer le bois ? Plongés dans ces cruelles reflexions , nos insulaires se promenent le long du rivage ; ils y apperçoivent des débris de vaisseaux , des arbres déracinés qui leur fournissent un ample chauffage.

Parmi les bienfaits de la mer, il se trouva différentes planches où il y avoit un grand crochet de fer , quelques clous de cinq à six pouces de long , & d'autres ferrailles , choses bien plus précieuses pour eux. Leur poudre étoit consommée , leurs vivres tendoient à leur fin , ces infortunés

voyoient venir la mort à grands pas. Ils firent une autre découverte non moins utile ; ils déterrèrent avec ces ferremens une racine longue, forte & presque pliée en arc par la nature. Ils s'occupent à perfectionner cette arme avec leur couteau. Mais où trouver la corde & les fleches ? Dans l'impossibilité d'achever cet ouvrage, ils se bornent à faire des especes de lance pour se défendre des ours blancs les plus féroces de tous, & dont ils avoient tout à redouter. Une autre difficulté les arrête. Comment façonner sans marteau les pointes de ces lances ?

Après plusieurs efforts infructueux, ils imaginent de tourner en fer de lance le crochet dont ils étoient en possession. Ils le font rougir au feu, ils aggrandissent peu à-peu un trou qui étoit au milieu, avec un de leurs plus grands clous ; ils emmanchent ce fer pointu, un gros caillou leur sert d'enclume, une paire de corne de renne, de tenailles. Ils parviennent ainsi à forger, à aiguiser deux fers de lances ; ils les attachent avec des courroies faites de peau de rennes à des bâtons ou branches des arbres rejettés par la mer. Armés de la sorte, ils attaquent un ours blanc, & après le combat le plus opiniâtre & le plus dangereux, ils tuent cet animal qui leur fournit de nouvelles provisions. La chair leur en parut très-agréable, ils lui trouvoient

un goût de bœuf ; ils découvrirent alors que les tendons de cet animal se divisoient facilement en filamens très-déliés, & qu'entre autres avantages ils pouvoient en faire des cordes pour leurs arcs.

Aussitôt ils forgent des pointes & les attachent aux fleches avec ces cordes ; des fils plus fins leur servent à lier à l'autre bout des fleches des plumes d'oiseaux de mer qu'ils avoient trouvées. Ce fut ainsi qu'ils se procurèrent des armes offensives, avec lesquelles ils tuèrent deux cens cinquante rennes, un grand nombre de renards bleus & blancs : la chair de ces animaux leur servit de nourriture, leurs peaux de vêtemens, &c.

Leurs expéditions contre les ours blancs ne furent pas si heureuses, ils n'en tuèrent que dix, & même en courant chaque fois le plus grand danger pour leur vie. Eux-mêmes avoient attaqué le premier, mais ils n'avoient tué les neuf autres qu'à leurs corps défendant ; quelques-uns étoient venus fondre sur eux jusques dans leur cabane. Ils n'avoient pas tous la même ardeur au carnage ; soit que quelques-uns fussent moins affamés, soit qu'ils fussent naturellement moins féroces, dès qu'ils étoient entrés dans la cabane ils ne cherchoient qu'à s'enfuir sans oser se défendre. Cependant ces combats réitérés fatiguoient excessivement ces

malheureux, ils craignoient à chaque inſtant d'être dévorés.

Au centre de l'île, ils trouvèrent une eſpece de terre glaiſe, avec laquelle ils firent des lampes; l'obſcurité qui regne dans l'île ne pouvoit que leur en rendre le ſéjour plus horrible. Ils s'empreſsèrent donc de faire une lampe, la remplirent de graiſſe de rennes, & de charpie au lieu de meche; mais le vâſe ne tint pas la graiſſe, dès que la chaleur l'eut fait fondre elle filtra à travers la terre. Ils firent une autre lampe, la mirent ſécher à l'air, puis rougir au feu, & la plongèrent toute rouge dans le coquemar où ils avoient fait bouillir de l'eau & de la farine, à la confiſtance de l'empoi. Cet expédient eut l'effet deſiré, la graiſſe ne filtra plus; mais pour plus grande ſûreté, ils paîtrirent dans leur empoi des filamens de linge, & en enduiſirent de nouveau le dehors comme d'une eſpece de vernis. Non-ſeulement ils en fabriquèrent une ſeconde, de crainte que la première ne vînt à ſe caſſer, mais ils réſervèrent le reſte de leur farine pour faire autant de ces lampes qu'ils pourroient en avoir beſoin par la ſuite. Ils avoient eu cependant grand ſoin de tranſporter dans leur cabane tout ce que la mer avoit rejetté d'oakum, eſpece de chanvre dont on ſe ſert pour le radoub des vaiſſeaux, & qu'ils employèrent en

guise de meche. Ces matières consommées, ils prirent leurs chemises & leurs caleçons, ensorte que leur lampe ne cessa plus de brûler.

D'autres besoins les menacèrent ou se firent bientôt sentir ; ils n'avoient plus ni chemises ni caleçons, leurs souliers, plusieurs pieces de leurs vêtemens s'usoient, l'hiver approchoit, & les avertissoit de se garantir contre l'extrême rigueur du froid. Ils avoient des peaux de rennes & de renards en abondance, il s'agissoit de trouver le moyen de les préparer, & ce n'étoit pas là le moins embarrassant. Après bien des réflexions, ils s'attachèrent à donner une espece de tan à leurs peaux ; ils trempèrent celles de rennes dans de l'eau fraîche pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le poil en tombât facilement, ensuite ils frottoient l'un après l'autre ces cuirs humides, à force de bras, jusqu'à ce qu'ils fussent presque secs ; alors ils répandoient dessus un peu de graisse de renne, & les frottoient encore pour qu'elle pénetrat le cuir, qui devenoit doux, maniable & propre à l'usage auquel ils le destinoient. Les peaux qui devoient leur servir de pelisses, ils ne les trempoient qu'un jour dans l'eau fraîche & achevoient de les préparer comme les précédentes. Un morceau de fil-d'archal faisoit le service de l'aiguille, & les parties tendineuses des rennes servoient de fil.

C'eſt ainſi que ces malheureux ſurmontèrent par leur induſtrie les obſtacles effrayans & ſans nombre qu'un dénuement preſque abſolu & la rigueur du climat oppoſoient à leur conſervation. Si la vie animale ſuffiſoit à l'homme, ils pouvoient ne rien deſirer de plus. Mais être abandonnés du monde entier, ſans nulle eſpérance de retour & de ſoulagement, dans la cruelle attente de perdre les uns après les autres les compagnons de leur misère, de reſter ſeul dans un tems où la caducité aura anéanti toutes les forces, & ne laiſſera plus qu'une victime ſans défenſe à la voracité des animaux carnaſſiers; dans un tems où la foibleſſe & l'épuiſement, ſans ôter le beſoin & le ſentiment, s'oppoſent à la ſatisfaction des uns, & privent l'autre de ſes objets les plus chéris; où la crainte de mourir de faim ajoute encore à toutes les horreurs de la mort; enfin, où le ſouvenir des douceurs de la ſociété, des tendres embraſſemens d'une épouſe chérie, des careſſes naïves & touchantes de ſes enfans en qui l'on s'eſt vu renaître; où toutes ces choſes réunies déchirent l'ame de tous les traits du déſeſpoir!

Ces réflexions étoient un ſupplice continuel pour nos inſulaires. Soutenus par l'eſpérance, ils les écartoient dans les premières années; mais elles ſe préſentèrent avec plus de force dans les dernières de

leur exil. Alexis Himkof, ſur-tout, ne ceſſoit de déplorer ſon triſte ſort. Il étoit époux, il étoit pere, ſa femme & ſes enfans étoient toujours préſens à ſon eſprit & à ſon cœur. Dans des circonſtances ſi funeſtes, quel fonds de raiſon eſt capable de donner la moindre conſolation? L'avenir étoit encore plus affreux; ils voyoient le dernier d'entr'eux, après avoir fermé les yeux à ſes infortunés compagnons, courbé ſous le poids des années & de la décrépitude, dévoré par les ours. Il leur ſembloit entendre cette vaſte ſolitude retentir de ſes cris & de ſes gémiſſemens.

Théodore Weragin tomba dans une maladie de langueur, il ſouffroit les douleurs les plus violentes. Ses compagnons, partagés entre les ſoins que ſon état exigeoit & ceux qu'ils devoient à leur sûreté commune, eurent le ſpectacle le plus affligeant de l'extrême misère où ils étoient réduits: nul ſecours à eſpérer ni de l'art ni de la nature; la ſituation de leur camarade étoit le préſage de celle qui les attendoit tous dans les maladies qu'ils avoient à craindre. Weragin étoit privé de tout, & il ſuccomba ſous le poids de ſes maux. Ses compagnons le pleurèrent comme un de leurs défenſeurs, comme un ami qui s'étoit uni à leurs peines, & qui les avoit diminuées en les partageant. Il mourut dans l'hiver qui précéda leur retour; il fut

enterré aussi avant dans la neige qu'il fut possible, afin de mettre son corps à l'abri de la voracité des ours blancs.

Mais écartons ces scènes d'horreur : la misère & l'effroi ne vont plus être le partage de nos insulaires. Un vaisseau Russe paroît à leur vue le 15 août 1749. Ils allument des feux sur les collines voisines, ils courent vers la rive, agitent en l'air une peau de renne attachée à une grande perche. Le vaisseau approche du rivage, ils y sont reçus, & promettent au patron leur service & quatre-vingts roubles à leur débarquement. Ils font transporter sur son bord toutes leurs richesses, c'est-à-dire, deux mille livres pesant de graisse de rennes, des peaux de rennes, d'ours, de renards, leurs lances, leurs arcs, leurs fleches, leur aiguille, leur couteau, leur hache, qui étoient presque usés.

Après une navigation qui ne fut troublée par aucun accident, ils débarquèrent heureusement à Archangel le 28 Septembre 1749, après avoir passé six ans & trois mois dans la plus affreuse des solitudes. La femme d'Alexis Himkof se trouva par hasard sur le rivage à l'arrivée du bâtiment. Elle reconnut son mari, & courut avec tant d'empressement vers lui, qu'elle tomba dans la mer, & ne fut repêchée qu'avec peine. Le navire qui avoit délivré ces infortunés devoit hiverner à la Nouvelle-

Zemble, mais le directeur de la pêche de la baleine avoit proposé à l'équipage de passer cette saison à l'ouest du Spitzberg, & un vent contraire l'avoit jetté sur les parages de l'est. Ces trois personnes avoient vécu si long-tems sans pain, qu'elles ne purent en reprendre l'usage, cet aliment étoit trop venteux pour eux. Il en fut de même des liqueurs spiritueuses, dont ils ne purent plus boire ; l'eau pure fut toujours depuis leur seule boisson.

La vérité de cette histoire est constatée par plusieurs témoignages dignes de foi. M Klinstadt, auditeur en chef de l'amirauté d'Archangel, interrogea ces matelots séparément à leur arrivée en cette ville, & dressa un procès-verbal de leurs réponses dans lesquelles il trouva la plus parfaite uniformité. Peu de tems après, M. Le Roi, professeur d'histoire, de l'académie impériale de Saint-Péterbourg, fit venir deux de ces marins, Alexis, & Iwan Hinkof, filleul de celui-ci, & leur récit fut encore entièrement conforme au premier.

Le Spitzberg est le pays le plus septentrional des terres polaires arctiques dont on ait eu jusqu'à-présent connoissance. Il s'étend depuis le soixante-seizième degré de latitude jusqu'au quatre-vingtième. Il fut découvert par les Hollandois en 1596. Le froid est excessif dans le Spitzberg, & l'air très-

vif. Dans l'été, le soleil y demeure plus de six semaines sur l'horison, ce qui forme un jour continuel; mais ses rayons ont si peu de force que l'âpreté du froid n'y est que très-peu diminuée.

Ce pays n'est habité que par des ours blancs aussi gros & aussi forts que des bœufs, & qui vivent sur la glace; par des renards de différentes couleurs, & par des rennes, animaux qui ressemblent assez aux cefs, & qui se nourrissent d'une mousse d'un verd pâle qui croît sur le sable & sur les pierres. Les rennes sont fort maigres tant que la neige est épaisse sur la terre, mais aussitôt qu'elle commence à se fondre elles deviennent très-grasses.

Le terrain ne produit au Spitzberg ni arbres ni arbrisseaux; cependant ceux qui vont y faire de l'huile de baleine y trouvent une grande quantité de bois que chaque marée amene sur le rivage. Il paroît assez difficile d'expliquer d'où il peut venir; mais on en voit de même sur toutes les côtes septentrionales.

On y trouve aussi quelques canards sauvages & un petit nombre d'autres oiseaux. Il n'y a point de petits poissons, excepté des merlus, mais en petite quantité.

La côte est fréquentée tous les ans par des vaisseaux de plusieurs nations, qui y viennent pour la pêche de la baleine. Chaque peuple a son port

particulier ou ſon lieu de ſtation, ſes huttes, ſes chaudières & les autres inſtrumens néceſſaires pour tirer l'huile de la baleine; on les y laiſſe pour l'année ſuivante quand la ſaiſon force de quitter la côte.

Une baleine produit depuis ſoixante juſqu'à cent barriques d'huile, qui ſe vend trois ou quatre livres ſterling la barrique.



N°. 8.

NAUFRAGE

Du Vaiſſeau Ruſſe le Saint-Pierre *ſur les Côtes de l'*Isle Béerings, *Mer du* Kamtſchatka, *en* 1741 (*); *& Précis hiſtorique de cette Contrée & des* Isles Kuriles, &c.

LES Ruſſes étoient de toutes les nations commerçantes de l'Europe, la plus intéreſſée à faire

(*) Cette relation eſt extraite de l'intéreſſant Ouvrage intitulé : Voyages & Découvertes faites par les Ruſſes le long des côtes de la Mer Glaciale & sur l'Océan oriental vers le Japon & l'Amérique, par M. MULLER, *Amſterdam* 1766, 2 volumes *in*-12. On la trouve auſſi, mais moins détaillée, dans la continuation de l'Hiſtoire

des découvertes dans le Nord, soit par la Mer Glaciale pour le passage aux Indes orientales, soit par celle du Kamtschatka pour aborder en Amérique. Outre la situation de leur empire & l'avantage de faire par terre une grande partie de la route, ils avoient encore la ressource des fourrures, l'habitude du climat & l'usage des alimens qu'il fournit. Cependant les plus grand efforts, au moins pour trouver le passage aux Indes, n'ont été faits que par les Hollandois & les Anglois, ainsi que nous l'avons vu dans les relations précédentes. Les Moscovites, à la vérité, n'ont point été simples spectateurs de ces navigations; mais leurs découvertes avant le regne du czar Pierre, avoient été peu importantes, & presque sans aucune influence du gouvernement.

En 1720, un voyage entrepris par des navigateurs Russes, à l'extrémité de la Siberie, se borna

Générale des Voyages, par MM. Meunier de Querlon & de Lyere, *Paris* 1770, *in* 4°. 19 vol. L'Ouvrage intitulé: Mappemonde, Géographique & Historique, par M. Maclot, *Paris* 1778, *in* 12, 2 vol.; l'Essai sur le Commerce de Russie, *Amsterdam* 1777, *in*-12; & l'Histoire des nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie & l'Amérique, par M. Coxe, *Paris*, 1781, *in* 4°, renferment encore plusieurs particularités à ce sujet.

à la découverte des îles Kurilles, ſituées au nord du Japon ; l'empereur lui-même en avoit dreſſé l'inſtruction. Peu de tems après, il s'occupa des recherches à faire au ſujet de la contiguité de l'ancien & du nouveau Monde ; mais cette entrepriſe glorieuſe ne fut point exécutée ſous ſon regne, la mort le ſurprit le 8 Février 1725. On regardoit dès-lors ce projet comme avorté, lorſque l'impératrice Catherine, jalouſe d'entrer dans les vues de ſon mari, en ordonna l'exécution la même année de ſon décès.

Première Expédition du KAMTSCHATKA (1).

Le fameux *Béerings*, Danois de nation, mais attaché à la marine Ruſſe depuis 1707, fut nommé commandant de l'expédition. Cet officier joignoit à beaucoup de ſavoir, de la fermeté & une grande expérience. Ses lieutenans furent un Allemand, nommé Martin *Spanberg*, & un Ruſſe appelé *Tſchiricow*. Béerings & ſes lieutenans employèrent près de cinq ans, ſoit aux préparatifs de leur voyage, ſoit à leur navigation. En 1727, ils abordèrent au Kamtſchatka & en reconnurent les côtes. Ils y hivernèrent. L'année ſuivante, ils découvrirent l'île de Saint-Laurent & trois autres petites îles, peu éloignées des côtes orientales de l'Aſie.

L'approche de l'hiver & la crainte des glaces obligèrent Béerings de penſer au retour. Le 20 Septembre 1718, il regagna la rivière du Kamtſchatka.

Les Ruſſes quittèrent pour la ſeconde fois les côtes du Kamtſchatka : ils mirent à la voile le 5 Juin 1729 ; mais le vent d'eſt nord-eſt, qui ſouffloit avec force, ne leur permit pas de s'en éloigner de plus de ſoixante huit lieues. Comme ils ne trouvèrent point de terre juſques-là, ils changèrent de cours, doublèrent la pointe méridionale du Kamtſchatka, & jettèrent l'ancre à Okhoſtka (2). De cette ville, Béerings ſe rendit à Jakutzk (3), & enſuite à Péterſbourg, il y arriva le premier Mars 1730.

Cette tentative des Ruſſes forme ce qu'on appelle a première expédition du *Kamtſchatka*. Nous paſſerons à la ſeconde qui a été la plus importante. C'eſt à la fin de cette dernière, que Béerings choua dans l'île qui a porté depuis ſon nom, & qu'il y mourut. M. *Deliſle de la Croyère*, profeſeur d'aſtronomie à Péterſbourg, & frère de M. *Deliſle* de l'académie des ſciences de Paris, qui toit ſur le *Saint-Paul*, vaiſſeau de Tſchiricow, rouva auſſi vers ce même tems le terme de ſes ourſes littéraires. Nous rapporterons plus en détail les événemens de ce ſecond voyage des Ruſſes lans la mer du Kamtſchatka, ſans cependant

perdre de vue les bornes que nous nous sommes prescrites.

Seconde Expédition du KAMTSCHATKA.

Au retour de sa première expédition, le capitaine Béerings avoit déclaré que dans le cours de sa navigation vers la côte orientale de l'Asie, entre les 50 & 60 degrés. il avoit eu les indices les plus probables d'une côte ou d'une terre à l'est. Ces indices sont des vagues basses, telles qu'on les trouve ordinairement dans les détroits ou les bras de mer; d'avoir trouvé flottans des pins & autres especes d'arbres qui ne croissent point dans le Kamtschatka, & qui étoient poussés par le vent d'est; de voir arriver régulièrement au Kamtschatka, tous les ans, certains oiseaux, qui s'en retournent de même régulièrement après quelques mois de séjour. Enfin à ces observations Béerings ajoutoit, que plusieurs Kamtschadales lui avoient assuré que dans les jours sereins de l'été on découvroit de dessus les côtes les plus élevées du pays une terre à l'orient.

Le capitaine Béerings & ses deux lieutenans, Spanberg & Tschirikow, fortement préoccupés des indices qu'ils avoient eus de la nouvelle terre dans leur premier voyage, proposèrent la seconde

expédition du Kamtſchatka. Ces navigateurs intrépides s'offrirent en même tems pour tenter toutes les nouvelles découvertes qui reſtoient à faire entre l'Aſie & le nord de l'Amérique. La cour Ruſſe jouiſſoit alors d'une paix profonde ; elle ſentit l'importance de ce projet, & s'en occupa ſans relâche. Les offres de Béerings furent agréées, il fut déſigné chef de la nouvelle entrepriſe, & élevé au grade de capitaine-commandeur ; ſes deux lieutenans furent auſſi nommés capitaines pour ſervir ſous lui.

Au mois d'Avril 1732, le ſénat ſuprême reçut des ordres précis & relatifs à cet objet; ils étoient émanés du cabinet impérial. Auſſi-tôt il demanda à l'académie des ſciences un détail de ce que l'on ſavoit juſques-là du Kamtſchatka, ainſi que des contrées & des mers qui l'environnent. L'académie chargea de ce ſoin M. *Deliſle*, aſtronome François, & frère du géographe du même nom.

M. Deliſle raſſembla les éclairciſſemens que put lui fournir le capitaine Béerings, & les relations des voyages qui avoient été faits dans ces mers. Il en dreſſa une carte, qui repréſentoit d'un côté l'extrêmité orientale de l'Aſie, & de l'autre la côte oppoſée de l'Amérique ſeptentrionale ; on y voyoit d'un coup-d'œil tout ce qui reſtoit à découvrir entre ces deux grandes parties du Monde. Le

Kamtſchatka: la Terre de Jeſſo, l'île des Etats; la Terre de la Compagnie, le Japon, & la Côte vue par le capitaine Eſpagnol Jean de Gama, y étoient déſignés aſſez exactement, pour les notions qu'on avoit alors de ces contrées. M. Deliſle joignit à cette carte un mémoire très-détaillé.

Trois routes étoient indiquées par M. Deliſle, & même tracées ſur cette carte.

La première devoit ſe tenter au midi du Kamtſchatka, en allant droit au Japon; ce qu'on ne pouvoit faire ſans traverſer la Terre de Jeſſo, ou plutôt les paſſages qui la ſéparent de l'Iſle des Etats & de la Terre de la Compagnie.

La deuxième devoit ſe diriger, en partant de l'eſt du Kamtſchatka juſqu'à ce qu'on rencontrât les côtes de l'Amérique, au nord de la Californie.

Enfin la troiſième devoit avoir pour objet la terre dont le capitaine Béerings avoit eu de ſi forts indices dans ſon premier voyage au Kamtſchatka.

La carte & le mémoire ayant été remis au ſénat ſuprême par l'académie, le ſénat, le collége de l'amirauté & l'académie prirent en commun les meſures néceſſaires pour le ſuccès de l'entrepriſe. Ces différens corps réſolurent auſſi en même tems de profiter de l'occaſion, pour eſſayer ſi le

fameux

fameux passage par le nord ; tenté en vain depuis long-tems par les Anglois & les Hollandois, étoit praticable sur la Mer Glaciale.

On ne doit point oublier, pour la gloire de la nation Russe, que l'Académie reçut ordre à cette occasion de nommer deux de ses membres, pour déterminer par des observations astronomiques la vraie position des nouvelles terres qu'on alloit découvrir, & aussi pour enrichir l'histoire naturelle dans les différens genres qui y ont rapport. MM. Jean-Georges *Gmelin*, & Louis *Delisle de la Croyère*, tous deux Professeurs à Petersbourg, l'un en Chymie & histoire naturelle, & l'autre en astronomie, s'étoient déja offerts dès les premiers bruits du voyage; ils furent agréés par le Sénat, sur la proposition qu'en fit l'académie. On y joignit, l'année suivante, le professeur *Muller*, pour faire la description de la Sibérie, & pour écrire l'histoire du voyage qu'on alloit entreprendre.

MM. Gmelin & Muller tombèrent malades dans le cours des préparatifs, & restèrent en Sibérie; mais ils furent remplacés pour le voyage d'Amérique, par le professeur *Steller*, aussi de l'académie des sciences.

Voyages particuliers des Ruſſes, pour la recherche du Paſſage par le Nord.

Outre les trois principaux chefs de l'entrepriſe, Béerings, Spanberg & Tſchirikow, le college de l'amirauté, nomma encore plufieurs autres officiers ſubordonnés au capitaine-commandeur; dans ce nombre, trois furent particulièrement déſignés pour chercher par des routes différentes le Paſſage du Nord. L'un devoit aller par mer de l'Oby (4) au Jéniska, & les deux autres devoient partir en même tems du Léna; l'un au Jéniska en navigeant à l'oueſt, & l'autre au Kamtſchatka par l'eſt, en doublant le cap Chalaginskoi. Ces voyages particuliers devoient ſe faire avant l'ouverture de l'expédition principale. L'amirauté réſerva à ſa direction immédiate le paſſage d'Archangel à l'Oby, & y employa trois officiers. Le premier fut le lieutenant *Marawief*. Il tenta ce paſſage en 1734; mais il ne put avancer cette année que juſqu'à la rivière de Petzora. L'année ſuivante il paſſa le Weigats, ayant à ſa gauche l'île de ce nom, & le continent à ſa droite. Il navigea dans le Kars-Koi-More, & rangea la côte du Jalmal juſqu'à la hauteur de ſoixante-douze degrés & demi.

Les Ruſſes ont donné le nom *Kars-Koi-More*

à la mer qui se trouve au-delà du Weigats, entre la Nouvelle-Zemble & une grande avance de terre, ou pointe formant la côte occidentale du golfe de l'Oby. Les Samojedes ont donné le nom de *Jalmal* à cette pointe.

Cet officier fit en vain les plus grands efforts pour pénétrer plus loin vers le pole : il ne put doubler la pointe du Jalmal. Elle le fut cependant en 1738 par les deux autres lieutenans, l'un appelé *Malygin*, & l'autre *Skuratoff*; ils entrèrent dans le golfe de l'Oby.

En 1739, les lieutenans *Owzin* & *Korcheteff* réussirent dans la tentative de parvenir au Jéniska.

Les glaces & le scorbut apportèrent des obstacles insurmontables aux deux autres entreprises; la première étoit le passage du Jeniska au Léna, & réciproquement; la seconde étoit le voyage du Léna à l'est, pour trouver un chemin par mer au Kamtschatka. Ces entreprises furent tentées inutilement à différentes fois, en 1735, 1736 & 1738.

Quoique ces voyages aient été infructueux pour le but qu'on s'étoit proposé, qui étoit le passage par le nord, cependant on en a tiré quelque utilité. D'un côté, la connoissance géographique qu'on avoit déja de ces contrées, est devenue plus ample

& plus certaine, & de l'autre, l'impoſſibilité de naviguer dans la mer Glaciale, du moins de la manière dont les Anglois & les Hollandois l'ont eſſayé pour trouver le paſſage aux Indes, eſt maintenant conſtatée (*).

Le détail quoiqu'abrégé de ces différentes entrepriſes, nous a écartés de la principale; nous y reverons. La ſeconde expédition du Kamtſchatka devoit ſe faire en deux voyages, l'un par l'eſt, & l'autre par le ſud. Le capitaine Spanberg fut chargé du premier qui étoit dirigé vers le Japon. Béerings ſe réſerva le ſecond, avec le capitaine Tſchirikow; il avoit pour objet d'aborder en Amérique.

Voyage des Ruſſes pour aborder au Japon.

Dès le commencement de l'année 1733, Béerings & Spanberg étoient partis de Petersbourg pour accélérer les préparatifs de leur expédition; mais quelque vivacité que leur préſence apportât dans la conſtruction des vaiſſeaux & le tranſport des vivres de Jakuſk à Ckhoſka, tout avançoit lentement.

(*) Cette importante vérité eſt miſe dans le plus grand jour par le ſavant M. MULLER. *Voyez* le premier vol. de l'Hiſtoire des voyages & découvertes des Ruſſes, *Amſterdam* 1766, 2 vol. *in*-12, pages 98 & ſuivantes.

Cependant après cinq années d'impatience, Spanberg commença le voyage au Japon. Il montoit le dogre le *Michel-Ange*, & le lieutenant *Walton* commandoit ſous ſes ordres la double chaloupe l'*Eſpérance*. La flottille étoit encore composée de la chaloupe le *Gabriel*. Avec ces trois bâtimens le capitaine fit voile d'Okhoſtka, au milieu du mois de Juin 1738. Il toucha d'abord au Kamtſchatka pour y préparer ſes futurs quartiers d'hiver. Après s'y être arrêté quelques jours, il gouverna vers les îles Kurilles, les reconnut, & continua enſuite ſa route jusqu'au quarante-ſixième degré de latitude, entre le ſud & l'oueſt. L'automne déja avancée le détermina à regagner le Kamtſchatka où il hiverna.

Impatient de remplir ſa miſſion, Spanberg ſe remit en mer le 22 Mai 1739, après avoir reconnu les îles Kurilles; Walton & lui alloient de conſerve, lorſque le 14 Juin ils eſſuyèrent une violente tempête accompagnée d'un brouillard épais qui les ſépara l'un de l'autre. En vain ils ſe cherchèrent pendant deux jours, ils ne ſe revirent plus dans tout le cours du voyage; chacun l'acheva à part.

Le 16 Juin, Spanberg mouilla l'ancre près des côtes du Japon, ſur vingt-cinq braſſes, à trente-huit degrés quarante-une minutes de latitude, ſelon ſon eſtime. Il trouva dans le port où il aborda, une

multitude de bâtimens Japonois, & sur la côte, des villages, une campagne couverte de moissons, & des bois de haute futaie. Plusieurs Japonois vinrent à bord, & fournirent à l'équipage du poisson frais, des légumes & des fruits; ils reçurent en échange des marchandises. Le capitaine ne voulut point hasarder de descente, de crainte de surprise; ses observations furent faites sur son vaisseau le long des côtes. Ne doutant point alors d'avoir rempli le but principal de son voyage, Spanberg reprit la route du Kamtschatka; il y arriva le 15 Août 1739. Ensuite il fit voile pour Okhotska, & y jetta l'ancre le 29. Son lieutenant y étoit revenu avant lui.

Walton, suivant son rapport, avoit abordé au Japon le 18 Juin, à trente-trois degrés quarante-huit minutes. Il avoit jetté l'ancre sur trente-trois brasses, dans un port où il compta près de quatre-vingts bâtimens Japonois de la grandeur des galères d'Europe; il s'y trouvoit aussi plus de cent petits bateaux. La ville étoit considérable, & une foule innombrable de spectateurs couvroit le rivage des deux côtés. Walton, invité par signes de descendre à terre, y envoya dans l'esquif le second pilote & le quartier-maître avec six soldats armés. Ils trouvèrent la ville composée d'environ quinze cens maisons construites en pierre & en bois. On les accueil-

lit avec civilité, & avec des collations chez plusieurs Japonois où ils se présentèrent. La plus grande propreté régnoit dans l'ameublement des maisons & même dans les rues. Ils virent beaucoup de chevaux, de vaches, & des poules en quantité. Les campagnes qui environnoient la ville étoient couvertes d'empouilles en froment & en pois. A son retour au vaisseau, l'esquif fut suivi d'une multitude de petits bâtimens, montés chacun par quinze homme. Plusieurs trafiquèrent avec l'équipage Russe. Dans le cours de sa croisière, Walton ayant fait connoître par signes qu'il avoit besoin d'eau fraîche, les Japonois prirent eux-mêmes les tonneaux qu'on descendoit du vaisseau, ramèrent à terre, & les rapportèrent pleins. Ils montrèrent ensuite un papier écrit que Walton ne put lire, mais qu'il prit pour un ordre du commandant de la ville de donner aux étrangers tous les secours dont ils auroient besoin. Ceux qui l'avoient apporté faisoient entendre par signes au capitaine d'approcher son vaisseau plus près de terre, & qu'ils aideroient à la manœuvre. Walton balançoit à se déterminer, mais avant qu'il pût s'y résoudre, une chaloupe garde-côte envoyée du port apporta l'ordre aux Japonois de cesser tout commerce avec les étrangers. L'officier qui la commandoit fit éloigner en

ſa préſence tous les canots qui environnoient le bâtiment Ruſſe.

Walton longea encore quelque tems les côtes du Japon. Sa curioſité ſatisfaite & ſes obſervations finies, il fit voile vers l'eſt pour découvrir quelque terre ou île ; mais n'en trouvant point il retourna au Kamtſchatka ; il y mouilla le 23 Juillet 1739.

Spanberg & ſon lieutenant avoient dreſſé chacun à part une carte & une relation de leur voyage. Elles furent envoyées à Petersbourg. L'accord qui y régnoit les fit accueilir favorablement. Cependant en les comparant avec la carte générale de l'empire Ruſſe par Kirilow, qui plaçoit le Japon preſque ſous le même meridien que le Kamtſchatka, au lieu que, ſuivant Spanberg & Walton, il étoit ſitué de onze à douze degrés plus à l'oueſt ; on craignit que ces deux navigateurs n'euſſent pris les côtes de la Corée pour celles du Japon. Dans cette incertitude on ordonna un ſecond voyage. Celui-ci s'effectua en 1741 & 1742, & fut infructueux. Spanberg y eſſuya toutes ſortes de contre-tems & d'obſtacles. A peine avoit-il paſſé les premières îles Kurilles, qu'il fut forcé par le mauvais état de ſon bâtiment de revenir à Okhoſtka.

L'expédition au Japon ſe termina à ces deux voyages, qui laiſsèrent d'abord quelques légers

nuages dans les esprits; mais peu-à-peu les preuves se multiplièrent en faveur de la première navigation. On ne doute plus aujourd'hui que Spanberg n'ait rencontré juste en 1739; au moins les plus célebres géographes françois, tels que MM. Danville, Buache & Bellin, adoptent sur leurs cartes la même différence de longitude donnée au Japon & au Kamtschatka par les deux navigateurs Russes.

Voyage des Russes pour aborder en Amérique.

L'expédition de Spanberg avoit tellement épuisé le magasin général d'Okhostka, que deux années se passèrent avant qu'on pût les remplir par de nouveaux convois. Béerings profita de cet intervalle pour faire construire à Okhostka des vaisseaux d'un port plus considérable que ceux qui avoient servi à Spanberg, & plus forts de bois, pour être en état de résister aux tempêtes & même aux glaces. L'un fut nommé *le Saint-Pierre*, & l'autre *le Saint-Paul*.

Le capitaine-commandeur avoit envoyé vers le milieu de l'automne 1739, le pilote *Jelagin* sur la côte orientale du Kamtschatka, pour visiter le golfe d'Awatscka, & y choisir un endroit commode qui pût servir d'habitation d'hiver, de port de relâche,

& où l'on pût bâtir des magasins & des casernes. Jelagin ne tarda point à revenir, après avoir trouvé dans la proximité de la rivière d'Awatscka une baie très-favorablement située, & convenable au projet de Béerings ; elle fut nommée *Baie d'Awatscka* (5). Au printems suivant, MM. Delisle de la Croyère & Steller se rendirent à Okhostka. Le lieutenant *Iwan Tschicatschew* & le maître *Sophron Chitrow*, qui fut bientôt après lieutenant, y arrivèrent aussi presqu'en même tems de Petersbourg.

Tous les équipages se trouvèrent complets au milieu de l'été 1740. On résolut aussi-tôt de profiter du restant de cette saison pour faire le trajet au Kamtschatka. Cependant le départ ne put avoir lieu que le 4 Septembre suivant. Béerings commandant en chef montoit le paquebot le Saint-Pierre, & le capitaine Tschirikow le Saint-Paul. Deux autres vaisseaux portoient les provisions. Les deux académiciens avoient aussi un bâtiment à part pour eux & leur bagage.

Le 27 Septembre la flotille, après avoir passé le détroit qui sépare la pointe méridionale du Kamtschatka de la première des îles Kurilles, & où le Saint-Pierre manqua plus d'une fois de périr, entra heureusement dans le golfe & port d'Awatscka. Les Russes y passèrent l'hiver. Ce port est

un des meilleurs que l'on connoiſſe dans ces parages, vingt vaiſſeaux, même les plus grands, y peuvent être à l'aiſe & à l'abri de tous vents; l'eau douce y eſt ſaine & limpide. Le capitaine-commandeur, très-ſatisfait des avantages de ſa ſituation, l'appela du nom de ſes paquebots le port de Saint-Pierre & Saint-Paul.

Quelques jours avant le départ, Béerings aſſembla le conſeil, pour convenir de la route que l'on tiendroit. M. de la Croyère y fut invité. La terre vue par Jean de Gama, tracée ſur la carte de M. Deliſle, détermina les chefs de l'expédition à la chercher. Le réſultat fut rédigé en ces termes: « Qu'on porteroit d'abord le cap ſud-eſt au ſud » vers la terre vue par Jean de Gama, & au cas » qu'on ne la trouvât point juſqu'à la hauteur de » quarante-ſix degrés, qu'on vireroit le cap, en » courant eſt & eſt au nord, au moins juſqu'au » ſoixante-cinquième degré de latitude ». On arrêta auſſi que les académiciens ſe partageroient ſur les deux principaux bâtimens. M. Steller monta ſur le paquebot le Saint-Pierre, & M. de la Croyère ſur le Saint-Paul.

Les vaiſſeaux pourvus de la quantité de vivres ſuffiſante, & tous les préparatifs finis, les deux capitaines mirent à la voile le 4 Juin 1741, ayant le cap ſud-eſt au ſud, comme on en étoit convenu.

Ils se maintinrent dans cette direction jusqu'au 12 du même mois, que l'on se trouva à quarante-six degrés de latitude, sans avoir rencontré ni terre ni île. Les deux équipages furent alors pleinement convaincus que la terre de Gama n'existoit point dans ces parages. On revira de bord, & l'on courut au nord jusqu'au cinquantième degré de latitude, toujours sans aucune découverte. Alors il fut résolu de gouverner à l'est pour parvenir au continent de l'Amérique. Le 20, Bérings & Tschirikow furent séparés par une violente tempête qui fut suivie de brouillards.

Ce désastre fut le premier qui arriva aux deux équipages depuis leur sortie du port. L'idée d'être privés pendant tout le voyage des secours qu'ils eussent pu se rendre mutuellement dans une mer inconnue, leur rendit cette séparation extrêmement sensible. Ce n'étoit cependant que le prélude des malheurs qu'ils éprouvèrent par la suite. Le capitaine-commandeur fit les plus grands efforts pour rejoindre Tschirikow. Il croisa sur lui entre les cinquante & cinquante-un degrés, tirant des coups de canon de tems-en-tems ; il retourna même en arrière vers le sud est jusqu'au quarante-cinquième degré. Toute cette manœuvre fut inutile, les deux capitaines ne se rejoignirent plus ; mais les relations des découvertes qu'ils firent séparément,

n'en sont pas moins parfaitement d'accord entre elles.

Il ne se passa rien d'extraordinaire jusqu'au 18 Juillet, que Béerings qui, en attendant le Saint-Paul avoit toujours fait gouverner plus au nord, apperçut le continent de l'Amérique à cinquante-huit degrés vingt-huit minutes de latitude & à cinquante de longitude d'Awatscka, selon son estime. Trois jours plutôt, Tschirikow avoit atteint la même côte, à cinquante-six degrés de latitude, & à cinquante degrés de longitude d'Awatscka, selon son estime.

La côte qui étoit en vue de Tschirikow étoit escarpée, bordée de rochers & dénuée d'îles. Craigant d'échouer en approchant trop près, il jetta l'ancre à une certaine distance. Le besoin d'eau & le desir de reconnoître plus particulièrement le pays, déterminèrent le capitaine à envoyer à terre la grande chaloupe, sous le commandement du pilote *Abraham Dementiew*, avec dix hommes d'élite. On leur donna des vivres pour plusieurs jours, des armes, des munitions, & même un canon de bronze. Tschirikow y joignit une instruction sur ce qu'ils avoient à faire en cas d'accidens, & sur les différens signaux par lesquels ils devoient en donner connoissance au vaisseau.

L'équipage à bord ſuivit des yeux la chaloupe ; on la vit entrer dans une anſe derriere un petit promontoire. Quelques jours ſe paſsèrent à l'attendre ; mais elle ne revenoit point, malgré que les ſignaux continuaſſent. On préſuma que le motif du retard étoit qu'elle avoit été endommagée, & qu'elle avoit beſoin d'être réparée pour rejoindre le vaiſſeau. Dans cette perſuaſion on réſolut d'y envoyer encore la petite chaloupe, montée par le boſſeman *Sidor Saweler*, & cinq à ſix hommes bien armés, parmi leſquels étoient un calfateur & des charpentiers ; on les pourvut de tous les matériaux néceſſaires, Saweler gagna la terre le 21 Juillet. Il avoit ordre de revenir avec Dementiew, ou même ſans lui, auſſitôt que la grande chaloupe ſeroit réparée. Ni l'un ni l'autre ne retournèrent à bord. En les attendant, on vit s'élever ſur le rivage une fumée qui dura tout le jour.

Le 22, dans la matinée, on apperçut deux bateaux à rames qui quittoient la terre pour s'approcher du vaiſſeau. Tout l'équipage perſuadé que c'étoient les deux chaloupes, monta ſur le tillac ; mais on reconnut bientôt, lorſqu'ils ſe furent approchés, que c'étoient des Américains. Ceux-ci voyant tant de monde ſur le Saint-Paul, qu'ils avoient ſans doute eſpéré de ſurprendre, ceſsèrent de ramer, ſe dreſsèrent ſur leurs pieds, en criant à haute voix :

Agai ! Agai ! & s'en retournèrent à terre à force de rames.

Cette fuite précipitée fit perdre l'eſpérance de revoir ceux qui étoient à terre. L'équipage n'avoit plus ni chaloupe ni canot, & les rochers de la côte ne permettoient pas d'en approcher avec le vaiſſeau. Dans le tems qu'on délibéroit ſur le parti à prendre, un vent d'oueſt commença à ſouffler avec force. Le danger d'être jetté & briſé à la côte, força Tſchirikow à lever l'ancre & à gagner le large. Il croiſa cependant encore quelques jours dans ces parages, & lorſque le tems fut radouci, il ſe rapprocha du lieu où ſes gens avoient pris terre. Il faut dire à ſa louange, qu'il y reſta le plus qu'il put, & que ce ne fut qu'avec regret qu'il ſe réſolut à abandonner ſes compatriotes ſur cette côte inconnue, & entre les mains d'un peuple ſauvage. Les malheureux débarqués ne ſe faiſoient point voir, ni aucun ſignal de leur part, on perdit toute eſpérance de leur retour. Dans cette fâcheuſe circonſtance, le capitaine délibéra avec ſes officiers ſur le parti à prendre ; le réſultat unanime fut que l'on reprendroit le chemin de Kamtſchatka ; ce qui fut exécuté le 24 Juillet.

Dans le même tems, le commandeur Béerings cherchoit à prendre connoiſſance de la côte qu'il

avoit apperçue, & à y faire de l'eau. L'aspect du pays étoit effrayant par ses hautes montagnes couvertes de neiges. Les Russes manœuvrèrent pour s'en approcher davantage ; mais le vent foible & variable ne permit de l'atteindre que le 20 Juillet ; le vaisseau mouilla près d'une assez grande île, à peu de distance du continent, sur 22 brasses, fond mou de terre grasse. Une pointe de terre qui avance là dans la mer, fut appelée le Cap-Saint-Elie. Un autre cap qui se fit voir ensuite vis-à-vis du précédent, à l'ouest, reçut le nom de Saint-Hermogène. Entre deux étoit un golfe, où l'on se promettoit de se mettre en sûreté, au cas que le Saint-Pierre fût forcé par les circonstances à chercher un port.

L'ancre jettée, le capitaine-commandeur envoya le maître Chitrow avec quelques hommes armés, pour visiter le golfe, tandis qu'une autre chaloupe fut dépêchée pour chercher de l'eau. L'adjoint Steller s'embarqua aussi dans cette dernière. Chitrow trouva dans le golfe, entre des îles, un lieu commode pour y être à l'abri de tous les vents. Mais on ne fut pas dans le cas de s'en servir. Steller trouva aussi dans une île quelques cabanes désertes, d'où l'on conjectura que les habitans du continent y débarquoient quelquefois pour pêcher. Ces cabanes étoient de bois, revêtues de planches bien unies

&

& même échancrées en quelques endroits. On y trouva un coffre de bois de peuplier, une boule de terre creuſe dans laquelle étoit renfermé un petit caillou, comme pour ſervir de jouet aux enfans, & une pierre à aiguiſer ſur laquelle ſe voyoient encore les marques de couteaux de cuivre qu'on y avoit effilés.

Steller fit pluſieurs obſervations dans ces cabanes : nous rapporterons les principales. Il trouva une cave dans laquelle il y avoit proviſion de ſaumon fumé, & une herbe douce, préparée pour être mangée, de la même manière qu'on les prépare au Kamtſchatka. Il y avoit auſſi des cordes, & toutes ſortes de meules & d'uſtenſiles. S'étant approché d'un endroit où les Américains venoient de dîner, ils s'enfuirent auſſitôt qu'ils l'apperçurent. Il y trouva une fleche & un outil à faire du feu; il avoit la même forme que ceux dont on ſe ſert au Kamtſchatka. C'eſt une planche percée à pluſieurs trous; on fait entrer un bâton par un bout dans un de ces trous, tandis qu'on fait tourner & retourner l'autre bout entre les mains, juſqu'à ce que par la rapidité du mouvement le feu prenne au trou. On reçoit alors les étincelles ſur quelque matière facile à enflammer.

Aſſez loin de là étoit une colline couverte de bois ſur laquelle on voyoit du feu, ce qui fit

conjecturer que ces Sauvages s'y étoient retirés. Steller n'osa se hasarder jusques-là. Il se contenta de cueillir des herbes dans les environs, & en apporta une si grande quantité au vaisseau, qu'il lui fallut beaucoup de tems pour les décrire l'une après l'autre. Steller regretta toujours de n'avoir pas eu assez de tems à visiter ces côtes d'Amérique. Le séjour qu'il y fit ne fut que de six heures. Dès que l'eau fut faite il revint malgré lui à bord.

Les matelots qui avoient été à l'aiguade, rapportèrent qu'ils avoient passé dans deux endroits où il paroissoit que peu auparavant on avoit fait du feu, qu'ils avoient remarqué du bois coupé & des traces d'hommes sur l'herbe; ils avoient vu aussi cinq renards rouges qui ne s'effarouchèrent point à leur rencontre. De tout ce qui s'étoit trouvé dans les hutes ils n'apportèrent au vaisseau que quelques poissons fumés, semblables aux carpes & d'un très-bon goût.

Cependant, pour faire voir aux Américains qu'ils n'avoient rien à craindre des étrangers qui venoient d'aborder sur leurs côtes, on envoya pour eux quelques présens à terre; savoir, une piece de toile lustrée verte, deux chaudières de fer, deux couteaux; vingt grosses perles de verre, & une livre de tabac de Tscherkasie, en feuilles; on

préſuma que ces objets ſeroient du goût de ces Sauvages.

Le 21 Juillet, Béerings réſolut de remettre à la voile, & ſelon qu'on en étoit convenu à Awatſcka, de courir au nord de la côte, juſqu'à ſoixante degrés de latitude, ſi ſa direction le permettoit. Mais cette manœuvre fut inutile, 'on ne put pas avancer davantage vers le nord; & il fallut même virer le cap, toujours plus au ſud parce que la direction de la côte étoit ſud-oueſt. Cet obſtacle n'étoit pas le ſeul; on ſe trouvoit continuellement arrêté par les îles qui environnoient preſque de tous côtés le continent. Dans des momens où l'on croyoit naviger avec plus de ſûreté, on voyoit terre à l'avant des deux bords. On étoit alors obligé de retourner en arrière pour chercher un paſſage libre. Quelquefois il arrivoit aux Ruſſes, pendant la nuit, le vent & le tems continuant d'être les mêmes, de voguer tantôt dans une mer agitée, tantôt dans une eau calme; & lorſque ce calme avoit duré quelques heures, ils ſe retrouvoient ſubitement dans une mer ſi impétueuſe que le pilote avoit peine à reſter maître du vaiſſeau. La différence de ces ſituations ne peut s'expliquer, que parce que pendant ces calmes le vaiſſeau ſe trouvoit dans des paſſages couverts par des îles que l'on n'avoit point apperçues dans l'obſcurité.

Quelques jours s'étant passés sans voir la terre, les Russes se trouvèrent le 27 Juillet vers minuit sur vingt brasses. On ne savoit dans l'obscurité si c'etoit un banc de sable, ou si l'on devoit se garder du continent ou de quelque île. Béerings fit gouverner tantôt d'un côté & tantôt d'un autre; par-tout on trouva que l'eau alloit en diminuant. On n'osa jetter l'ancre, le vent étoit trop fort & les vagues trop grosses; d'aileurs il étoit également à craindre qu'on ne fût ou trop loin ou trop près de terre. Enfin on prit à tout hasard la résolution de porter au sud, & quelques heures après on se retrouva dans une mer sûre.

Le 30 Juillet, par un tems couvert de brouillards, on apperçut une île qui fut appelée *Tumannoi-Ostrow*, c'est-à-dire, l'Isle nébuleuse. Les Russes s'en approchèrent jusqu'à ce qu'ils ne trouvèrent que sept ou huit brasses de fond, alors ils se hâtèrent de laisser tomber l'ancre; mais lorsque le brouillard fut dissipé, ils se virent encore éloignés de l'île de plus d'une verste. Tout le mois d'Août se passa à faire ces différentes manœuvres. Cependant l'equipage commença à sentir de fortes attaques de scorbut, & le capitaine-commandeur même s'en trouva le plus incommodé.

L'eau fraîche commençant à diminuer, les Russes portèrent le 29 Août au nord; ils ne tardèrent

pas de revoir le continent. La côte dans cette partie eſt fort eſcarpée, & bordée d'une multitude d'îles entre leſquelles le Saint-Pierre jetta l'ancre, à cinquante-cinq degrés vingt-cinq minutes. On donne à ces îles le nom de *Schumagin*. C'étoit celui du matelot qui mourut le premier dans le voyage, & qui y fut enterré. Le pilote André *Heſſelberg* fut envoyé le 30 Août à l'une des plus grandes de ces îles, pour y chercher de l'eau fraîche. Il ne tarda pas d'en apporter deux eſſais qui avoient été pris dans deux lacs différens; l'eau en fut trouvée plus ou moins ſaumaque. Mais il n'y avoit pas de tems à perdre; on crut qu'il valoit encore mieux prendre de cette eau que d'en manquer tout-à-fait, qu'elle pourroit du moins ſervir à cuire, & ménager ainſi celle qui reſtoit encore, juſqu'à ce qu'on fût arrivé à bon port. En conſéquence on en remplit tous les tonneaux vuides. Steller attribua à l'uſage de cette eau les attaques redoublées du ſcorbut qui devinrent enfin mortelles à une bonne partie de l'équipage.

Le vaiſſeau n'étoit pas trop en ſûreté dans ces parages; expoſé à toute l'impétuoſité des vents du ſud, il n'avoit devant lui au nord que des briſans & des rochers: c'eſt ce qui détermina à ne pas reſter long-tems à l'ancre dans cette ſtation. Un nouvel incident y arrêta cependant les Ruſſes plus

long-tems qu'ils ne se l'étoient proposé. On avoit vu du feu la nuit précédente dans une petite île au nord-nord-est. Le lendemain le maître Chitrow, qui étoit alors l'officier de garde, avoit représenté que tandis que la grande chaloupe seroit occupée à charger de l'eau, on pourroit envoyer le canot pour savoir qui étoient les gens qui avoient fait ce feu. Alors le capitaine-commandeur ne quittoit déja plus sa chambre, & le lieutenant Waxel commandoit le vaisseau. Celui-ci ne voulut point prendre sur lui, dans les circonstances où étoient les Russes, de permettre que le canot s'éloignât du vaisseau. Son sentiment étoit que si le vent augmentoit, on seroit forcé de prendre le large, & qu'en ce cas il étoit douteux si l'on pourroit aller au secours des absens, qu'un vent contraire ou trop impétueux empêcheroit de regagner le vaisseau. Mais Chitrow insistant, & voulant que son avis fût couché sur le Journal, Waxel rendit compte de la proposition au capitaine-commandeur. Béerings décida que si Chitrow avoit envie d'aller à la découverte, on pouvoit le laisser faire, & lui permettre en même tems le choix de ceux qui devroient l'accompagner.

Chitrow qui étoit homme de courage, fut flatté de la permission qu'on venoit de lui accorder. Il prit cinq hommes avec lui, entre lesquels il y avoit

un interprete *Tſchutſchis* ou *Koriaque*. Tous étoient bien armés. On les munit de quelques bagatelles, pour les diſtribuer aux naturels du pays qu'ils rencontreroient. Ils abordèrent le 30 Août, vers midi, à l'île, éloignée ſelon leur calcul de trois milles d'Allemagne du vaiſſeau. On y trouva les reſtes des feux qu'on y avoit faits & qui n'étoient pas encore éteints, mais pas un homme; d'ailleurs il n'y avoit rien de remarquable dans l'île. Après midi, Chitrow voulut reprendre le chemin du vaiſſeau, mais un vent contraire & fort impétueux le força de ſe réfugier vers une autre île à côté de celle-ci. Les vagues menaçoient alors à tous momens d'englontir le canot ou d'emporter les hommes qui le montoient. Cet évenement tragique ſeroit arrivé, ſans une voile que Chitrow hiſſa au fort du danger, & avec laquelle il courut droit dans les vagues. Heureuſement encore qu'une vague ayant rempli d'eau la chaloupe, une autre vague l'emporta à terre avec ceux qui étoient dedans.

Dès que Chitrow ſe trouva ſur le rivage, il fit allumer un grand feu, non-ſeulement pour ſe chauffer & ſe ſécher, mais encore pour ſervir de ſignal au vaiſſeau, afin qu'on vînt à ſon ſecours. Mais dans cet intervalle le vent ſe renforça tellement, que l'équipage crut devoir avant toutes choſes

travailler à la sûreté du vaiſſeau. Pour cet effet, les Ruſſes levèrent l'ancre & allèrent ſe mettre à l'abri derrière une autre île. En attendant que la nuit vînt, & Chitrow qui avoit vu partir le vaiſſeau, ſans ſavoir où il alloit ni quelle réſolution on avoit priſe à bord, fut avec ſes compagnons dans une grande perplexité.

La tempête dura juſqu'au 2 Septembre qu'elle ſe rallentit enfin. Comme on ne vit point revenir Chitrow, Waxel envoya le lendemain la chaloupe, avec ordre, ſi le canot étoit endommagé, de l'abandonner & de revenir tous à bord dans la chaloupe. En effet, le petit canot avoit été trop maltraité lorſque les vagues l'avoient jetté ſur le rivage, pour tenir la mer; on le laiſſa dans l'île, & Chitrow revint avec la grande chaloupe.

Les Ruſſes levèrent auſſitôt l'ancre, mais le vent contraire ne permit pas d'avancer beaucoup, vers le ſoir ils ſe retirèrent encore entre les îles. Le même contre-tems leur arriva le 4 Septembre; après avoir remis une ſeconde fois à la voile, ils furent bientôt contraints par la violence du vent de retourner à l'ancrage de la veille. Pendant toute la nuit ils eſſuyèrent une violente tempête.

Le lendemain, les Ruſſes entendirent des cris d'hommes dans l'une de ces îles, & ils y virent du feu. Bientôt après, deux Américains, chacun

dans un canot femblable à ceux du Groenland & du détroit de Davis, s'approchèrent du vaiffeau jufqu'à une certaine diftance : ils tenoient en main des calumets de paix. Ces Sauvages, par leurs paroles & par leurs geftes, invitoient les Ruffes à aller à terre; & ceux-ci à leur tour cherchoient par fignes & par des préfens qu'ils leur jettèrent, à les attirer dans le vaiffeau. Mais les Américains ne fe laifsèrent point perfuader, après quelques inftans ils s'en retournèrent à l'île.

Béerings & fes officiers réfolurent de hafarder une defcente à terre. Pour cet effet on mit en mer une grande chaloupe. Le lieutenant Waxel, accompagné de Steller & de neuf hommes bien armés, la monta & fe rendit à l'île. Ils trouvèrent de grandes pierres tranchantes difpofées le long du rivage. La crainte de s'y brifer par le gros tems qu'il faifoit détermina les Ruffes à ne s'en approcher qu'à trois braffes de diftance. Les Américains, au nombre de neuf, fe tenoient fur le rivage ; on les invita par fignes à venir à la chaloupe. Mais comme ils ne fe laiffoient tenter ni par les geftes qu'on leur fit, ni par les préfens qu'on leur offrit, & qu'ils perfiftoient toujours à faire figne aux Ruffes de defcendre, Waxel fit mettre à terre trois hommes, parmi lefquels étoit un interprete Tfchutfchis ou Koriaque ; il amarrèrent la chaloupe à

l'une des pierres, ainsi qu'on leur avoit ordonné.

Les débarqués furent bien reçus des Sauvages; mais ils ne purent s'entendre ni les uns ni les autres; on fut contraint de s'entretenir par signes, Les Américains voulurent régaler les Russes, en leur présentant de la chair de baleine, qui étoit la seule provision qu'ils avoient avec eux. Il paroît qu'ils n'étoient arrêtés en cet endroit que pour la pêche des baleines, car on voyoit sur le rivage autant de canots que d'hommes, mais aucune cabane, & pas une femme. Vraisemblablement ils n'avoient de demeures permanentes qu'au continent.

Ces Américains n'avoient ni fleches ni autres armes qui eussent pu donner de l'ombrage aux Russes; aussi ces derniers s'arrêtèrent-ils assez long-tems dans l'île, allant çà & là avec les Sauvages, sans cependant perdre de vue la chaloupe, comme on le leur avoit recommandé.

Pendant ces courses, un des Américains eut le courage d'aller trouver Waxel dans la chaloupe; il paroissoit être le plus ancien & le principal de la troupe. Waxel lui présenta une tasse d'eau-de-vie, mais cette boisson lui parut aussi désagréable qu'étrange; il cracha ce qu'il en avoit dans la bouche, & se mit à crier, comme s'il se plaignoit aux siens qu'on en agissoit mal avec lui. Il n'y eut pas moyen

de l'appaiſer ; on lui offrit des aiguilles, des verres à collier, un chaudron de fer, des pipes, il refuſa tout ; il lui tardoit de retourner dans l'île. Waxel ne jugea par à propos de le retenir plus long-tems. Il fit rappeler en même-tems les débarqués.

Cette démarche ne plut pas aux Américains. Ils voulurent d'abord les retenir tous les trois. Cependant ils laiſsèrent aller les deux Ruſſes, mais ils gardèrent l'interprete : quelques-uns vinrent même prendre le cable qui amarroit la chaloupe, & la tirèrent de toute leur force. Ils vouloient apparemment la conduire à terre, la croyant auſſi facile à manier que leurs petits canots, ou bien ils eſpéroient qu'elle ſe briſeroit contre les pierres qui bordoient le rivage. Pour prévenir ce deſſein Waxel fit couper le cable. L'interprete crioit de ſon côté pour qu'on ne l'abandonnât pas. Quelques ſignes qu'on fît aux Américains de le lâcher, ils n'en voulurent rien faire. Enfin Waxel, pour les effrayer ſeulement, fit tirer deux coups de mouſquetons. Le ſuccès répondit à ſon attente ; le fracas du coup, redoublé par une montagne voiſine, fit tomber de frayeur les Américains par terre, & auſſitôt l'interprete s'échappa de leurs mains. Ces Sauvages revinrent aſſez promptement de l'étonnement qui les avoit ſaiſis, ils témoignèrent même par leurs cris

& par leurs geſtes qu'ils ſe trouvoient fort offenſés, & firent ſigne que perſonne ne ſe haſardât de venir à terre. Waxel même ne jugea pas devoir s'arrêter plus long-tems en cet endroit. La nuit tomboit, la mer groſſiſſoit toujours, & le vaiſſeau étoit éloigné de deux verſtes.

Un ſeul de ces Américains avoit un couteau pendu à la ceinture, qui parut fort ſingulier aux Ruſſes par ſa forme. Il étoit long de huit pouces, fort épais, & large à l'extrêmité où devoit être la pointe. On ne put ſavoir quel étoit l'uſage de cet outil. Leur habillement étoit fait de boyaux de baleine pour le haut du corps, & de peaux de chien marin pour le bas, leurs bonnets étoient de peau de lion marin, appelés Siwutſcha au Kamtſchatka, & ornés de diverſes plumes d'oiſeaux, principalement de faucon. Ils ſe bouchoient le nez avec de l'herbe, qu'ils ôtoient de tems-en-tems, & alors il leur ſortoit beaucoup d'humidité. Leurs viſages étoient peints en rouge; pluſieurs les avoient bigarrés, & les traits de leurs phyſionomies étoient variés comme celles des Européens; quelques-uns avoient le nez plat comme les Calmouks; tous étoient aſſez hauts de taille. Il eſt probable qu'ils ſe nourriſſent principalement des animaux marins qui ſe trouvent dans ces mers, tels que les baleines, les vaches marines, les lions marins, les

ours de mer, les castors ou plutôt loutres de mer, & les chiens marins. On leur vit aussi chercher des racines, ils les mangeoient aussitôt, après en avoir seulement secoué la terre.

Waxel, le lendemain de son retour au vaisseau, étoit occupé à appareiller, lorsque sept Américains du nombre de ceux de la veille, s'approchèrent du vaisseau dans autant de canots. Deux d'entr'eux se levèrent, & se tenant à l'échelle, donnèrent en présent aux Russes deux de leurs bonnets & une figure humaine d'os taillée au couteau, que l'on prit pour une idole. A cette occasion ils présentèrent encore le calumet en signe de paix. C'étoit un bâton long de cinq pieds, au bout duquel étoient liées sans ordre des plumes de faucon. Waxel répondit à ces démonstrations d'amitié par d'autres présens. Ces Sauvages s'arrêtèrent quelque tems à les considérer, & il y a apparence qu'ils seroient montés dans le vaisseau, si le vent qui s'étoit renforcé ne les eût obligés de retourner au plus vîte à terre. Après y être arrivés, ils se mirent tous ensemble à pousser des cris qui durèrent près d'un quart-d'heure. Bientôt après, le Saint-Pierre passant à pleines voiles devant l'île, les Américains recommencèrent à crier plus haut. On ne savoit si c'étoit pour souhaiter un bon voyage aux étrangers,

ou s'ils vouloient témoigner par là leur joie de se voir débarrassés d'eux.

Les Russes gouvernèrent au sud pour se dégager de la côte, & il n'y avoit point d'autre cours à tenir, parce que le vent étoit ouest & ouest-sud-ouest. Depuis ce tems jusques fort avant dans l'automne qui mit fin au voyage, le vent ne varia guère qu'entre ouest-sud-ouest & ouest-nord-ouest. C'étoit un grand obstacle au prompt retour de l'équipage. Outre cela, le tems étoit presque toujours couvert de brouillards, ensorte qu'on étoit quelquefois deux ou trois semaines sans voir ni soleil ni étoiles, & par conséquent sans pouvoir prendre hauteur pour corriger l'estime. Il est aisé de concevoir quelle inquiétude cela doit avoir causé parmi des voyageurs, qui erroient ainsi en tâtonnant par une mer inconnue. Un officier qui avoit été du voyage, s'exprime en ces termes dans sa relation : « Je ne sais s'il y a une situation plus disgracieuse » au monde, que celle de naviger par une mer » inconnue. Je parle d'expérience, & je puis dire » avec vérité, que pendant les cinq mois qu'a » duré ce voyage, j'ai eu peu d'heures d'un sommeil tranquille, sans cesse en danger & en souci, » dans des contrées ignorées jusques-là ».

L'équipage lutta contre les vents contraires &

les tempêtes jusqu'au 24 Septembre que l'on revit terre. Elle est remarquable par de hautes montagnes & par un grand nombre d'îles qui la précedent dans un assez grand éloignement. On l'estime à cinquante-un degrés vingt-sept minutes de latitude & vingt-un degrés de longitude d'Awatscha. Comme c'étoit le jour de Saint-Jean-Baptiste, on donna le nom de ce Saint à l'une des plus hautes montagnes de la côte.

Un vent fort du sud rendoit le voisinage de la côte dangereux, ainsi l'on prit le parti de tenir au vent, qui tournant bientôt à l'ouest, se changea en une tempête violente, & repoussa le vaisseau fort loin au sud-est. La tempête dura dix-sept jours sans discontinuer; elle fut si violente que le pilote André Hesselberg avoua que pendant cinquante ans qu'il avoit servi sur mer dans différentes parties du monde, il n'en avoit jamais vu une pareille. On serra tant qu'on put de voiles, afin de n'être pas emportés trop loin. Malgré cette précaution on perdit beaucoup de chemin, puisque le 12 Octobre, lorsque la tempête s'appaisa, on se trouva à quarante-huit degrés dix-huit minutes de latitude, ce qui cependant ne doit être entendu que de l'estime; car il n'y eut pas moyen de prendre hauteur, à cause que le tems étoit toujours couvert.

Les maladies qui régnoient déja parmi l'équi-

page ne firent qu'augmenter, & le ſcorbut les déſola de plus-en-plus. Il ne ſe paſſa preſque plus de jours ſans que quelqu'un en mourût, & à peine reſta-t-il aſſez d'hommes en ſanté pour la manœuvre du vaiſſeau.

Dans ces triſtes circonſtances on ne ſavoit ſi l'on devoit s'efforcer de retourner au Kamtſchatka, ou ſi l'on chercheroit quelque port ſur la côte d'Amérique pour y hiverner. Le beſoin commun, la ſaiſon avancée, le manque d'eau fraîche, & l'éloignement où l'on étoit encore du port de Pétropawlowska, paroiſſoient rendre indiſpenſable le dernier parti. Cependant le premier fut réſolu dans un conſeil tenu à bord. Dès que le vent fut favorable, on remit le cap au nord, & après le 15 Octobre on le porta à l'oueſt. On paſſa devant une île, qu'on eût dû voir déja en allant, à juger du cours du vaiſſeau tel qu'il eſt marqué ſur la carte. Il y a apparence que les brouillards avoient dérobé cette île aux yeux du pilote. Elle reçut le nom de Saint-Macaire, comme les autres qui ſuivent à l'oueſt furent appelées de ceux de Saint-Etienne, de Saint-Théodore, & de Saint-Abraham.

Deux autres îles qu'on apperçut ſucceſſivement, le 29 & le 30 Octobre, reſtèrent ſans nom, parce qu'à leur ſituation, grandeur & figure, on les prit pour les deux premières des îles Kurilles. Ce préjugé

jugé fit qu'on porta le cap au nord. En continuant encore deux jours seulement à courir ouest, on seroit arrivé au port d'Awatscha. On les appela à cause de cette erreur les Iles de la Séduction.

Cette manœuvre eut les suites les plus funestes. Envain on reprit le cours à l'ouest, la côte du Kamtschatka fut toujours invisible, & il ne resta aucune espérance d'atteindre un port dans une saison déja si avancée. Cependant l'équipage Russe, exposé au froid le plus piquant & à une pluie continuelle, travailloit sans relâche. Le scorbut avoit déja fait de si grands progrès, que le matelot dont on avoit besoin auprès du gouvernail y étoit conduit sous les bras par deux autres malades, à qui il restoit encore assez de force pour se soutenir sur leurs jambes. Lorsque celui-ci ne pouvoit plus ni se tenir assis ni gouverner, on le remplaçoit par un autre qui n'étoit guère plus en état de remplir cette fonction que le premier. On n'osoit forcer de voiles, parce qu'en cas de besoin on n'auroit eu personne pour amener celles qui auroient été de trop. Ces voiles mêmes étoient déja si usées, que le premier vent un peu fort les auroit mises en pieces; & il n'y avoit point assez de matelots, pour pouvoir leur substituer celles qu'on avoit de rechange.

A la pluie continuelle qu'il avoit fait jusques-là,

ſuccédèrent la grèle & la neige. Les nuits devenoient toujours plus longues & plus obſcures, & par là même le danger plus éminent, parce qu'à tout moment on avoit le naufrage à craindre. En même tems l'eau douce alloit manquer tout-à-fait. Le travail exceſſif devint inſupportable au peu d'hommes qui reſtoient encore ſur pied; ils crioient à l'impoſſible lorſqu'on les ſommoit de faire leur devoir. La mort qui leur paroiſſoit inévitable tardoit trop à leur gré de venir les délivrer de leurs maux.

Pendant quelques jours le vaiſſeau demeura ſur l'eau ſans être gouverné, & comme immobile; ou s'il avoit quelque mouvement, il ne le recevoit que des vents & des flots dont il étoit le jouet. Envain eût-on employé la rigueur avec un équipage réduit au déſeſpoir. Dans cette extrêmité Waxel prit un parti plus ſage, en parlant avec bonté aux matelots, & en les exhortant à ne pas déſeſpérer tout-à-fait du ſecours de Dieu, & à faire plutôt un dernier effort pour aller au-devant de leur délivrance commune, qui peut-être étoit plus prochaine qu'ils ne s'y attendoient. Avec ces paroles modérées, il en perſuada quelques-uns à ſe tenir ſur le pont pour y faire la manœuvre auſſi long-tems encore qu'il leur ſeroit poſſible.

L'équipage étoit dans cette ſituation affreuſe,

lorſque le 4 Novembre au matin on recommença à faire voile à l'oueſt, ſans ſavoir à quelle latitude on étoit ni à quelle diſtance du Kamtſchatka. Cependant ce cours à l'oueſt étoit le ſeul par lequel on pouvoit encore eſpérer de parvenir enfin au Kamtſchatka. Quelle fut la joie de tous les Ruſſes, lorſque bientôt après ils virent terre. Il pouvoit être huit heures du matin.

Le peu de forces qui reſtoit aux matelots fut bientôt ranimé à la vue de cette terre deſirée. On tâcha de s'en approcher, mais elle étoit encore éloignée, car on n'appercevoit que des ſommets de montagnes couvertes de neige ; & lorſqu'on en fut près, la nuit tomba. Les officiers jugèrent qu'il étoit de la prudence de tenir la mer, afin de ne pas expoſer le vaiſſeau. On manœuvra à cet effet pendant l'obſcurité ; mais le lendemain on trouva que la plupart des cordages du côté droit du vaiſſeau étoient rompus. Il n'en fallut pas davantage pour rendre l'infortune complette.

Waxel, ſur le rapport qu'il fit de ce nouveau déſaſtre au capitaine-commandeur, reçut ordre d'aſſembler tous les officiers, & de conſulter avec eux ſur ce qu'il y avoit à faire. En conſequence on tint conſeil. On y conſidéra le danger ou il ſe trouvoient tous, dans un vaiſſeau déſagréé & hors d'état par-conſéquent de naviger. On ſavoit que

les cordages qui reſtoient entiers n'étoient pas moins uſés que ceux qui étoient rompus, puiſqu'à tout moment, & même pendant qu'on délibéroit, on apprenoit qu'il s'en caſſoit. L'eau diminuoit tous les jours & les maladies augmentoient; on avoit été incommodé auparavant de l'humidité, mais on l'étoit bien plus alord du froid, qui loin de ſe rallentir devenoit inſupportable à meſure que la saiſon avançoit. Cet expoſé ne ſe trouvant que trop vrai, on ſe décida d'aborder à la terre qu'on avoit vue; le motif de cette réſolution fut qu'on auroit du moins la vie ſauve, peut-être auſſi qu'il y auroit moyen d'y mettre le vaiſſeau en sûreté.

NAUFRAGE

Du Vaiſſeau Ruſſe LE SAINT-PIERRE,

Le 5 Novembre 1741.

Auſſitôt la déciſion du conſeil, les Ruſſes portèrent le cap ſur la terre, mais à petites voiles ſeulement, à cauſe de la foibleſſe de la mâture. Le vent étoit nord, & ils gouvernoient oueſt-ſud-oueſt, & ſud-oueſt. La ſonde indiqua trente-ſept braſſes & fond de ſable. Deux heures après, ſavoir à cinq heures du ſoir, on trouva douze braſſes

& toujours même fond. Alors on jetta une ancre & l'on fila les trois quarts du cable. A six heures le cable se rompit. Les vagues qui étoient monstrueuses poussèrent le vaisseau sur un rocher où il heurta deux fois ; cependant la sonde indiquoit encore cinq brasses de profondeur. En même tems les vagues donnèrent avec tant de furie sur le vaisseau, qu'elles le firent trembler jusqu'à la quille. On jetta une seconde ancre, mais le cable se rompit avant même qu'il parût que l'ancre eût mordu. Heureusement celle qui restoit n'étoit point préparée ; dans l'extrême danger où ils se trouvoient ils l'auroient jettée, & par-conséquent perdu toutes leurs ancres. Dans le même tems qu'on étoit occupé à mettre cette troisième ancre sur les bossoirs pour la jetter, une forte vague souleva le vaisseau & le jetta par-dessus le rocher.

Tout-à-coup les Russes se trouvèrent dans une eau calme, & l'on mouilla sur quatre brasses & demie fond de sable, à environ trois cens brasses de terre. Le lendemain ils virent quel séjour leur étoit tombé en partage. La divine providence les avoit conduits comme par miracle à un endroit, qui tout périlleux qu'il paroissoit étoit cependant le seul où ils pouvoient trouver leur salut. Par-tout ailleurs l rivage étoit inaccessible, par de grands rochers qui s'étendoient fort avant dans la mer. En-

viron vingt brasses plus au nord ou plus au sud, le vaisseau étoit en pieces, & tout périssoit dans l'obscurité.

Cependant l'hiver s'avançoit à grands pas. Le premier soin des naufragés fut de visiter le pays dans les environs du débarquement, & de choisir l'endroit le plus commode pour y établir leurs quartiers. L'équipage attenué de maladie & de fatigue, après s'être reposé jusqu'à midi, descendit la chaloupe, mais avec beaucoup de peine. Le 6 Novembre, à une heure après midi, le lieutenant Waxel & l'adjoint Steller allèrent à terre. Ils la trouvèrent stérile & couverte de neige. Un torrent qui venoit des montagnes & se jettoit dans la mer près de là, n'étoit pas encore gelé; il rouloit une eau claire & très-bonne. De toutes parts on n'appercevoit point d'arbres, ni même de petit bois à brûler; cependant la mer en avoit apporté & jetté sur le rivage, mais il étoit difficile à trouver sous la neige qui le couvroit. Cette reconnoissance du lieu du débarquement & de ses environs fit naître dans le premier moment les plus accablantes réflexions. Où prendre les matériaux nécessaires à la construction des maisons & des casernes? où mettre en sûreté les malades? comment se garantir du froid?.... Mais il ne faut jamais désespérer de son salut; plus on est dans le malheur, plus la nécessité

eſt ingénieuſe. Entre les collines de ſable qui bordoient le torrent il y avoit des foſſes aſſez profondes ; on ſe propoſa de les nettoyer par le bas, & de les couvrir de voiles pour s'y mettre à couvert, en attendant qu'on eût amaſſé aſſez de bois flotté pour en conſtruire de mauvaiſes cabanes. Vers le ſoir, Waxel & Steller revinrent au vaiſſeau faire leur rapport au capitaine - commandeur.

Le conſeil s'aſſembla auſſitôt leur retour ; il fut réſolu que dès le lendemain on enverroit à terre tous ceux de l'équipage qui étoient encore ſur pied, afin de préparer d'abord quelques-unes de ces foſſes pour les malades. L'ordre fut exécuté, & le 8 Novembre on s'occupa à deſcendre à terre les plus foibles. Quelques-uns expirèrent dès qu'ils eurent été expoſés au grand air, dans le tems même qu'on les ſortoit d'entre les ponts ; quelques - uns pendant qu'ils étoient ſur le tillac, d'autres dans la chaloupe, pluſieurs enfin après avoir été mis à terre.

Le pays fourmilloit de cette eſpece de renards, nommés *Peſtzi* en langue Ruſſe. Il ſe jettèrent ſur les corps morts avec une avidité ſurprenante. Selon toute apparence, c'étoit pour la première fois que des hommes avoient abordé à cetre terre, car ces animaux ne s'effarouchèrent point à leur vue ; au

contraire, ils s'en laissoient approcher sans fuir. Ce ne fut pas sans peine qu'on éloigna ces animaux des cadavres, quelques-uns de ceux-ci eurent les pieds & les mains rongés avant qu'on pût les enterrer. Cette voracité donna lieu de conjecturer que l'on étoit dans une île; & cette conjecture se changea dans la suite en certitude.

Le 9 Novembre, quatre hommes portèrent le capitaine commandant à terre, bien couvert contre l'air extérieur, sur un brancard fait de deux perches entrelacées de cordes, on lui avoit préparé une fosse à part. Tous les jours on continua le transport des malades; mais aussi tous les jours il en mourut quelques-uns qu'il fallut enterrer. Aucun de ceux qui avoient gardé le lit sur le vaisseau n'en réchappa; c'étoit principalement ceux qui par indifférence pour la vie, ou plutôt par pusillanimité, avoient laissé prendre le dessus à la maladie.

Ce mal commence par une extrême lassitude qui s'empare de tout le corps, rend l'homme paresseux, le dégoûte de tout, abat entièrement l'esprit, & forme peu-à peu une sorte d'asthme qui se fait sentir au moindre mouvement. Il arrive ordinairement que le malade aime mieux rester couché que de se promener; mais c'est là précisément ce qui le perd. Bientôt tous les membres sont affectés de

douleurs aiguës, les pieds s'enflent, le teint devient jaune, le corps se couvre de taches livides, la bouche & les gencives saignent, & les dents s'ébranlent. Alors le malade ne veut plus se remuer, & il lui est indifférent de vivre ou de mourir. On observa successivement dans le vaisseau ces divers degrés de la maladie, & leurs effets. On remarqua encore que quelques malades étoient saisis d'une terreur panique qui leur faisoit prendre l'alarme au moindre bruit & à chaque cri qu'on faisoit dans le vaisseau. D'autres mangeoient avec beaucoup d'appétit, & ne s'imaginoient pas être en danger. Ceux-ci n'oüirent pas plutôt l'ordre donné pour le transport des malades, qu'ils quittèrent leur branle & s'habillèrent, ne doutant point de leur prompt rétablissement. Mais en sortant du fond-de-cale, rempli de moiteur & d'un air corrompu, ils trouvèrent la mort au grand air qu'ils respirèrent sur le tillac.

Ceux-là seuls furent sauvés, qui ne succombèrent point à la maladie jusqu'à garder toujours le lit, qui se tinrent tant qu'ils purent sur pied & en mouvement; ils furent redevables à leur vivacité & à leur gaieté naturelle, de ne s'être point laissés abattre comme les autres. Un homme de cette humeur servoit en même tems d'exemple à ses semblables, & les encourageoit par ses discours.

Ces bons effets furent remarqués ſur-tout parmi les officiers, qui étoient continuellement occupés à diſtribuer les ordres, & obligés la plupart du tems à ſe tenir ſur le tillac pour avoir l'œil ſur tout. Ils étoient toujours en action, & ils ne pouvoient perdre courage, car ils avoient Steller avec eux. Steller étoit un médecin pour l'ame ainſi que pour le corps, il portoit la joie avec lui, & la communiquoit à tout ce qui étoit autour de lui.

Il n'y eut que le capitaine-commandeur qui céda au mal ; ſon âge & ſa conſtitution lui donnoient plus de penchant au repos qu'à l'activité. A la fin il devint ſi méfiant, & regarda tellement chacun pour ennemi, que Steller qu'il avoit tant aimé juſques-là, n'oſa plus paroître à ſes yeux.

Waxel & Chitrow ſe portèrent aſſez bien pendant qu'ils furent en mer. Ils demeurèrent le plus long-tems de tous ſur le vaiſſeau, parce qu'ils avoient réſolu que tout l'équipage ſeroit mis à terre avant que de s'y rendre eux-mêmes ; ils ſe trouvoient auſſi mieux logés à bord. Mais cette ſituation penſa leur devenir funeſte, ſoit parce qu'ils ne ſe donnoient plus tant de mouvement, ſoit parce qu'ils étoient expoſés aux vapeurs malignes qui ſortoient du fond-de-cale. En peu de jours ils ſe trouvèrent ſi mal, que le 21 Novembre on fut obligé de les tranſporter du vaiſſeau à terre. On

avoit appris par expérience comment il falloit faire passer les malades du vaisseau au grand air; ainsi Waxel & Chitrow furent enveloppés soigneusement, & on ne leur laissa respirer l'air que peu-à-peu & par degrés, jusqu'à ce qu'ils y fussent accoutumés. Dans la suite ils revinrent en parfaite santé, mais Chitrow plus lentement que Waxel.

Béerings mourut le 8 Décembre 1741. On lui fit l'honneur d'appeler l'île de son nom. Il étoit Danois de naissance. Dès sa plus tendre jeunesse il s'étoit montré passionné pour les voyages de long cours. Il revenoit même des Indes orientales & occidentales lorsqu'il se présenta au czar Pierre qui créoit alors une marine. En 1707 il fut nommé lieutenant, & en 1710, capitaine-lieutenant dans la flotte de ce prince. Béerings ayant ainsi servi dans la marine Russe dès son berceau, & assisté depuis à toutes les expéditions maritimes pendant la guerre de Suede, il avoit acquis, outre l'habileté nécessaire à un officier de mer, une longue expérience. Aussi parut-il digne du choix qu'on fit de lui pour conduire les deux expéditions si importantes du Kamtschatka. Cependant quelle destinée pour un homme si célèbre! On peut dire qu'il fut presque enterré vif. Béerings avoit été transporté à terre avec les plus grandes précautions, le lendemain du jour

du débarquement; la fosse où il avoit été placé étoit la plus grande & la moins incommode, on l'avoit aussi couverte soigneusement en forme de tente. Dès les premiers jours il se détachoit continuellement du sable des parois de la fosse où il étoit couché, & ses pieds en étoient à tout instant couverts; ceux qui avoient soin de lui les dégageoient aussitôt, mais il ne voulut plus permettre à la fin qu'on l'ôtat, il croyoit en ressentir encore quelque chaleur, tandis qu'elle l'abandonnoit dans toutes les autres parties du corps. Peu-à-peu ce sable s'accumula jusqu'au bas ventre, & lorsqu'il eut rendu le dernier soupir on fut obligé de le déterrer pour l'inhumer convenablement.

Quelque désastreuse que fut la situation de l'équipage du Saint-Pierre, celle de l'autre vaisseau que montoit Tschirikow ne le fut pas moins. On a vu plus haut que le 27 Juillet ce capitaine avoit fait voile des côtes de l'Amérique pour revenir à Awatscha. Ce retour fut accompagné des mêmes contretems que celui du capitaine-commandeur. Toujours vents contraires, toujours une côte ou des îles qui barroient le chemin, & que l'on regretta de n'avoir pas découverte en allant. Tschirikow avoit encore cette incommodité de plus, que la perte de ses deux chaloupes l'empêchoit de se pourvoir d'eau fraîche.

Le 20 Septembre, il arriva ſous les cinquante degrés douze minutes, à une côte, qui ne peut être que la même que le capitaine-commandeur découvrit quatre jours après. Cette côte étoit tellement bordée de rochers à fleur d'eau, que les Ruſſes eurent beaucoup de peine à éviter un danger auſſi grand. On fut obligé de mouiller à deux cens braſſes de la terre. Les naturels du pays vinrent au nombre de vingt-un, chacun dans un canot de cuir; ils ſe montrèrent fort civils aux étrangers, & diſpoſés à les aider. Mais ils étoient ſi étonnés de la forme & de la grandeur du vaiſſeau, qu'ils ne pouvoient ſe laſſer de l'examiner & de les regarder. Perſonne ne put entendre leur langage. Les Ruſſes ſatisfaits de l'accueil de ces Sauvages, deſiroient faire quelque ſéjour avec eux ſur la côte; mais il ne fut pas poſſible de s'arrêter là plus long-tems, le cable ſe rompit à la pointe des rochers, & l'on ſe trouva heureux de regagner le large, quelque défavorable que fût le vent.

L'eau fraîche diminuoit conſidérablement; pour y ſuppléer on s'occupa à diſtiller de l'eau de mer. Cette opération lui ôta ſa ſalubre, mais l'amertume reſta. Cependant il fallut bien prendre le parti de s'en ſervir, en la mêlant par moitié avec l'eau douce qui reſtoit, & en diſtribuant ce mélange par petites portions. Quelle joie dans une telle

disette, lorsqu'il pleuvoit ! Chacun à l'envi se désaltéroit de l'eau du ciel, sans être dégoûté de la boire exprimée des voiles sales qui la recevoient.

Cette circonstance aggrava beaucoup la triste situation de l'équipage du Saint-Paul ; le scorbut fit le même ravage dans ce vaisseau que dans l'autre ; Tschirikow même en fut attaqué dès le 20 Septembre. Le 26, mourut le canonnier Joseph *Catschikow*; le 6 Octobre, le lieutenant *Tschichatschew*; & le 7 Octobre, le lieutenant *Plautin*. Enfin on apperçut la côte du Kamtschatka le 8 Octobre, & le 9 on entra dans le golfe d'Awatscha. Le professeur de la Croyère qui avoit aussi gardé la chambre depuis long-tems, voulut se faire mettre à terre le 10 ; mais lorsqu'il fut sur le tillac il tomba mort. De soixante-dix hommes dont l'équipage étoit composé, il y en eut vingt-un qui moururent. Le pilote Jelagin, le seul de tous les officiers qui fût resté en santé, conduisit le vaisseau le 11 Octobre dans le port de Petropowlowska, après un voyage de plus de quatre mois.

Au printems suivant, Tschirikow, qui s'étoit rétabli de sa maladie, sortit du golfe & croisa sur le capitaine-commandeur. Ne le voyant point paroître après quelques jours, il fit voile pour Ochotzk, ensuite il se transporta à Jakustk. De cette ville il

donna avis de ſon retour à l'amirauté. Il ne tarda point à recevoir l'ordre de faire halte à Jeniſeik. Il y reſta juſqu'en 1745, qu'il reçut un nouvel ordre du ſénat de ſe rendre à Petersbourg. A ſon arrivée il fut nommé, en récompenſe de ſes ſervices, capitaine-commandeur; mais il ne jouit pas long-tems de ce grade, étant mort dans la même année, avec la réputation bien établie d'avoir été un officier également habile & actif. On lui doit auſſi l'éloge de s'être toujours montré franc, droit & très-réglé dans ſes mœurs. Il fut beaucoup regretté de la cour de Ruſſie & de tous ceux qui l'avoient connu.

Nous revenons à l'île de Béerings. Quelques jours avant la mort du capitaine-commandeur, les Ruſſes eurent encore le malheur de perdre leur vaiſſeau; c'étoit l'unique reſſource qui pouvoit les tirer de cette terre d'exil. Il étoit à l'ancre, comme on l'a vu plus haut, & expoſé à toute l'impétuoſité de la mer, lorſque la nuit du 28 au 29 une violente tempête s'étant élevée de l'eſt au ſud-eſt, le cable ſe rompit & le vaiſſeau échoua près de l'endroit où les Ruſſes étoient couchés dans leurs foſſes. On le trouva le matin enſablé de 8 à 10 pieds. Par la viſite qu'on en fit on reconnut qu'il étoit preſque entièrement fracaſſé à la quille

& aux côtés. L'eau qui y entroit & sortoit par le bas, avoit fait couler à la mer ou gâté la plus grande partie des provisions qui y restoient, & qui consistoient en farine, en gruau & en sel.

Cette perte étoit accablante dans les circonstances où se trouvoient les malheureux débarqués; mais elle diminua bientôt à leurs yeux, lorsqu'ils eurent réflechi que le vaisseau, quoique brisé avoit été jetté à leurs pieds sur le sable, au lieu d'être emporté en pleine mer; il leur restoit au moins l'espérance, s'il ne pouvoit être remis à flot, d'en construire avec les débris un qui fût suffisant pour regagner le Kamtschatka.

Ce qui s'étoit passé depuis le naufrage avoit distrait les Russes sur deux objets importans dans leur situation; le premier, de reconnoître le terrein où ils avoient abordé; & le second de pourvoir à leur subsistance. Ce soin ne pouvoit être plus pressant; ils s'en occupèrent aussitôt après la dernière tempête Ils ignoroient encore s'ils étoient débarqués dans une île ou sur un continent, si la contrée étoit habitée, mais sur-tout quelles étoient ses productions animales & végétales. Après avoir délibéré sur ces objets, le résultat fut de commencer par la reconnoissance du pays, en envoyant de la côte orientale où ils avoient débarqué & s'étoient établis, un certain nombre choisi d'entre les plus vigoureux

vigoureux de l'équipage, vers le nord & le ſud. Ces envoyés allèrent auſſi loin que les rochers qui avançoient dans la mer le leur permirent; les uns revinrent le troiſième jour de leur départ, & les autres le quatrième.

Ils rapportèrent unanimement qu'ils n'avoient pas trouvé la moindre trace d'hommes, mais qu'ils avoient vu ſur le rivage beaucoup de loutres appelées au Kamtſchatka caſtors marins. Ils avoient auſſi remarqué vers l'intérieur du pays une grande quantité de renards bleus & blancs, qui ne s'étoient point enfuis à leur approche. On conclut avec raiſon, d'après cet expoſé, que le pays n'étoit point fréquenté ni habité par des hommes. Cependant, comme les envoyés n'avoient point aſſez parcouru l'intérieur, & qu'on n'avoit point encore pénétré juſqu'à la côte oppoſée à celle du débarquement, on réſolut d'en faire partir de nouveaux. Ceux-ci montèrent ſur une montagne très-élevée, à trois ou quatre lieues du rivage, de ſon ſommet ils découvrirent la mer à l'oueſt & à l'eſt, & dès-lors ils ne doutèrent plus que ce ne fût dans une île qu'ils avoient abordé. On n'y trouva aucune forêt, mais ſeulement quelques buiſſons de ſaule ſur le bord des ruiſſeaux.

Après la reconnoiſſance de l'île, on procéda à l'examen des proviſions échappées au naufrage &

à la tempête. D'abord il fut prélevé & mis en réserve la quantité d'environ huit cents livres de farine, pour la provision lors du trajet qu'on espéroit faire de l'île au Kamtschatka; ensuite on régla les portions journalieres. Quoique modiques, & qu'il mourût environ trente Russes jusqu'au moment du départ des naufragés, elles n'auroient point été suffisantes si les animaux marins n'y avoient suppléé fort-à-propos.

Les premiers qui servirent à leur nourriture furent les loutres. La chair en étoit dure & coriace, mais il fallut bien s'en contenter jusqu'à ce qu'on pû la remplacer par une autre moins désagréable. Cependant les Russes en tuèrent encore beaucoup, à cause de leurs belles fourrures, lors même que ces animaux ne leur servirent plus d'aliment. Ces peaux sont si estimées, que les Chinois les achètent des Russes à Kiachta, jusqu'à quatre-vingts & cent roubles chacune. Les naufragés en rassemblèrent neuf cens pendant leur séjour dans l'île. Elles furent distribuées également entre tous. Steller fut cependant le mieux pourvu; en qualité de médecin, il reçut plusieurs de ces peaux en présent, & d'autres lui furent vendues ou échangées par ceux qui ne prisoient que médiocrement ces fourrures, dans l'incertitude qu'ils avoient de revoir leur patrie.

On aſſure qu'il en avoit trois cens lorſqu'il repaſſa en Sibérie.

Au mois de Mars, les loutres diſparurent. Elles furent d'abord remplacées par un autre animal appelé au Kamtſchatka chat marin (*Kotimorskie*), à cauſe de ſes longues mouſtaches, & enſuite par les chiens de mer. Les animaux de ces deux eſpeces ſe trouvoient en grand nombre ſur les côtes de l'île, & principalement les chats marins ſur la côte occidentale; les plus gros péſoient juſqu'à huit cens livres. Leur chair déſagréable au goût répugnoit aux Ruſſes: heureuſement que de tems-en tems ils ſurprenoient les jeunes lions marins, connus par les Kamtſchadales ſous le nom de *Siwuttcha*; lorſqu'ils ont atteint leur groſſeur, ils peſent juſqu'à ſeize cens livres. Le lion marin eſt redoutable aux autres animaux, & même à l'homme, ſon inclination belliqueuſe ſe fait remarquer dans ſon aſpect terrible & dans ſes yeux pleins de feu. Les Ruſſes ne ſe haſardoient à les attaquer que pendant leur ſommeil. Leur chair eſt excellente.

La vache marine, appelée par les Eſpagnols *Manati*, & par les François *Lamentin*, fut auſſi très-utile aux Ruſſes. On en prit qui péſoient huit mille livres. Un ſeul de cette groſſeur ſuffiſoit pour la nourriture de quinze jours. Leur chair eſt comparable à celle du bœuf, & celle des jeunes n'eſt pas

inférieure à celle du veau, La graiſſe qui couvre de trois à quatre pouces la chair de ces animaux, eſt aſſez ſemblable au lard du porc. Les naufragés en fondirent & en firent uſage au lieu de beurre. Ils remplirent auſſi quelques tonneaux de ſa chair qu'ils avoient ſalée, & on les réunit à la proviſion miſe à part pour le retour au Kamtſchatka.

Les amateurs d'hiſtoire naturelle trouveront un détail ample & ſatisfaiſant ſur les animaux marins dont on vient de parler, dans l'ouvrage intitulé : *Voyages & découvertes faites par les Ruſſes ſur l'Océan oriental*, par M. MULLER, premier vol., pages 308 & ſuivantes.

L'auteur du Journal a encore obſervé comme une faveur de la Providence, dans la triſte ſituation où les Ruſſes ſe trouvoient dans l'île de Béerings, que dès le commencement de l'hiver une baleine morte échoua aſſez près de leur quartier. Elle avoit huit braſſes de long. C'étoit la reſſource des naufragés quand les animaux marins leur manquoient; auſſi l'appeloient-ils le magaſin des vivres. On en coupoit la graiſſe en morceaux quarrés que l'on faiſoit bouillir à grand feu pour en ſéparer l'huile; ce qui reſtoit, quoique coriace, ſe mangeoit comme la viande. Dans les premiers jours du printems ſuivant, une autre baleine morte fut encore jettée ſur

cette côte par la mer. Celle-ci plus fraîche fit abandonner la première.

On trouve dans le même Journal une remarque que l'on aura occasion de voir dans quelques autres relations de ce recueil, c'est que les Russes passèrent tout le tems de leur séjour à l'île Béerings dans l'état d'égalité & de liberté si naturel à l'homme. A peine eurent-ils gagné le rivage, que toutes distinctions & prérogatives disparurent. L'officier, le soldat & le matelot, confondus dans les mêmes fosses, se plaçoient sans rang, & étoient réduits à la même portion. Waxel, lieutenant de Béerings, lui avoit cependant, aussitôt après sa mort, succédé de droit dans le commandement; mais il n'en avoit que le titre, & il n'osa s'en prévaloir qu'au retour de l'équipage au Kamtschatka.

Retour des Russes au Kamtschatka.

A la fonte des neiges, vers la fin du mois de Mars 1742, les Russes s'occupèrent sérieusement de leur retour. Tous étant assemblés au nombre de quarante-cinq, on mit en délibération les moyens de gagner le Kamtschatka. L'état d'égalité où ils vivoient produisit une diversité d'opinions qui étoient appuyées avec chaleur par ceux qui les produisoient. Waxel expérimenté se conduisit avec

beaucoup de prudence & d'art dans cette circonſtance. Sans heurter de front les auteurs de ces avis différens, il les oppoſoit l'un à l'autre, & les détruiſoit par un troiſième qu'il faiſoit rejetter enſuite par des objections qui paraiſſoient ſans réplique. Enfin lui & Chitrow, qui s'étoient concertés enſemble, proposèrent leur ſentiment, qui fut de mettre en pièces le paquebot, & d'en conſtruire un qui fût moins conſidérable, mais aſſez ſpacieux pour renfermer tout l'équipage & les proviſions. En le diſcutant, ils firent beaucoup valoir que tous ceux qui avoient ſouffert enſemble ne ſeroient point ſéparés, qu'il n'en reſteroit point en arrière; que s'il arrivoit un nouveau malheur, ils ſeroient les uns avec les autres, & que perſonne n'en ſeroit exempt. Cet avis ayant paſſé unanimement, on en dreſſa un acte qui fut ſigné par tout l'équipage. Le tems favorable qu'il fit dans les premiers jours du mois d'Avril permit de le mettre à exécution. Tout le mois fut employé à déplacer les agrêts & à démonter la carcaſſe du bâtiment. Les officiers, les premiers à l'ouvrage, donnoient l'exemple aux autres par leur aſſiduité au travail.

Lorſque Béerings monta le Saint-Pierre, il ſe trouvoit dans l'équipage Ruſſe trois charpentiers, qui moururent ſucceſſivement dans l'île. Heureuſe-

ment un Cosaque, natif de Krasnojarsk en Sibérie, nommé *Sawa Starodubzow*, qui avoit servi comme ouvrier dans le chantier d'Ochoska, s'offrit pour diriger la construction du nouveau paquebot, si on vouloit lui en donner les proportions. Ses offres furent acceptées, & il tint exactement parole. Un service de cette importance rendu aux compagnons de son infortune ne resta pas sans récompense; aussitôt l'arrivée de l'équipage à Jeniseisk, il fut élevé par la cour de Russie au rang de Sinbojarskoy, c'est le dernier degré de noblesse en Sibérie.

Le 6 Mai, on commença la construction du bâtiment; on lui donna quarante pieds de longueur sur treize de largeur. A la fin du même mois, l'étrave, l'étambord, les varangues & les fourçats étoient posés. Dès les premiers jours de Juin, on le revêtit en planches tant en dedans qu'en dehors. Il n'avoit qu'un mât & un pont, mais il portoit une chambre de pouppe & une cuisine sur le devant, & de chaque côté quatre rames. Dans le dénuement où étoient les Russes de beaucoup de choses, ils parvinrent néanmoins à le calfater. Enfin on construisit aussi en même-tems un canot pour neuf à dix personnes.

Tout le corps du bâtiment étant achevé, on le lança à l'eau le 10 Août suivant; il fut nommé

le Saint-Pierre, comme le paquebot des débris duquel il avoit été construit. On pouvoit aussi l'appeler une hourque à un mât ; car de la manière dont il étoit funé, il approchoit plus de ces sortes de bâtimens. Les boulets & ce qui restoit de la feraille du premier vaisseau servit à le lester. Un calme constant qu'il fit pendant six jours fut employé à placer le mât, le gouvernail, les voiles, & à le charger de provisions ; il prenoit cinq pieds d'eau.

Chacun s'étant rendu à bord, on mit à la mer le 16 ; les rochers & les bas-fonds furent esquivés à l'aide des rames, jusqu'à la distance de deux milles d'Allemagne. Ensuite on déploya les voiles pour se servir d'un petit vent frais du nord qui s'étoit levé. Le vaisseau étoit aussi bon voilier & manœuvroit aussi facilement que s'il avoit été travaillé par un habile constructeur. Le 18 Août, ils essuyèrent un gros vent contraire du sud-ouest. La crainte d'une tempête leur fit prendre la résolution d'alléger le vaisseau en jettant à la mer une partie de ce qui le lestoit. Le 25 Août, ils apperçurent le Kamtschatka. Le lendemain ils entrèrent heureusement dans le golfe d'Awatscha, & le 27, ils jettèrent l'ancre au port Petropawlowska.

On ne pourroit exprimer que très-difficilement

la ſatisfaction qu'éprouvèrent les Ruſſes après avoir pris terre, eurent. Ils bientôt oublié leurs malheurs & la diſette où ils s'étoient trouvés, à la vue d'un magaſin abondamment pourvu de vivres, que le capitaine Tſchirikow y avoit laiſſés. Des caſernes ſpacieuſes & commodes les attendoient, ils y paſsèrent l'hiver. Au mois de Mai ils ſe rembarquèrent & arrivèrent à Ochoſtka. Waxel ſe rendit enſuite à Jakutsk & y reſta tout l'hyver. Au mois d'Octobre 1744, il parvint à Jeniſeisk, & y trouva le capitaine Tſchirikow qui avoit reçu, comme nous l'avons vu plus haut, ordre du ſénat d'y reſter juſqu'à ce que la cour de Ruſſie eût pris une réſolution définitive ſur les expéditions du Kamtſchatka. Waxel crut devoir auſſi attendre les ordres du ſénat dans cette ville.

Enfin Tſchirikow ayant été mandé en 1745 à Pétersbourg, Waxel lui ſuccéda dans le commandement des deux équipages réunis; il ſe rendit avec eux dans cette même ville au mois de Janvier 1749. C'eſt ſon arrivée à Pétersbourg qui eſt le terme de la ſeconde expédition du Kamtſchatka, après avoir duré ſeize ans.

L'académicien Steller ſurvécut le capitaine Béerings, mais ſon ſort fut aſſez malheureux. Il étoit reſté au Kamtſchatka lors du départ de Waxel,

pour y faire quelques recherches & observations sur l'histoire naturelle. Il se mêla imprudemment, quoiqu'avec la meilleure intention, de choses qui ne le concernoient point; à son arrivée à Irkutsk (6), la chancellerie provinciale l'entreprit sur cet objet; & envoya son rapport au sénat. Dans l'intervalle, Steller se justifia si bien auprès du gouverneur de cette ville, qu'il lui permit de continuer sa route; mais la procédure faite par la chancellerie étant arrivée à Pétersbourg plutôt que le mémoire pour sa justification, le sénat lui envoya ordre de retourner à Irkutsk. Steller reprenoit le chemin de cette ville, lorsqu'un second courier lui apporta la révocation du premier ordre. Il le reçut avec joie, mais le chagrin avoit fait trop d'impression sur sa santé, il n'arriva point à Pétersbourg, une fièvre chaude l'emporta à Tumen, le 12 Novembre 1745. La république des lettres perdit en lui un savant actif & un bon observateur.

Depuis les expéditions de Béerings, de Tschirikow & Spanberg, il s'est encore fait des voyages du Kamtschatka aux côtes de l'Amérique, & aussi des découvertes dans l'Océan oriental; mais c'est principalement sous le regne de l'impératrice Catherine II, que l'émulation des Russes pour des entreprises dans ces parages s'est beaucoup accrue.

En 1764, des riches marchands Russes de Moscow, de Wologda, &c. s'associèrent au nombre de vingt, pour faire le commerce, tant au Kamtschatka qu'à l'île Béerings, & dans les contrées nouvelles. Les navigateurs de cette Compagnie ont découvert dans le cours des voyages réglés qu'ils ont faits, & qu'ils continuent encore à ce sujet, les îles Oloutorsky & Olcoustky; ces îles avec celles d'Anadir vues par Béerings & Tschirikow, forment le nouvel Archipel du nord, entre l'Amérique & le Kamtschatka.

Les Russes n'ont point encore communiqué au public les relations de ces dernières découvertes, soit qu'ils craignent que les autres nations ne les suivent à la trace, ou peut-être qu'on ne leur reproche les brillantes impostures des premiers navigateurs.

NOTES.

(1) *KAMTSCHATKA.* C'est à regret que nous nous abstenons de faire suivre la relation du Naufrage de Béerings par le précis historique sur le KAMTSCHATKA, que nous avons promis. *M. de la Peyrouse*, dans le cours de son voyage, doit

toucher à cette presqu'île, suivant les lettres du 17 septembre 1785, reçues de Monterey en Californie ; il y fera certainement des observations : nous en profiterons pour rendre le précis plus intéressant & d'une exactitude plus constatée.

(2) *OKHOSTKA*, ville de la Tartarie Russienne, dans le pays des Tunguses elle est nouvellement construite, & située à cinquante-cinq [illegible]grés trente minutes de latitude, entre les deux [illegible]ouchures de la rivière d'Okhostk, presque sur [illegible]ord de la mer. Cette ville qui s'aggrandit tous [illegible]s, est l'entrepôt du commerce Russe au [illegible]atka & en Amerique. On vient d'y cons[illegible] forteresse pour sa défense. Les maisons [illegible]res publics sont mieux bâtis & plus ré[illegible]hotska que dans les autres ostorgs ou [illegible] Russes. Le Kamtschatka & les côtes de la [illegible] de [illegible]ngina, jusqu'aux frontières de la Chine, sont de la dépendance du gouvernement & de la chancellerie d'Okhostka. C'est à la douane de cette ville que se perçoivent les droits de toutes les marchandises qui s'exportent du Kamtschatka, de ses Archipels & de l'Amérique, ou qui s'y importent de Russie. Il n'y a point de pâturages aux environs d'Okhostka, & le sol y est aussi stérile qu'au Kamtschatka ; cependant on y trouve en

abondance & à un prix modéré, le grain, le bétail & toutes les provisions de bouche qu'on y conduit de Jakutszk.

(3) *JAKUTZK* ou *JAKUTZKOY*, ville de l'empire Russe en Sibérie, dans la Tartarie, sur la rivière de Léna au pays des Jakutes, qu'elle tient dans le respect & dont elle prend le nom. Cette ville est éloignée d'Okhostka de deux cent cinquante lieues environ. La traversée pour arriver de cette derniere ville au midi du Kamtschatka, est d'environ trois cens lieues de mer. C'est d'Okhostka qu'il part en été des barques pour se rendre le long des côtes & par les ouvertures du Cap, à Sabatzia, à Anadirskoy, & au Kamtschatka. Elles y prennent du Narval & de l'huile de baleine. Les barques qui servent aux Tartares pour ces voyages, sont de cuir & d'une légereté extraordinaire.

(4) *L'OBI*, l'un des plus considérables fleuves de l'Asie, dans la Tartarie Russienne. Il prend sa source au midi de cette contrée, & la traverse du sud-est au nord-est. Il reçoit l'Irtisc & le Tobol, deux rivieres considérables, & se jette ensuite dans l'Océan, près du détroit de Weigats & de la Nouvelle-Zemble. L'Oby abonde en excellens poissons.

Le *JENISCA* & le *LENA* sont aussi deux grands

fleuves de l'Asie, dans la Tartarie Russienne; ils coulent du midi au septentrion, & se jettent dans la mer Glaciale.

(5) *Baie d'AWATSCKA*, à l'extrêmité de l'Asie, sur la côte orientale de la pointe du Kamtschatka. Elle tire son nom de la rivière d'Awatscka, qui s'y décharge. La Baie d'Awatscka est presque sous la même latitude, quoiqu'un peu plus bas que la rivière de Bolchaïa-Reka. De hautes montagnes environnent cette baie & la défendent de la violence des vents; sa forme est de figure ronde, de cinq lieues environ de diamètre. On y trouve trois ports différens pour la grandeur, mais également bons; le premier est celui de Hiakina, appelé maintenant le port de Saint-Pierre & Saint-Paul. Rakovina est le second, & le troisième, Tareina. Depuis l'expédition de Béerings pour aborder en Amérique, il s'y est formé un ostorg Russe, qui a fait abandonner presque tous ceux qui étoient dans les environs; il s'augmente même encore tous les jours, par sa situation avavantageuse, la salubrité de l'eau de la rivière d'Awatscka, & sur-tout par l'abord de ceux qui commercent sur les côtes de l'Amérique & dans les Archipels voisins. L'amirauté a fait construire près du port de Saint-Pierre & St-Paul, des maisons pour les officiers, des casernes, des magasins & d'autres bâtimens publics.

Au nord de la Baie d'AWatſcka, il y a deux hautes montagnes, dont l'une qui eſt un volcan jette ſans ceſſe de la fumée depuis long-tems, mais il n'en ſort des flammes que par intervalle.

(6) *IRKUTSK*, ou *IRKUTSKOI*, ville de la Tartarie Ruſſienne dans la Sibérie. Elle eſt ſituée dans la contrée des Kumi-Tongoi, ſur la rivière d'Angura qui a ſa ſource dans le lac de Baikal, à huit lieues de diſtance environ. Cette ville, qui eſt bâtie depuis peu d'années, eſt flanquée de bonnes tours; elle a pluſieurs fauxbourgs qui ſont très-grands, Le bled, le ſel, la viande & le poiſſon y ſont à bas prix. Le territoire de cette ville, qui ſe prolonge juſqu'à Wergolenskoi, eſt très-fertile & abondant en grains. Les Ruſſes occupent cent villages environ autour d'Irkursk, & y cultivent la terre avec ſoin.



N°. 9.

RELATION

*Du Naufrage d'un Brigantin Anglois, sur les côtes de l'*Isle Royale*, à l'entrée du golfe de Saint-Laurent, dans l'Amérique septentrionale, en* 1780 (*).

L'HOMME de courage trouve toujours dans les situations les plus désespérées, des ressources en lui-même. Le Journal de M. *S. W. Prenties*, officier dans le quatre-vingt-quatrième régiment Anglois infanterie, en offre au lecteur un exemple frappant. Nous le laisserons parler lui-même.

(*) Cette Relation a été publiée pour la première fois à Londres en 1782, & y a été réimprimée cinq fois en dix-huit mois. La traduction françaife a paru en 1785 à *Paris*, chez *Froullé*.

« Chargé

» Chargé des dépêches que le général Haldimand, commandant en chef du Canada, m'avoit confiées pour le général Clinton, je m'embarquai, le 17 Novembre 1780, ſur un petit brigantin qui faiſoit voile de Quebec pour New-Yorck. Nous allions de conſerve avec uue goëlette deſtinée pour le même endroit, & qui portoit un duplicata des dépêches. Après avoir deſcendu le fleuve Saint-Laurent, juſqu'au havre appelé le Trou de Saint-Patrice dans l'île d'Orléans, nous fûmes retenus dans ce port par un vent contraire qui dura ſix jours. L'hiver faiſoit déja ſentir ſes premiers frimats & la glace ſe forma bientôt à une grande épaiſſeur ſur tous les bords du fleuve, par l'âpreté d'un froid rigoureux. Plût au ciel qu'il eût duré quelques jours de plus! En fermant abſolument notre marche, il nous auroit ſauvés des malheurs dont le récit va commencer avec celui de notre navigation.

» Avant de parvenir à l'embouchure du fleuve, on s'étoit apperçu que le brigantin faiſoit une légère voie d'eau. A peine fûmes-nous entrés dans le golfe, que cette voie devint plus conſidérable; & les deux pompes, malgré leur travail continuel, laiſſoient toujours deux pieds d'eau dans la cale. D'un autre côté, le froid avoit augmenté ſa rigueur, & les glaces s'amonceloient autour du vaiſ-

ſeau, jusqu'à nous faire craindre d'en être entiérement environnés. Nous n'avions à bord que dix-neuf perſonnes, dont ſix paſſagers, & les autres mauvais matelots. Quant au capitaine, de qui nous devions attendre des ſecours dans une poſition ſi fâcheuſe, au lieu de veiller à la conſervation du navire, il paſſoit le tems à s'enivrer dans ſa chambre, ſans s'occuper un moment de notre ſûreté.

» Le vent continuant de ſouffler avec la même violence, & l'eau s'étant élevée dans la cale juſqu'à la hauteur de quatre pieds, le froid & la laſſitude jetterent le découragement parmi les gens de l'équipage. Tous les matelots de concert prirent la résolution de ne plus manœuvrer. Ils abandonnèrent les pompes en témoignant une profonde indifférence ſur leur deſtin, aimant mieux, diſoient-ils, couler à fond avec le vaiſſeau, que de s'épuiſer par un travail inutile dans une ſituation déſeſpérée. Il faut convenir que depuis pluſieurs jours, leurs fatigues avoient été exceſſives & ſans aucun intervalle de délaſſement. L'inaction du capitaine achevoit encore de les abattre. Cependant, à force d'encouragement & de promeſſes, & par une diſtribution de vin que j'ordonnai fort à-propos pour les rechauffer, je parvins à vaincre leur répugnance. L'interruption du travail avoit faitentrer un

pied d'eau de plus dans la cale ; mais leur activité se ranimant par la chaleur de la boisson que je leur faisois donner toutes les demi-heures, ils soutinrent avec tant de constance l'effort de la manœuvre, que l'eau fut bientôt réduite à moins de trois pieds.

» Nous étions au 3 Décembre. Le vent sembloit de jour en jour s'irriter au lieu de s'adoucir. Les fentes du vaisseau alloient toujours en s'aggrandissant, tandis que les glaçons attachés à ses côtés augmentoient son poids, & gênoient sa marche. Il falloit continuellement casser cette croûte de glace qui menaçoit de l'enveloper. La goëlette qui nous suivoit, loin de pouvoir nous prêter aucune assistance, se trouvoit dans un état encore plus déplorable, ayant donné sur des rochers devant l'île de Coudres, par l'ignorance du Pilote. Une neige épaisse qui vint alors à tomber nous déroba sa vue. Un coup de canon que nous tirions tour-à-tour, de demi-heure en demi-heure, formoit toute notre correspondance. Bientôt nous eûmes la douleur de ne l'entendre plus répondre à ce signal. Elle périt avec les seize personnes de son équipage, sans qu'il nous fût même possible d'appercevoir leur désastre pour chercher à les recueillir.

» La pitié que nous inspiroit un sort si funeste, fut bientôt détournée sur nous-mêmes par l'appré-

henſion d'un nouveau danger. La mer étoit fort groſſe, la neige très-épaiſſe, le froid inſupportable, & tout l'équipage abattu. C'eſt dans cet état que le contre-maître s'écria que nous ne devions pas être éloignés des Isles-Madeleine, amas confus de rochers, dont les uns élevent leur tête ſur la mer, & dont les autres cachent ſous ſa ſurface des pointes déja fatales à pluſieurs vaiſſeaux. En moins de deux heures, nous entendimes les vagues ſe briſer à grand bruit ſur ces rochers; & bientôt après nous découvrîmes l'île principale, appelée l'Homme-mort, qu'une manœuvre pénible nous fit éviter. Le ſentiment du péril n'en devint que plus vif au milieu d'une foule d'écueils dont il y avoit peu d'apparence que nous puſſions échapper avec le même bonheur, l'épaiſſeur redoublée de la neige nous permettant à peine d'étendre notre vue d'un bout à l'autre du vaiſſeau. Il ſeroit difficile de peindre la conſternation & l'effroi dont nous fûmes ſaiſis dans toute la longueur de ce paſſage. Mais lorſque nous l'eûmes franchi, un rayon d'eſpoir rentra dans le cœur des matelots, qui ne doutèrent plus que la Providence ne s'intéreſsât à leur ſalut, en conſidérant le danger dont ils venoient de ſortir, & ils redoublèrent leurs efforts avec une ardeur nouvelle.

» La mer devint plus agitée pendant la nuit:

& le lendemain, vers cinq heures du matin, une grosse houle fondit sur le vaisseau, enfonça nos faux-sabords, & remplit d'eau la cabane. L'impétuosité des vagues ayant écarté l'étambord, nous cherchâmes à boucher les ouvertures avec du bœuf coupé par tranches ; mais ce foible expédient demeura sans effet, & l'eau continua de nous gagner plus rapidement que jamais. L'équipage effrayé avoit suspendu un moment l'exercice des pompes; lorsqu'il voulut le reprendre, il les trouva si fortement gelées qu'il étoit désormais impossible de les faire jouer.

» Nous perdîmes dès ce moment l'espérance de conserver long-tems le navire; & tous nos vœux se bornèrent à ce qu'il n'enfonçât pas, du moins jusqu'à ce que nous fussions à la portée de l'île Saint-Jean, ou de quelque autre île dans le golfe, où nous pourrions aborder à l'aide de notre chaloupe. Abandonnés à la merci du vent nous n'osions entreprendre aucune manœuvre, de peur de causer au vaisseau quelque effort dangereux. Le nouveau poids d'eau qu'il prenoit de minute en minute, rallentissoit sa marche, & les vagues plus rapides dont il brisoit la course, se redressoient furieuses, & venoient se déborder sur le tillac. La cabane où nous nous étions refugiés, ne nous présentoit qu'un bien foible appui contre le souffle du

vent, & nous garantiſſoit à peine de la violence des houles glacées. A chaque inſtant nous craignions de voir emporter notre gouvernail & notre mât ſe briſer. Les mouettes & les canards ſauvages que nous entendions voltiger autour de nous, témoignoient, il eſt vrai, que la côte ne devoit pas être éloignée ; mais ſes approches mêmes étoient un nouveau ſujet de terreur. Comment échapper aux briſans dont elle pouvoit être entourée, dans l'impuiſſance où nous étions de les éviter par aucune manœuvre, & même de les appercevoir à travers le voile de neige dont nous étions enveloppés ? Telle étoit depuis quelques heures notre déplorable ſituation, lorſque le ciel s'étant tout-à-coup éclairci, nous découvrîmes enfin la terre à trois lieues de diſtance.

» Le ſentiment d'alégreſſe dont nous pénétra ſon premier aſpect, fut bien modéré par une vue plus diſtincte de rochers énormes qui paroiſſoient s'élever à pic le long de la côte pour nous en repouſſer. Le vaiſſeau venoit encore d'eſſuyer des lames violentes, qui l'auroient ſubmergé, ſi ſa charge eût été moins légère. Chaque nouvelle ſecouſſe nous faiſoit craindre de le voir s'entr'ouvrir. Notre chaloupe étoit trop petite pour contenir tout l'équipage, & la mer d'ailleurs trop furieuſe pour lui confier un ſi foible bâtiment. Il ſembloit que nous

n'étions parvenus devant cette terre fatale, que pour la rendre témoin de notre perte.

» Cependant nous approchions toujours de plus près. Nous n'en étions plus éloignés que d'un mille, lorsque nous découvrîmes avec transport, au détour de ces roches menaçantes, une plage sablonneuse vers laquelle notre cours se dirigeoit, sans que l'eau perdît assez sensiblement de sa profondeur, pour nous défendre d'en approcher de cinquante à soixante verges avant d'échouer. Le sort de nos vies alloit se décider dans quelques minutes.

» Enfin le navire donna sur le sable avec une violente secousse. Le premier choc fit sauter le grand mât, mais sans aucun accident, & le gouvernail fut démonté avec une telle rudesse, que la barre faillit tuer un des matelots. Les vagues mutinées qui battoient de tous côtés le navire, forcèrent la pouppe, ensorte que n'ayant plus d'abri dans la cabane, nous fûmes obligés de monter sur le pont, & de nous tenir accrochés aux haubans, de peur d'être renversés dans la mer. Au bout de quelques instans, le vaisseau se releva tant-soit-peu, mais la quille étoit brisée, & la carcasse sembloit prête à se disperser. Ainsi toutes nos espérances furent réduites à la chaloupe, que j'eus une peine infinie à faire mettre à la mer, tant elle étoit hé-

riſſée au dedans & au dehors de larges glaçons dont il falloit la débarraſſer. La plupart des gens de l'équipage s'étant pris de vin pour tâcher de ſe délivrer de l'effroi dont ils étoient ſaiſis, je fis avaler un verre d'eau-de-vie à ceux qui étoient reſtés ſobres, & je leur demandai s'ils vouloient s'embarquer avec moi dans la chaloupe pour gagner la terre. La mer étoit ſi houleuſe, qu'il paroiſſoit impoſſible que notre frêle eſquif pût la tenir un moment ſans être englouti. Il n'y eut que le contre maître, deux matelots & un jeune paſſager, qui réſolurent d'en courir le haſard.

» Dès le premier inſtant du péril, j'avois mis mes dépêches dans un mouchoir noué autour de ma ceinture. Sans m'occuper alors de mes autres effets, je ſaiſis une hache & une ſcie, & me jettai dans le canot, ſuivi du contre-maître & de mon domeſtique, qui, plus aviſé que moi, ſauvoit de mes coffres une bourſe de cent quatre-vingts guinées. Le paſſager ne s'étant pas élancé aſſez loin, tomba dans la mer, & peu s'en fallut que nos mains engourdies par le froid, ne fuſſent incapables de lui prêter le moindre ſecours. Lorſque les deux matelots furent deſcendus, ceux qui avoient le plus obſtinément refuſé de tenter la même fortune, nous ſupplièrent de les recevoir ; mais le poids d'un ſi grand nombre de perſonnes & le

tumulte de leur mouvement me faisant craindre de chavirer, je donnai ordre de s'éloigner du bord du vaisseau. Je ne tardai pas à m'applaudir d'avoir étouffé un sentiment de pitié qui leur auroit été funeste à eux-mêmes. Quoique la terre ne fût éloignée que d'environ cinquante verges, nous fûmes accueillis à moité chemin, d'une grosse lame qui remplit à-demi le canot, & qui l'auroit infailliblement renversé si la charge eût été plus pesante. Une seconde vague nous jetta violemment sur le rivage.

» La joie de nous trouver enfin à l'abri des périls qui nous avoient tenu si long-tems en de cruelles alarmes, nous fit oublier un moment que nous n'étions échappés d'un genre de mort, que pour en souffrir probablement un autre plus terrible & plus douloureux. En nous tenant embrassés dans nos premiers transports, pour nous féliciter sur notre salut, nous ne pouvions être insensibles à la détresse de nos compagnous que nous avions laissés sur le navire, & dont les cris lamentables se faisoient entendre au milieu du bruit sourd des flots. Ce qui redoubloit la douleur où nous plongeoit ce sentiment, étoit de ne pouvoir leur prêter aucune espece de secours. Notre canot jetté sur le sable par les vagues courroucées, témoignoit assez l'impossi-

bilité de rompre leur impulsion, pour retourner au vaisseau.

» La nuit s'approchoit à grands pas, & nous n'eûmes pas resté long-tems sur cette plage glaciale, avant de sentir que nous allions être engourdis par le froid. Il fallut nous traîner à travers la neige qui s'enfonçoit sous nos pieds, jusqu'à l'entrée d'un petit bois, environ à deux cens verges du rivage, dont l'abri nous défendit un peu du souffle perçant du nord-ouest. Cependant il nous manquoit du feu pour rechauffer nos membres transis, & nous n'avions aucun moyen d'en allumer. La boîte d'amadou que nous avions eu la précaution de prendre dans la chaloupe, avoit été baignée par la dernière houle que nous venions d'essuyer. Il n'y avoit que l'exercice qui pût nous garantir de la gelée, en tenant notre sang en circulation.

» Mieux instruit que mes compagnons de la nature de ces âpres climats, je leur recommandai de se livrer à un grand mouvement pour repousser le sommeil. Mais le jeune passager, dont les habits trempés des eaux de la mer, s'étoient roidis en glaçons sur son corps, ne put résister à la sensation assoupissante que donne toujours le froid extrême qu'il éprouvoit. Vainement j'employois tour-à-tour la persuasion & la force pour le faire tenir

ſur ſes pieds. Je fus obligé de l'abandonner à ſon aſſoupiſſement. Après avoir marché pendant une demi-heure, ſaiſi moi-même d'une ſi forte envie de dormir, que je me ſentois prêt à chaque inſtant de me laiſſer couler à terre pour la ſatisfaire, je revins à l'endroit où ce jeune homme étoit couché. Je mis la main ſur ſon viſage, & le ſentant tout froid, je le fis toucher au contre-maître. Nous crûmes l'un & l'autre qu'il étoit mort. Il nous répondit d'une voix foible qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il ſentoit ſa fin s'approcher; & il me ſupplia, ſi je lui ſurvivois, d'écrire à ſon pere à Neuw-Yorck & de l'inſtruire de ſon malheur. Au bout de dix minutes nous le vîmes expirer, ſans aucune ſouffrance, ou du moins ſans de vives convulſions. J'ai rapporté cet incident, pour montrer l'effet d'un froid violent ſur le corps humain pendant le ſommeil, & pour faire voir que cette mort n'eſt pas toujours accompagnée d'un ſentiment de douleur auſſi vif qu'on a coutume de le ſuppoſer.

» Cette leçon effrayante ne fut pas capable d'engager les autres à combattre le penchant qui les entraînoit au ſommeil. Trois d'entr'eux ſe couchèrent en dépit de mes exhortations. Voyant qu'il étoit impoſſible de les faire tenir debout, j'allai couper deux branches d'arbres, dont je don-

nai l'une au contre-maître, & toute mon occupation, pendant le reste de la nuit, fut d'empêcher nos compagnons de dormir, en les frappant aussitôt qu'ils fermoient la paupière. Cet exercice ne fut pas inutile à nous-mêmes, en même tems qu'il préservoit les autres du danger presque certain de mourir.

» La lumière du jour, que nous attendions avec une si vive impatience, parut enfin. Je courus avec le contre-maître sur le rivage, pour tâcher de découvrir quelques traces du vaisseau, quoiqu'il nous en restât à peine une foible espérance. Quelle fut notre surprise & notre satisfaction, de voir qu'il s'étoit conservé, malgré la violence du vent qui sembloit avoir dû le briser en mille pieces pendant la nuit ! Mon premier soin fut de chercher comment je pourrois faire venir à terre le reste de l'équipage. Le vaisseau, depuis que nous l'avions quitté, avoit été poussé par les vagues beaucoup plus près de la côte, & l'espace qui l'en séparoit devoit encore se trouver plus petit à la basse marée. Lorsqu'elle fut venue, je criai aux gens du vaisseau d'attacher une corde à son bord pour s'y glisser tout du long l'un après l'autre. Ils adoptèrent cet expédient. En veillant d'un œil attentif le mouvement de la mer, & saisissant bien le tems de glisser au moment où la vague se retiroit, ils

descendirent tous sans péril, à l'exception du charpentier. Celui-ci ne jugea pas à propos de se hasarder de cette manière, ou peut-être se trouvoit-il incapable d'aucun mouvement, ayant usé un peu trop librement de sa bouteille pendant la nuit. Le salut général étoit attaché à celui de chacun de nous en particulier, & je me réjouis doublement de voir autour de moi un si grand nombre de mes compagnons d'infortune, que je croyois tous engloutis dans les ondes peu d'heures auparavant.

» Le capitaine, avant de descendre, s'étoit heureusement chargé de tous les matériaux nécessaires pour allumer du feu. La troupe se mit alors en marche vers la forêt : les uns s'employèrent à couper du bois, & les autres à ramasser des branches seches dispersées à terre; bientôt une flamme brillante qui s'éleva d'un large bûcher nous fit pousser mille cris joyeux. Si l'on considère le froid extrême que nous avions souffert long-tems, aucune jouissance ne pouvoit être égale à celle de la chaleur d'un bon brasier. C'étoit à qui s'en approcheroit de plus près pour ranimer ses membres engourdis. Mais cette jouissance fut suivie, pour la plupart, des douleurs les plus cruelles, aussitôt que l'ardeur de la flamme pénétra les parties de leurs corps mordues par la gelée. Le contre-maître & moi étions les seuls qu'elle eût respectée, à cause

de l'exercice que nous avions fait dans la nuit. Tous les autres en avoient été plus ou moins attaqués, ſoit dans le vaiſſeau, ſoit à terre. Les mouvemens convulſifs qu'arrachoit à ces malheureux la violence des tortures qu'ils éprouvoient, ſeroient trop horribles à exprimer.

» Lorſque nous vînmes à faire la revue de notre troupe, j'obſervai qu'il manquoit un paſſager, nommé le capitaine Green. J'appris qu'il s'étoit endormi à bord du vaiſſeau, & qu'il avoit été gelé mortellement. Nos inquiétudes ſe renouvellèrent au ſujet du charpentier reſté ſur le navire. La mer roulant toujours avec la même fureur, il étoit impoſſible d'envoyer la chaloupe à ſon ſecours. Nous fûmes obligés d'attendre le retour de la marée baſſe, & nous lui perſuadâmes enfin de venir à terre de la même manière que les autres; ce qu'il ne put faire qu'avec une extrême difficulté, réduit comme il étoit à la plus grande foibleſſe, & gelé dans preſque toutes les parties de ſon corps.

» La nuit vint, & nous la paſsâmes un peu mieux que la précédente. Cependant, malgré le ſoin que nous prenions d'entretenir toujours un grand feu, nous avions beaucoup à ſouffrir de la rigueur du vent qui ſouffloit à découvert ſur nous. L'épaiſſeur des arbres pouvoit à peine nous défendre de la neige qui ſembloit ſe précipiter à

grands flots fur notre feu pour l'éteindre. En pénétrant nos habits d'humidité du côté expofé à la flamme, elle nous formoit fur le dos une couche épaiffe qu'il falloit continuellement fecouer avant qu'elle fe durcît en glaçons. Le fentiment aigu de la faim, nouvelle misère que nous avions jufqu'alors ignorée, vint encore fe joindre à celui du froid que nous avions tant de peine à foutenir.

» Deux jours s'écoulèrent, pendant lefquels chaque inftant ajoutoit au fouvenir cruel de nos maux paffés la terreur d'un avenir plus affreux. Enfin le vent & la mer qui s'étoient accordés pour nous interdire l'approche du vaiffeau, redoublèrent leurs efforts réunis pour le brifer. Nous en fûmes avertis par le bruit qu'il fit en éclatant. Nous courûmes vers le rivage, & nous vîmes déja flotter une partie de la cargaifon que l'impétuofité des ondes entraînoit hors de fes flancs entr'ouverts. Par bonheur, la marée portoit une partie des débris fur la plage. Armés de longues perches & des rames de notre canot, nous allions le long du fable, attirant tout ce qui s'offroit de plus utile à notre portée. C'eft ainfi que nous parvînmes à fauvèr quelques barrils de bœuf falé, & une quantité confidérable d'oignons que le capitaine avoit pris à bord pour les vendre. Nos foins fe portèrent auffi fur les

planches qui se détachoient du vaisseau, & qui pouvoient servir à nous construire une cabane. On en recueillit un grand nombre qui furent traînées dans le bois, pour être aussi-tôt employées à leur destination. Cette entreprise n'étoit pas aisée, peu d'entre nous étoient en état d'y travailler. Cependant l'heureux succès de la journée animoit notre courage, & la nourriture que nous avions prise soutenant nos forces, l'ouvrage se trouva fort avancé à la chûte du jour. La lueur de notre feu nous mit en état de le continuer dans les ténebres, & vers les dix heures du soir nous eûmes une cabane longue d'environ vingt pieds & large de dix, assez solide, graces aux arbres qui la soutenoient de distance en distance, pour résister à la force du vent; mais pas assez close pour nous mettre entièrement à l'abri de la froidure.

» La journée suivante & celle du surlendemain furent employées, soit à perfectionner notre édifice, soit à recueillir pendant la haute marée, ce qu'elle nous apportoit du vaisseau, soit à dresser l'inventaire de nos provisions pour en répartir l'usage entre nous sur une juste mesure. Il n'avoit pas été possible de sauver du biscuit, entièrement détrempé dans l'eau de la mer. Il fut décidé que chaque personne, en santé ou malade, seroit réduite à un quart de livre de bœuf & à quatre oignons

gnons par jour, aussi long-tems que ceux-ci pourroient durer. Cette foible ration, à peine suffisante pour s'empêcher de mourir de faim, étoit tout ce que l'on pouvoit se permettre, dans l'incertitude du tems qu'il faudroit peut-être passer sur cette côte déserte.

« Le 11 Décembre, sixième jour de notre naufrage, le vent s'adoucit & nous laissa la liberté de mettre notre chaloupe à flot pour aller chercher ce qui pouvoit rester dans le navire. Une grande partie de la journée fut perdue à briser à coups de hache la glace épaisse qui couvroit le pont & qui fermoit les écoutilles. Le lendemain, nous réussîmes à retirer un petit barril contenant cent vingt livres de bœuf salé, deux caisses d'oignons, trois de bouteilles de baume de Canada, une de patates, une bouteille d'huile qui nous devint très-utile pour les plaies des matelots, une seconde hache, un grand pot de fer, deux marmites, & environ douze livres de chandelles. Ce renfort précieux nous mit en état d'ajouter le jour suivant, quatre oignons de plus à notre ration journalière.

» Nous retournâmes encore à bord le 14, pour chercher les voiles, dont une partie nous servit à couvrir notre cabane & à la rendre impénétrable à la neige. Ce même jour, les plaies de ceux qui avoient le plus souffert de la gelée, & qui

avoient négligé de se frotter de neige, commencèrent à se mortifier. Leurs jambes, leurs mains, & toutes les autres parties de leurs membres affectées de la gelée, se dépouillèrent de leur peau, avec des douleurs intolérables. Le charpentier qui étoit descendu le dernier à terre, avoit perdu la plus grande partie de ses pieds, & dans la nuit du 14 le délire le prit, il resta dans le même état jusqu'au lendemain, où la mort le délivra de sa misérable existence. Trois jours après, notre second contre-maître mourut de la même manière, ayant été en délire quelques heures avant d'expirer; ce qui arriva également le surlendemain à un matelot. Nous couvrîmes leurs cadavres de neige & de branches d'arbres, n'ayant ni pioche ni béches pour leur creuser une fosse; & quand nous en aurions été pourvus, la terre étbit durcie à une trop grande profondeur pour céder à ces instrumens.

» Toutes ces pertes qui réduisoient notre troupe à quatorze personnes, nous causèrent un médiocre chagrin, soit pour eux, soit pour nous-mêmes. En considérant notre affreuse condition, la mort nous paroissoit un bienfait plutôt qu'une disgrace; & lorsqu'un sentiment naturel nous ramenoit à l'amour de la vie, chacun de nous en particulier ne pouvoit regarder ses compagnons que comme autant

d'ennemis armés par la faim pour lui ravir sa subsistance. En effet, si quelques uns n'avoient payé le tribut à la nature, nous aurions été bientôt dans l'horrible nécessité de périr de faim ou de nous égorger & de nous dévorer les uns les autres. Sans en être encore réduits à cette affreuse alternative, notre situation étoit si misérable qu'il sembloit impossible qu'aucune nouvelle calamité pût en accroître l'horreur. Le sentiment continuel d'un froid rigoureux & d'une faim pressante, la douleur des plaies de la gelée irritées par le feu, les plaintes des souffrants, le désordre & la mal-propreté qui nous rendoient un objet de dégoût pour nous-mêmes autant que pour les autres, toutes les images du désespoir rassemblées autour de nous, & dans la perspective une mort lente & cruelle, au milieu d'une région désolée, loin des consolations du sang & de l'amitié : telle est la foible peinture des maux que notre cœur ressentoit, à chaque instant des longs jours & des éternelles nuits.

» Nous étions souvent sortis, le contre-maître & moi, pour voir si nous pourrions découvrir quelques vestiges d'habitations dans la contrée. Nos courses ne pouvoient être longues, & n'avoient jamais été suivies d'aucun succès. Nous résolûmes un jour de nous engager plus avant dans le pays,

en remontant les bords d'une rivière glacée. Il s'offroit de tems-en-tems à nos yeux des traces d'orignal & d'autres animaux, qui nous faisoient sentir vivement le regret d'être dépourvus d'armes & de poudre pour les chasser. Un léger espoir vint flatter un moment nos esprits. En suivant la direction de quelques arbres entamés du même côté par la hache, nous arrivâmes dans un endroit où des Indiens devoient avoir passé depuis peu, puisque leur wigwam y restoit encore, & que l'écorce qu'on y avoit employée paroissoit toute fraîche; une peau d'orignal que nous trouvâmes tout près suspendue au bout d'une perche, confirmoit nos conjectures. Nous parcourûmes avec empressement tous les environs; mais, hélas! sans aucun fruit. Il nous resta cependant quelque satisfaction de penser que cet endroit avoit eu ses habitans ou ses voyageurs, & qu'ils pourroient bientôt y revenir. Frappé de cette idée, je coupai une longue perche, & l'enfonçant sur le bord de la rivière, j'y attachai un morceau d'écorce de bouleau, après l'avoir taillé en forme de main, avec le doigt indicateur étendu & tourné vers notre cabane. Je crus aussi devoir emporter la peau d'orignal, afin que les Sauvages à leur retour pussent comprendre que quelques personnes étoient passées en cet endroit depuis qu'ils l'avoient quitté, & démêler à la faveur de notre

ſignal la route qu'elles avoient ſuivie. L'approche de la nuit nous força de reprendre le chemin de notre habitation, & nous redoublâmes le pas pour communiquer plutôt à nos compagnons d'auſſi agréables nouvelles. Quelque foibles que fuſſent les eſpérances qu'il étoit raiſonnablement permis de concevoir de cette découverte, je vis que mon récit leur donnoit une vive conſolation : tant un inſtinct bienfaiſant de la nature porte les malheureux à ſaiſir tout ce qui peut adoucir le ſentiment de leurs peines !

» Pluſieurs jours s'écoulèrent dans l'attente de voir à chaque inſtant paroître les Indiens devant notre cabane. Peu-à-peu ces douces idées s'affoiblirent ; elles ne tardèrent p s même bientôt à s'évanouir. Quelques-uns de nos malades, entr'autres le capitaine, avoient commencé dans cet intervalle à recouvrer leurs forces, & nos proviſions diminuoient à vue d'œil. Je propoſai le deſſein où j'étois de quitter l'habitation avec tous ceux qui feroient en état de manœuvrer dans la chaloupe, pour aller à la découverte le long de la côte. Ce projet reçut une approbation générale ; mais lorſqu'il fallut s'occuper des moyens de l'exécuter, une nouvelle difficulté ſe préſenta. C'étoit de pouvoir réparer le canot, battu par la mer contre le ſable avec une telle furie que toutes les jointures

s'étoient écartées. On avoit bien assez d'étoupe pour boucher les fentes, malheureusement le goudron manquoit pour les recouvrir. Et le moyen d'y suppléer ! Il ne s'en présentoit aucun à notre esprit, lorsque j'imaginai tout-à-coup de faire servir à cet usage le baume du canada que nous avions sauvé. L'épreuve étoit facile : j'en versai quelques bouteilles dans notre pot de fer que j'exposai sur un grand feu ; en la retirant fréquemment pour la laisser réfroidir, j'eus bientôt réduit la liqueur à une juste consistance. Mes compagnons pendant ce tems avoient retourné le canot & l'avoient bien débarrassé du sable & des glaçons. Je fis remplir d'étoupe toutes les crevasses, je les enduisis de mon calfat, & j'eus le plaisir de voir qu'il produisoit à merveille l'effet que j'en avois attendu.

» Ce premier succès nous anima d'une ardeur plus vive pour continuer nos préparatifs. Un morceau de toile, ajusté sur une perche dressée de manière à pouvoir se lever ou s'abattre à volonté, nous promit une voilure assez forte pour soulager, dans un vent doux & favorable, le travail de nos rameurs. Parmi les gens de l'équipage, il y en avoit peu d'assez bien rétablis pour soutenir les fatigues que nous devions prévoir dans cette expédition. On me choisit pour la conduire, avec

le capitaine, le contre-maître, deux matelots & mon domestique. Ce qui restoit de vivres fut divisé selon le nombre de personnes, en quatorze parts égales, sans que l'excès des travaux que nous allions entreprendre pour la cause commune, pût nous faire adjuger une portion plus forte qu'à ceux qui devoient rester paisiblement dans la cabane.

» C'est avec cette misérable ration d'un quart de livre de bœuf par jour pour six semaines, un frêle esquif revêtu d'un enduit incertain, que la moindre vague, le moindre souffle de vent pouvoit renverser, le moindre écueil mettre en pièces; c'est au milieu des masses énormes de glaces flottantes, sur une plage inconnue, semée de rochers, & pendant la saison la plus rigoureuse de l'année, qu'il falloit tenter une entreprise dont un désespoir aveugle avoit pu seul inspirer le projet. Mais nous en étions à ce point, qu'il étoit moins téméraire d'affronter tous les dangers possibles, à la plus foible lueur d'espérance, que de s'exposer par une lâche inaction au danger presque inévitable de périr abandonnés de la nature entière.

» L'année 1781 venoit de s'ouvrir. Notre dessein étoit de partir le jour suivant, 2 Janvier, mais un vent fougueux de nord-ouest nous retint jusqu'à l'après-midi du 4. Son impétuosité s'étant alors

abattue, nous embarquâmes nos provisions, avec quelques livres de chandelle ainsi que tous les petits effets qui pouvoient nous être utiles, & nous prîmes congé de nos compagnons, dans l'incertitude cruelle si ce ne seroit pas notre dernier adieu. Nous n'avions guère couru plus de huit milles, lorsque le vent tournant au sud-est contraria notre marche, & nous contraignit d'aborder à force de rames dans une large baie qui nous présentoit un asyle favorable pour la nuit.

» Notre premier soin fut de débarquer nos vivres, & de transporter la chaloupe assez avant sur la plage pour que la mer ne pût l'endommager. Il fallut ensuite allumer du feu & couper du bois pour l'entretenir jusqu'au lendemain. Les branches de pin les plus menues furent employées à former notre lit, & les plus grosses à nous construire à la hâte une espece de wigwam pour nous mettre de notre mieux à l'abri des injures de l'air.

» En faisant notre petit repas, je remarquai sur le rivage quelques pieces de bois que le flux y avoit jettées, & qui paroissoient avoir été taillées par la hache. Je voyois aussi de longues perches façonnées autrefois de main d'homme. Cependant aucune autre marque d'habitation ne se montroit à nos regards. Il s'élevoit à deux milles de distance une colline dépouillée d'arbres, avec

quelques traces de défrichement. J'engageai deux de mes compagnons à m'y suivre avant la fin du jour, pour pouvoir embrasser de sa hauteur un horison plus étendu. En marchant le long de la baie, nous reconnûmes un bateau de pêcheur de Terre-Neuve, à demi brûlé, dont les restes étoien ensevelis dans le sable. Cet objet nous donna de nouvelles espérances & nous fit redoubler de vîtesse pour gravir la colline. Parvenus au sommet, quellé ne fut pas notre satisfaction d'appercevoir de l'autre côté quelques édifices éloignés d'un mille tout àu plus ! L'intervalle qui nous en séparoit fut bientôt franchi, malgré notre lassitude. Nous arrivâmes palpitant d'espoir & de joie; mais ces douces émotions furent au même instant dissipées. En vain nous parcourûmes tous les bâtimens; ils étoient déserts. C'étoient des magasins pour la préparation de la morue, qui selon les apparences, avoient été abandonnés plusieurs années auparavant. Le triste fruit de cette course fut cependant de nous confirmer toujours dans l'idée de trouver quelques habitations, en continuant de tourner autour de l'île.

» Le vent qui avoit repassé au nord-ouest, vint le lendemain nous retenir par la crainte du choc des glaçons qu'il poussoit dans les courans. Depuis trois jours il régnoit avec la même fureur. M'étant

réveillé dans la nuit, je fus étonné d'entendre ses sifflemens aigus, sans que la mer y joignît, comme à l'ordinaire, le bruit sourd de ses vagues. J'interrompis le sommeil du contre-maître pour lui faire part de ce phénomène. Curieux d'en connoître la cause, nous courûmes vers le rivage. La lune nous éclairoit de ses rayons. Aussi loin que notre vue put s'étendre, leur funeste clarté nous fit appercevoir la surface des eaux immobile sous les chaînes de la glace, qui s'élevoit en divers endroits en monceaux d'une prodigieuse hauteur. Comment vous peindre le sentiment de tristesse qui s'empara de nos cœurs à cet aspect? Ne pouvoir pousser plus loin notre course, ni regagner notre première cabane qui nous auroit mieux défendus de l'âpreté redoublée du froid! Jusqu'à quand devoit durer cette funeste situation!

» Deux jours s'écoulèrent au milieu de ces réflexions désolantes. Enfin le 9, le vent tomba. Il se releva le lendemain au sud-est, & souffla d'une telle force, que toutes les glaces qui nous bloquoient dans la baie se brisèrent à grand bruit & furent balayées dans la haute mer, en sorte que, vers les quatre heures de l'après midi, il n'en restoit plus le long de la côte.

» En rompant les chaînes qui nous arrêtoient, le tyran des airs nous en forgeoit d'autres par sa

violence. Ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'elle se modéra. Une brise légère soufflant alors le long du rivage, notre chaloupe fut mise à la mer, & notre voile dressée. Déja nous nous étions avancés d'un cours assez favorable, lorsque nous apperçûmes à quelques lieues dans le lointain une pointe de terre extrêmement élevée. La côte jusques-là paroissoit ne former qu'une ceinture si continue de rochers escarpés, qu'il étoit impossible de tenter aucun débarquement avant d'avoir atteint ce cap éloigné. Cependant il étoit dangereux de risquer une aussi longue course. La chaloupe venoit de faire une voie d'eau qui occupoit constamment deux hommes à la vuider ; ainsi nous ne pouvions employer que deux rames, encore la foiblesse où nous étions réduits par nos chagrins & par le défaut de nourriture, nous permettoit à peine de soutenir cette légère manœuvre. Qu'allions-nous devenir, si le vent venoit à tourner au nord-ouest ? Il devoit infailliblement nous briser contre les rochers.

» Heureusement le danger n'étoit plus pour nous un objet digne de considération ; & le vent seconda si bien notre constance, que nous parvînmes au cap environ à onze heures de la nuit. La place ne s'étant point trouvée commode pour aborder, nous fûmes encore obligés de longer la côte jusqu'à deux

heures du matin, alors le vent devenu plus fort nous ôta la liberté de choisir un endroit favorable ; il fallut descendre, ou plutôt gravir avec mille peines, sur une plage pierreuse, sans qu'il fut possible de mettre notre chaloupe à l'abri des flots qui menaçoient de la briser contre les rochers.

» L'endroit où nous étions débarqués étoit une baie peu profonde, renfermée du côté de la terre par des hauteurs inaccessibles, mais ouverte sur la mer au vent de nord-ouest dont rien ne pouvoit nous garantir. Le vent qui s'éleva le 13 jetta notre chaloupe sur un banc rocailleux, & l'endommagea dans plusieurs parties. Cet accident ne fut qu'un léger prélude à de nouvelles misères. Environnés de rochers insurmontables qui nous empêchoient d'aller chercher un abri dans les bois, réduits pour toute couverture à notre voile hérissée de glaçons, ensevelis durant plusieurs jours sous un déluge de neige qui s'étoit amoncelée autour de nous à la hauteur de trois pieds ; nous n'avions pour alimenter notre feu que des branches & des débris de troncs d'arbres qui se trouvoient par hasard jettés sur le rivage. Cette déplorable situation dura jusqu'au 21, où le tems se radoucit ; mais il n'étoit plus en notre pouvoir d'en profiter. Comment réparer notre chaloupe ouverte de plusieurs crevasses ? Après avoir médité les divers moyens qui

ſe préſentèrent à notre eſprit, & les avoir rejettés comme impraticables, toutes nos penſées ſe tournèrent à chercher notre ſalut d'un autre côté.

» Quoiqu'il fût impoſſible d'eſcalader le mur de rochers qui nous entouroit de toutes parts, & que nous fuſſions dans la néceſſité de renoncer à l'uſage de notre chaloupe, il nous vint dans l'idée que nous pourrions du moins nous avancer le long du rivage, en marchand ſur la glace devenue aſſez forte pour ſupporter notre poids. Je réſolus avec le contre-maître d'en faire l'épreuve. Nous partîmes auſſitôt, & au bout de quelques milles nous parvînmes à l'embouchure d'une rivière bordée d'une plage ſablonneuſe, où nous aurions pu conſervèr notre chaloupe & vivre avec beaucoup moins de déſagrémens, ſi notre bonne fortune nous y eût d'abord conduits. Cette découverte en faiſant naître nos regrets, n'étendoit pas bien loin nos eſpérances. Il étoit, à la vérité, facile de pénétrer de là dans les bois, mais falloit-il s'enfoncer au haſard en des lieux ſauvages pour aller à la recherche d'un canton habité? Par quels moyens diriger notre courſe à travers la noire épaiſſeur de la forêt? & ſur-tout, comment traîner ſes pas ſur la neige dont la terre étoit chargée à la hauteur de ſix pieds, & que le moindre dégel pouvoit ramollir?

» Après avoir tenu conseil à notre retour, il fut décidé que notre seule ressource étoit de charger sur notre dos ce qui nous restoit d'effets utiles & de provisions, & d'aller le long de la côte, où il étoit plus naturel d'espérer qu'il se trouveroit enfin quelques familles de pêcheurs ou de Sauvages. Le tems paroissoit devoir encore tenir à la gelée, & le vent ayant balayé dans la mer la plus grande partie de la neige qui couvroit les glaces de ses bords, nous pouvions nous flatter de faire environ dix milles par jour, même dans l'état de langueur où nos forces étoient tombées.

» Cette résolution ayant été arrêtée d'une voix unanime, nous eûmes bientôt fait nos préparatifs. Notre projet étoit de partir le 24 au matin; mais dans la nuit qui le précéda, le vent tourna tout-à-coup au sud-est, accompagné d'une grosse pluie; ensorte que peu d'heures après, cette croûte de neige, qui la veille paroissoit si solide, fut entièrement fondue, & toute la lisière de glaçons détachée du rivage. Plus de chemins ouverts pour sortir de cette plage désastreuse où nous étions renfermés. Dans ces cruelles réflexions, nos regards se tournoient quelquefois vers la chaloupe que nous avions été souvent tentés de mettre en pieces pour entretenir notre feu, n'osant plus en attendre aucun autre service. Il nous restoit encore assez d'étoupe

pour remplir les crevasses, mais le baume de Canada avoit été tout-à-fait épuisé par nos réparations journalières, & rien ne s'offroit à notre imagination pour le remplacer.

» Cependant le froid revint le surlendemain. Sa rigueur me fit concevoir pendant la nuit une idée que je me hâtai d'essayer aussitôt que le jour parut. C'étoit de répandre de l'eau sur l'étoupe qui bouchoit les fentes, & de l'y laisser geler en forme d'enduit, à une certaine épaisseur. Mes compagnons se mocquoient de mon entreprise, & ne se prêtoient qu'avec répugnance à me seconder. Un moyen aussi simple me réussit cependant au-delà de mon espoir; toutes les ouvertures se trouvèrent par là si bien fermées, qu'on en vint à croire que l'eau ne pourroit y pénétrer, aussi long-tems que la gelée seroit aussi forte que dans ce moment.

» Nous en fîmes une heureuse expérience le lendemain 27. Quoique la chaloupe fût devenue lourde & très-difficile à manier, par la quantité de glace dont elle étoit revêtue, elle avoit fait dans la journée environ douze mille du lieu de notre départ. Ce nouveau service nous la rendit plus précieuse, & nous eûmes le soin de la transporter sur nos rames dans l'endroit le plus favorable à sa sûreté. Une épaisse forêt qui s'élevoit dans le voisinage, nous offroit deux biens dont

nous avions été privés durant tant de nuits, un léger abri contre le souffle glacial du vent, & du bois en abondance pour entretenir un grand feu qui nous réchauffa dans notre sommeil. Cette double jouissance fut pour nous le comble des voluptés. Notre provision d'amadou étant presque consumée, je fus obligé de la renouveler, en brûlant une partie de ma chemise, la même que j'avois toujours portée depuis la perte de mes équipages.

» Le lendemain, une ondée de pluie fondit malheureusement toute la glace de notre chaloupe, & nous eûmes le chagrin de perdre l'avantage d'une journée favorable qui auroit pu nous avancer de plusieurs milles dans notre course. Il fallut se résoudre à attendre le retour de la gelée; & ce qui augmentoit notre impatience & nos regrets, c'est que nos provisions se trouvoient maintenant réduites à deux livres & demie de bœuf pour chacun.

» La gelée n'ayant repris que dans l'après-midi du 29, la longueur inévitable de nos préparatifs ne nous permit pas de faire plus de sept milles avant la nuit. Un vent très-fort qui nous surprit le jour suivant, dès le commencement de notre route, nous obligea de relâcher, sans avoir fait plus de deux lieues. Le dégel nous retint à terre jusqu'au

jusqu'au surlendemain, premier Février, où un froid excessif nous fournit l'occasion de réparer notre chaloupe. Mais les glaçons flottans étoient si considérables qu'ils occupoient sans cesse l'un de nous à les briser avec une perche; & ce ne fut que par le travail le plus fatiguant que nous vînmes à bout de faire cinq milles avant la chute du jour.

» Notre navigation fut plus heureuse le 3. Le vent souffloit avec une direction aussi favorable que nous aurions pu le desirer. Quoique la chaloupe fît une voie d'eau qui employoit une partie de nos bras à la tarir, nous courûmes d'abord quatre milles par heure avec le secours de nos rames, & bientôt cinq avec notre seule voile. Vers deux heures de l'après-midi, nous eûmes pleinement en vue un cap très-élevé, qui selon notre estime ne devoit être éloigné que de trois lieues. Sa prodigieuse hauteur nous trompoit sur sa distance; il étoit presque nuit lorsque nous parvînmes à l'atteindre. En le doublant, notre course prenoit une direction différente de ce qu'elle avoit été dans la journée, ensorte qu'elle nous obligea de baisser la voile & de prendre nos rames. Le vent se trouvoit alors souffler du côté de la terre. Nos efforts étoient bien foibles pour le combattre, & sans un courant venant du nord-est, qui nous

ſoutint un peu contre ſon impulſion, nous courions le riſque d'être emportés pour jamais dans la haute mer.

» La côte hériſſée de rochers étoit en cet endroit trop dangereuſe pour y deſcendre, il nous fallut ramer avec mille périls dans les ténebres, & le long des écueils, juſqu'à cinq heures du matin. Incapables alors, par l'épuiſement de nos forces, de ſoutenir une plus longue manœuvre, nos yeux ſe fermèrent ſur les dangers du débarquement, & le Ciel le fit réuſſir, ſans autre accident que d'avoir notre chaloupe jettée à-demi pleine d'eau ſur le rivage. L'entrée des bois n'étoit pas éloignée, cependant nous eûmes beaucoup de peine à nous y traîner & à faire du feu pour nous dégourdir & pour ſécher nos habits.

» Tel étoit l'accablement où nous avoient plongés la fatigue & l'inſomnie, qu'il nous fut impoſſible de réſiſter au ſommeil lorſque notre feu commençoit à s'allumer. Nous étions obligés de nous éveiller tour-à-tour pour l'entretenir, de peur qu'il ne s'éteignit pendant que nous ſerions tous endormis à la fois, & que la gelée ne nous frappât de mort dans cet aſſoupiſſement.

» A mon réveil, j'eus occaſion de me convaincre par les obſervations que je fis ſur le rivage, de ce que j'avois ſoupçonné pendant la route ;

ſavoir, que cette pointe de terre élevée que nous venions de doubler, étoit le Cap-Nord de l'Isle-Royale (1), qui avec le Cap-Roi ſur l'île de Terre-Neuve marque l'entrée du golfe de Saint-Laurent.

» La douce certitude de nous trouver ſur une île habitée, nous auroit flattés de l'eſpérance de rencontrer enfin du ſecours en continuant notre voyage, ſi nous avions eu de quoi pourvoir à notre ſubſiſtance pendant tout le tems qu'il pouvoit durer. Mais nos proviſions étoient prêtes de finir, & cette perſpective nous jettoit dans le déſeſpoir. Il ne ſe préſentoit à notre eſprit que des idées d'une mort prochaine, ou des moyens affreux pour la reculer. En tournant les yeux les uns ſur les autres, il ſembloit que chacun fût prêt à marquer la victime qu'il falloit dévouer à la faim de ſes bourreaux. Déja même quelques-uns d'entre nous étoient convenus d'en remettre le choix à la déciſion aveugle du ſort. Heureuſement l'exécution de cet affreux projet fut remiſe à la dernière extrêmité.

» Pendant que mes compagnons s'occupoient à vuider la chaloupe du ſable dont la marée l'avoit remplie, & à boucher ſes fentes en verſant ſur l'étoupe de l'eau qu'ils y laiſſoient geler, j'allai le long du rivage avec le contre-maître pour cher-

cher des huîtres, dont on appercevoit une quantité d'écailles dispersées. Il ne s'en trouva par malheur aucune pleine. Nous aurions regardé comme une grande fortune la rencontre de quelques cadavres de bêtes sauvages à-demi dévorés par des oiseaux de proie; mais tous ces débris étoient ensevelis sous la neige : rien qui pût nous offrir les plus vils alimens. C'étoit peu que la destinée nous eût jettés sur une côte déserte, il falloit pour combler notre misère, qu'elle eût choisi la plus affreuse saison, lorsque non-seulement la terre refusoit ses productions naturelles à notre subsistance, mais encore lorsque les animaux qui peuplent les deux élémens nourriciers de l'homme, s'étoient réfugiés dans leurs grottes ou dans leurs repaires, pour se préserver du froid rigoureux qui désole ces inhospitables climats.

» Je craindrois de porter un sentiment trop pénible dans les ames à qui notre situation a pu inspirer jusqu'à ce moment une tendre pitié, si je peignois dans toute leur horreur les maux que nous eûmes à souffrir les jours suivans. Réduits pour seule nourriture à des fruits secs d'églantiers déterrés sous la neige, & à quelques chandelles de suif que nous avions réservées pour notre dernière ressource; oppressés de fatigue au moindre effort, contrariés dans notre navigation par les glaces,

les pluies ou les vents ; animés quelquefois d'une légère espérance, pour retomber bientôt après dans un plus cruel désespoir ; navrés de sensations douloureuses de toutes ces détresses réunies pour nous accabler de leur poids insupportable, à chaque instant du jour & de la nuit : voilà quel fut notre état jusqu'au 17, où succombant de foiblesse nous descendîmes à terre pour la dernière fois, résolus de périr en cet endroit si le Ciel ne nous envoyoit quelque secours imprévu. Mettre notre chaloupe en sûreté sur la plage, auroit été une entreprise trop au-dessus de notre pouvoir. Elle resta livrée à la fureur des vagues, après que nous en eûmes retiré tristement nos outils & la voile qui nous servoit de couverture. Nos derniers efforts furent employés à balayer la neige de la place que nous avions choisie, à la relever tout-au-tour en talus, pour y planter des branches de pin destinées à nous former un abri ; enfin, à couper & à mettre en pile autant de bois qu'il nous fut possible pour entretenir notre feu, dans la crainte d'être bientôt hors d'état de faire usage de nos instrumens.

» Quelques poignées de fruits d'églantier bouillis dans la neige fondue, furent pendant les premiers jours l'unique soutien de notre triste vie. Ils vinrent à nous manquer, & nous regardions comme un bonheur de pouvoir y suppléer par des

plantes marines qui croissoient sur le rivage. Après les avoir fait bouillir plusieurs heures de suite, sans qu'elles eussent perdu beaucoup de leur dureté, je mis fondre dans le jus une des deux seules chandelles qui nous restoient. Ce bouillon dégoûtant & ces herbes coriaces assouvirent d'abord notre faim; mais peu d'instans après nous fûmes saisis d'un vomissement terrible, sans avoir la force de pouvoir débarrasser notre estomac. Cette crise dura environ quatre heures, au bout desquelles nous fûmes un peu soulagés, mais pour tomber dans un épuisement absolu.

» Il fallut cependant recourir le lendemain à la même nourriture, qui opéra comme la veille, seulement avec un peu moins de violence; nous y avions employé notre dernière chandelle. Nous fûmes réduits pendant trois jours à nous contenter de ces herbes dures & grossières, qui nous causoient des nausées chaque fois que nous les portions à la bouche. Dans le même tems nos jambes commencèrent à s'enfler. Cette bouffissure s'étendit à tel point sur tout le corps, que malgré le peu de chair que nous avions conservé, nos doigts, par la moindre pression, s'enfonçoient à la profondeur d'un pouce sur notre peau, & l'empreinte en subsistoit encore une heure après. Nos yeux sembloient comme ensevelis dans des cavités

profondes. Engourdis par la diſſolution intérieure de notre ſang, & par les âpres frimats qui nous enveloppoient, à peine avions-nous la force de ramper tour-à-tour pour aller attiſer notre feu preſque éteint, ou ramaſſer quelques branches diſperſées ſur la neige.

» Ce fut alors que le ſouvenir de mon pere, qui m'avoit toujours ſuivi au milieu des plus preſſans dangers, vint s'offrir avec un nouvel attendriſſement à mon cœur, en ſe mêlant à l'idée de mon trépas. Je me le repréſentois, ce tendre pere, inquiet d'abord ſur mon compte, dans la première attente de mes nouvelles, accablé enſuite de chagrin, lorſqu'il verroit le tems s'écouler ſans lui en apporter; enfin condamné à pleurer la perte de ſon fils pendant tous les jours de ſa vieilleſſe. Je pleurois moi-même de mourir ſi loin de ſes bras ſans recevoir ſa dernière bénédiction. A ces touchantes penſées, interrompues par les gémiſſemens pouſſés autour de moi, ſuccédoient des projets barbares que l'inſtinct naturel de la vie m'inſpiroit pour la ſoutenir. Ces malheureux compagnons de mon infortune, dont les travaux m'avoient juſqu'alors ſecouru, ne me paroiſſoient plus qu'une proie pour aſſouvir ma faim; je liſois les mêmes ſentimens dans leurs regards avides.

« Je ne ſais où nous auroient conduit ces féro-

ces dispositions, lorsque tout-à-coup les accens d'une voix humaine se firent entendre dans la forêt. Au même instant nous découvrîmes deux Indiens armés de fusils, qui ne sembloient pas nous avoir encore apperçus. Cette apparition subite ranimant notre courage, nous donna la force de nous lever & de nous avancer vers eux, avec toute la promptitude dont nous étions capables.

» Aussitôt que nous fûmes en leur présence, ils s'arrêterent comme si leurs pieds eussent été cloués à la terre. Ils nous regardoient fixement, immobiles de surprise & d'horreur. Outre l'étonnement où devoit naturellement les jetter la rencontre imprévue de six étrangers dans ce coin désert de l'île, notre seul aspect étoit bien capable de glacer le plus intrépide. Nos habits traînans en lambeaux, nos yeux éteints sous la bouffissure de nos joues livides, l'enflure monstrueuse de tous nos membres, notre barbe hérissée & crépue, nos cheveux flottans en désordre sur nos épaules; tout devoit nous donner une apparence effrayante. Cependant à mesure que nous avancions, mille sentimens heureux se peignoient sur nos traits; les uns versoient de douces larmes, les autres sourioient de joie. Quoique ces signes paisibles fussent propres à rassurer un peu les Indiens, ils ne témoignoient pas encore la moindre inclination à nous approcher



En un clin d'œil il eut abatu une grande quantité de branches qu'il jetta sur notre feu.

& certes le dégoût répandu ſur toutes nos perſonnes juſtifioit aſſez leur froideur. Je pris donc le parti de m'avancer vers celui qui ſe trouvoit le plus près de moi, en lui tendant une main ſuppliante. Il la prit & la ſecoua très-cordialement, façon de ſaluer employée parmi ces ſauvages.

» Ils commencèrent alors à nous donner quelques marques de compaſſion. Je leur fis ſigne de venir vers notre feu; il nous accompagnèrent en ſilence & s'aſſirent auprès de nous. L'un d'eux qui parloit un françois corrompu, nous pria dans cette langue de l'informer d'où nous venions, & quel haſard nous avoit amenés en cet endroit. Je me hâtai de lui rendre un compte auſſi ſuccinct qu'il me fut poſſible des infortunes & des ſouffrances que nous avions éprouvées. Comme il me parut aſſez vivement touché de mon récit, je lui demandai s'il pourroit nous fournir quelques proviſions. Il me répondit qu'oui; mais voyant notre feu prêt à s'éteindre, il ſe leva bruſquement, & ſaiſit notre hache qu'il fut un moment à conſidérer, en ſouriant, j'imagine, du mauvais état où elle ſe trouvoit. Il la rejetta d'un air de mépris, pour prendre celle qui étoit à ſon côté. En un clin-d'œil il eut abattu une grande quantité de branches qu'il jetta ſur notre feu; puis il ramaſſa

ſon fuſil, & ſans dire un ſeul mot il s'en alla avec ſon compagnon.

» Une retraite ſi ſoudaine auroit pu donner de l'inquiétude à ceux qui ne connoîtroient pas l'humeur des Indiens : mais je ſavois que ces peuples parlent rarement lorſqu'ils n'y voient point une néceſſité abſolue. Ainſi je ne doutai point qu'ils ne fuſſent allés nous chercher des proviſions, & j'aſſurai ma troupe alarmée que nous ne tarderions guère à les revoir. Malgré le beſoin que nous devions avoir de nourriture, la faim n'étoit pas, du moins pour moi, le plus preſſant. Le bon feu que nous avoient fait les Sauvages rempliſſoit en ce moment tous mes deſirs, ayant paſſé tant de jours à ſouffrir d'un froid rigoureux, auprès de la flamme languiſſante de notre miſérable foyer.

» Trois heures s'étoient écoulées depuis le départ des Indiens, & mes compagnons déſolés commençoient à perdre l'eſpérance de les revoir, lorſqu'enfin nous les apperçûmes au détour d'une pointe de terre avancée, qui ramoient vers nous dans un canot d'écorce. Bientôt ils deſcendirent ſur le rivage, chargés d'une groſſe piece de venaiſon fumée & d'une veſſie pleine d'huile de poiſſon. Ils firent bouillir la viande dans notre pot de fer avec de la neige fondue ; & lorſqu'elle fut cuite, ils eurent l'attention de ne nous en donner qu'en très-

petite quantité, avec un peu d'huile, pour prévenir les ſuites dangereuſes qu'auroit pu avoir notre voracité, dans l'état de foibleſſe où notre eſtomac ſe trouvoit réduit.

» Ce léger repas étant fini, ils me firent embarquer avec deux de mes compagnons dans leur pirogue, trop petite pour nous emmener tous à la fois. Leur habitation n'étoit éloignée que de cinq milles. Nous fûmes reçus tous en débarquant, par trois Indiens & une douzaine de femmes ou enfans qui nous attendoient ſur le bord de la mer. Tandis que ceux de la pirogue retournoient chercher le reſte de notre troupe, les autres nous conduiſirent vers leurs cabanes, ou Wigwams, qui s'élevoient au nombre de trois, pour le même nombre de familles, à l'entrée de la forêt. Nous fûmes traités par ces bonnes gens avec la plus douce hoſpitalité; ils nous firent avaler d'une eſpèce de bouillon, mais ſans vouloir nous permettre, malgré nos prières, de manger de la viande ou de prendre aucun autre aliment trop ſubſtantiel.

» Je reſſentis une joie bien vive lorſque la pirogue revint & nous ramena nos trois compagnons. Nous goûtions à nous trouver réunis parmi ces Sauvages, même après une ſéparation ſi courte, les ſentimens qu'éprouvent des amis de l'enfance, qui après avoir long-tems gémi éloignés l'un de

l'autre, ſe retrouvent enfin au ſein de leur patrie: cette hutte nous paroiſſoit un lieu de délices. Les tranſports que nous faiſions éclater, intéreſsèrent en notre faveur une femme très-âgée, qui témoigna beaucoup de curiſioté d'apprendre nos aventures. J'en fis un détail plus circonſtancié que le premier, à l'Indien qui pouvoit entendre le françois; il le rendit aux autres dans ſon langage. Pendant le cours de mon récit, j'eus occaſion d'obſerver que les femmes en étoient vivement affectées, & je fondai ſur cette impreſſion l'eſpoir d'un traitement favorable pendant notre ſéjour.

» Après avoir ſatisfait aux premiers beſoins, nos penſées ſe tournerent vers les malheureux que nous avions laiſſés à l'endroit de notre naufrage. La détreſſe ſous laquelle nous avions été près de ſuccomber, me faiſoit craindre pour eux un ſort plus funeſte. Cependant, quand un ſeul d'entr'eux auroit ſurvécu, j'étois réſolu de n'omettre aucune tentative pour ſon ſalut. Je tâchai de bien déſigner aux Sauvages le quartier de l'île où nous avions été jettés, & je leur demandai s'il ne ſeroit pas poſſible d'y porter des ſecours.

» Sur la deſcription que je leur fis du cours de la rivière la plus voiſine, & d'une petite île que l'on découvroit à peu de diſtance de ſon embou-

chure, ils répondirent qu'ils connoiſſoient à merveille cette place, qu'elle étoit éloignée d'environ cent milles, par des routes très-difficiles dans les bois; qu'il y avoit des rivières & des montagnes à franchir pour y pénétrer, & que s'ils entreprenoient le voyage ils devoient s'attendre à quelque récompenſe pour leurs fatigues. Il n'étoit pas raiſonnable d'exiger qu'ils ſuſpendiſſent leur chaſſe, le ſeul moyen qu'ils ont de faire ſubſiſter leurs femmes & leurs enfans, pour entreprendre une courſe pénible, par un pur motif de bienveillance envers des inconnus. Quant à ce qu'ils diſoient de la diſtance du lieu de notre naufrage, elle ne me paroiſſoit pas exagérée, puiſque j'eſtimois par mes propres calculs, que nos courſes le long des rivages n'avoient été guère au-deſſous de cent-cinquante milles.

Je leur dis alors, ce dont il ne m'étoit pas encore venu dans l'eſprit de leur parler, que j'avois de l'argent, & que s'il étoit de quelque prix à leur yeux, j'en employerois une partie à les payer de leurs peines. Ils ſemblerent fort contens de cette propoſition, & me demanderent à voir ma bourſe; je la pris des mains de mon domeſtique, pour leur montrer les cent-quatre-vingts guinées qu'elle contenoit. J'obſervai ſur leurs traits, à la vue de cet or, des ſentimens que j'étois bien

loin d'attendre d'un peuple ſauvage ; les femmes ſur-tout le regardoient avec une extrême avidité ; & lorſque je leur eus fait préſent d'une guinée à chacune, je les vis pouſſer un grand éclat de rire ; ce qui eſt le ſigne dont les Indiens expriment les mouvemens extraordinaires de leur joie.

» Quelqu'exhorbitantes que puſſent être leurs prétentions, je n'avois rien à ménager pour ſauver mes compatriotes, s'il en reſtoit quelqu'un en vie. Nous conclûmes donc un accord par lequel ils s'engageoient à ſe mettre en route dès le jour ſuivant, & moi à leur donner vingt-cinq guinées à leur départ, & la même ſomme à leur retour. Ils s'occupèrent auſſitôt à faire des ſouliers propres à marcher ſur la neige, ſoit pour nos matelots qu'ils devoient ramener, ſoit pour eux-mêmes ; & le lendemain ils partirent de bonne heure, après avoir reçu l'argent dont nous étions convenus.

» Dès le moment où les Sauvages eurent vu de l'or dans mes mains, ma ſituation perdit tous les charmes qu'elle devoit à leur hoſpitalité. Ils devinrent auſſi avides qu'ils avoient été juſqu'alors généreux, exigeant dix fois la valeur des moindres choſes qu'ils fourniſſoient à mes compagnons ou à moi. Je tremblois d'ailleurs que cette paſſion exceſſive pour l'argent, qu'ils avoient priſe dans

leur commerce avec les Européens, ne les portât à nous dépouiller & à nous laiſſer dans la déplorable ſituation dont nous étions ſortis par leur ſecours. Le ſeul motif ſur lequel je fondois l'eſpérance d'un traitement plus humain, étoit la religion qu'ils avoient embraſſée, ayant été convertis au chriſtianiſme par les Jéſuites François, avant que cette île nous fût cédée avec le Canada. Ils témoignoient l'attachement le plus vif pour leur foi nouvelle, & ſouvent ils nous étourdiſſoient dans la ſoirée par leur triſte pſalmodie. C'étoit ſur mon domeſtique qu'ils avoient réuni toutes leurs affections, parce qu'il étoit catholique Irlandois & qu'il ſe joignoit à leurs prières quoiqu'il n'en entendît pas un ſeul mot. Je doute fort s'ils étoient en état de s'entendre eux-mêmes, car leurs chants, ou pour mieux dire leurs hurlemens, étoient dans un jargon confus mêlé de mauvais françois & de leur idiôme ſauvage, avec quelques bouts de phraſes latines qu'ils avoient retenues de la bouche de leurs miſſionnaires.

» Ces Inſulaires ont dans la figure & dans les mœurs, des traits généraux de reſſemblance avec les Sauvages du continent de l'Amérique. Cependant leur langage eſt très-différent de celui de toutes les nations ou tribus que j'ai connues; ils en diffèrent auſſi dans l'uſage de laiſſer croître leur che-

velure ; ce qui eſt particulier aux femmes ſeules parmi les Indiens du continent. Ils ont d'ailleurs pour les liqueurs ſpiritueuſes ce goût violent ſi univerſel parmi les Sauvages.

» Nous paſſâmes bien des jours encore avant de recouvrer nos forces & de pouvoir digérer quelque nourriture ſubſtantielle. La ſeule que les Indiens fuſſent en état de nous procurer, étoit de la chair d'orignal & de l'huile de veau marin, dont ils vivent uniquement pendant la ſaiſon de la chaſſe.

» Quoique le ſouvenir de tant de misères paſſées dût nous faire bénir le changement de notre ſituation, & prêter des agrémens à notre ſéjour parmi les Sauvages, je me ſentois fort empreſſé de les quitter, à cauſe des dépêches que l'on m'avoit confiées, & qui pouvoient être de la plus grande importance pour le ſervice de l'Etat ; d'autant plus que je ne pouvois ignorer que le duplicata avoit été perdu dans le naufrage de la goëlette. Cependant j'étois encore dans une telle langueur, qu'il me fut impoſſible pendant quelque tems de faire le moindre exercice, & j'éprouvai, ainſi que les compagnons de mes diſgraces, combien une atteinte ſi rude à la conſtitution étoit difficile à réparer.

» Après une abſence d'environ quinze jours, les

les Indiens revinrent avec trois de nos gens, les ſeuls que la mort eût épargnés des huit perſonnes que j'avois laiſſées dans la cabane. Ils nous apprirent, qu'après avoir conſommé toutes leurs proviſions, ils avoient ſubſiſté pendant quelques jours de la peau d'orignal que nous avions dédaigné de partager avec eux; que cette dernière reſſource étant épuiſée, trois étoient morts de faim, & que les autres avoient été dans l'horrible néceſſité de ſe nourrir de leurs cadavres juſqu'à l'arrivée des Indiens; que l'un des cinq qui reſtoient, s'étoit livré avec tant d'imprudence à ſa voracité, qu'il étoit mort au bout de quelques heures dans des tourmens inexprimables; qu'un autre enfin s'étoit tué par accident, en maniant les armes d'un Sauvage. Ainſi notre troupe, compoſée d'abord de dix-neuf perſonnes, ſe trouvoit alors réduite à neuf; & j'admire, toutes les fois que j'y penſe, qu'une ſeule en eût pu réchapper, après avoir eu à combattre pendant l'eſpace de trois mois, toutes les misères combinées du froid, de la fatigue & de la faim.

» Le délâbrement de nos forces nous retint en ce triſte lieu quinze jours encore, pendant leſquels je fus contraint, comme auparavant, de payer le prix le plus exceſſif pour notre nourriture & pour nos moindres beſoins. Au bout de ce tems, ma

ſanté ſe trouvant un peu rétablie, & ma bourſe preſqu'épuiſée, je me crus obligé de ſacrifier mes convenances perſonnelles au devoir de mon ſervice, & je réſolus de porter mes dépêches au général Clinton, avec toute la diligence dont j'étois capable, quoique ce fût la ſaiſon de l'année la moins propre à voyager. En conſéquence, j'engageai deux Indiens à me conduire dans Hallifax, moyennant quarante guinées que je leur payerois en y arrivant. Je me chargeois de plus de leur fournir ſur la route toutes les proviſions & tous les rafraîchiſſemens convenables, dans chaque partie habitée où nous pourrions paſſer. D'autres Indiens devoient conduire le reſte de notre troupe à un établiſſement ſur la rivière Eſpagnole, où ils reſteroient juſqu'au printems pour attendre une occaſion de gagner par mer Hallifax. Je fournis au capitaine tout l'argent néceſſaire à ſa ſubſiſtance & à celle de ſes matelots, pour une lettre de change qu'il me donna ſur ſon armateur à New-Yorck. Celui-ci ne rougit point dans la ſuite de m'en refuſer le paiement, ſous prétexte que le navire étant perdu, ni le capitaine ni l'équipage, n'avoient plus rien à prétendre.

Je partis le 2 Avril, accompagné de deux Indiens, de mon domeſtique & de M. *Winſlow*, jeune

paſſager de notre vaiſſeau, l'un des trois qui avoient ſurvécu dans la cabane. Nous emportions chacun quatre paires de ſouliers Indiens, une paire de ſouliers à neige, & des proviſions pour quinze jours. Nous arrivâmes le ſoir dans un endroit que les Anglois nomment Broad-Oar, où une chute orageuſe de neige nous retint tout le jour ſuivant. Nous repartîmes le 4, & après une marche d'environ quinze milles, nous parvînmes ſur les bords d'un très-beau lac ſalé, nommé le lac Saint-Pierre, dont l'extrêmité va communiquer en pointe avec la mer. En cet endroit nous fîmes la rencontre de deux familles Indiennes qui alloient à la chaſſe. Je leur achetai pour quatre guinées un canot d'écorce, mes guides m'ayant prévenu qu'il nous feroit ſouvent néceſſaire pour traverſer quelques parties du lac qui ne gelent jamais. Comme nous devions en d'autres parties voyager ſur la glace, je fus obligé d'acheter auſſi deux traîneaux, pour y placer le canot, & le traîner après nous.

» Après avoir goûté deux jours de repos, & nous être munis de nouvelles proviſions, nous reprîmes notre marche le 7, en la dirigeant pendant quelques milles le long des bords du lac; mais la glace étant mauvaiſe, il nous fallut quitter cette route pour en prendre une dans les bois. La neige

s'y trouvoit élevée de six pieds ; un dégel mêlé de pluie, qui survint le lendemain, la rendit si molle qu'il nous fut impossible de marcher plus longtems sur sa surface. Nous fûmes donc obligés de nous arrêter. Un grand feu, un wigwam commode & des provisions abondantes nous aidèrent à supporter ce contretems fâcheux, sans dissiper toutefois nos inquiétudes. L'hiver étoit trop avancé pour espérer de voyager long-temps sur la neige, sans le retour fortuit de la gelée ; & si elle ne devoit plus revenir, le seul parti qui nous restoit, étoit d'attendre que le lac fût entièrement débarrassé de ses glaçons, ce qui pouvoit nous retenir encore quinze jours ou trois semaines. Notre situation, dans ce cas, devenoit aussi malheureuse que celle où nous avions été réduits par notre naufrage, excepté que la saison étoit moins rude, que nous étions un peu mieux pourvus de munitions, & que nous avions au moins des armes pour les renouveller.

» Heureusement la gelée revint le 12, & nous crûmes devoir profiter de cette faveur dès le lendemain. Notre marche fut ce jour-là de six lieues, tantôt sur les glaces flottantes, & tantôt dans notre pirogue. Le 14, nos provisions étant presque toutes consommées, je proposai d'aller à la poursuite du gibier, qui me paroissoit abonder en ce canton.

Les Sauvages en général ne ſongent guère qu'aux beſoins du jour, ſans ſe mettre en peine de ceux du lendemain. Cette prévoyance pouvoit cependant être bien eſſentielle, puiſqu'une fonte ſoudaine de la neige nous eût empêchés de ſortir. J'allai dans les bois avec un de mes guides, & nous fûmes bientôt ſur les traces d'un orignal, que mon Indien atteignit au bout d'une heure de chaſſe. Il l'ouvrit avec beaucoup d'adreſſe, recueillit le ſang de la veſſie, & dépeça le corps en grands quartiers, dont une partie fut portée ſur nos épaules juſqu'à la pirogue; nous envoyâmes chercher le reſte par l'autre Indien, mon domeſtique & M. Winſlow. Cette expédition nous valut un renfort de proviſions aſſez conſidérable, pour n'avoir plus la crainte d'en manquer, dans le cas où un dégel ſubit nous eût empêchés de continuer notre route ſur le lac ou dans les bois.

» Le 15 au matin, nous partîmes de très-bonne heure; & nous fîmes ſix lieues dans la journée, ce qui abattit tellement nos forces déja épuiſées par de longues ſouffrances, qu'il nous fut impoſſible de nous remettre en marche le lendemain. La fatigue nous retint encore juſqu'au 18, où nous reprîmes notre voyage de la même manière, c'eſt-à-dire, partie ſur les glaces flottantes, & partie

ſur la pirogue, dans les endroits où le lac n'étoit pas gelé.

» J'eus alors occaſion d'obſerver les beautés de ce lac, l'un des plus beaux que j'aie vus en Amérique, quoique cette ſaiſon de l'année ne fût pas propre à le faire paroître avec tous ſes avantages. Il eſt couvert d'un nombre infini de petites îles, répandues çà & là ſur ſa ſurface, qui lui donnent un air de reſſemblance avec le célebre lac de Kil-larnez, & d'autres lacs d'eau douce en Irlande. On n'a jamais formé d'établiſſement ſur ces îles; cependant le ſol en paroît très-fertile, & leur ſéjour devroit être délicieux en été, ſi l'on pouvoit s'y procurer de l'eau douce, dont elles manquent abſolument; c'eſt ſans doute la raiſon, pour laquelle elles ne ſont pas habitées.

» Si les glaces du lac euſſent été continues & plus ſolides, nous aurions pu nous épargner bien du tems & des peines, en marchant directement d'une pointe à une pointe, d'une île à l'autre, au lieu que preſque à chaque baie nous étions obligés de nous enfoncer en de longs détours.

» Le 20, nous arrivâmes à un endroit appelé Saint-Pierre, où ſe trouve un établiſſement de quelques familles Angloiſes & Françoiſes. Je dois à la reconnoiſſance de faire ici mention de M. *Cavanaugh*, négociant Anglois, dont nous fûmes reçus

avec toutes ſortes de politeſſes, & qui, ſur le récit de mes malheurs, eut la confiance de m'avancer deux cens livres ſterlings, pour une lettre de change, que je lui donnai ſur mon père, quoique notre nom lui fût entièrement étranger.

» J'aurois pris à Saint-Pierre un bâtiment de pêcheur pour me rendre à Hallifax, ſans la crainte de tomber entre les mains des corſaires Américains dont ces parages étoient alors infeſtés. Le lac en cet endroit n'étant ſéparé de la mer que par une forêt d'environ un mille de largeur, il ne fut queſtion que de traîner notre pirogue à travers cet eſpace, pour gagner le rivage & nous embarquer. Après nous être arrêtés les jours ſuivans en divers endroits peu remarquables, nous arrivâmes le 25 à Narrashoc, où nous fûmes accueillis avec la même hoſpitalité qu'à Saint-Pierre. Nous en partimes le 26 dans notre pirogue, pour nous rendre à l'Iſle-Madame, ſituée preſqu'au milieu du paſſage du Canceau, par lequel l'île du Cap-Breton eſt ſéparée de l'Acadie, où Nouvelle-Ecoſſe; mais à la pointe de cette île, nous découvrîmes une ſi grande quantité de glaces flottantes, qu'il eût été de la dernière imprudence d'y haſarder notre fragile nacelle. Nous retournâmes donc à Narrashoc, où je frettai un bâtiment plus capable de leur réſiſter. Je fis mettre à bord la pi-

rogue; & le 27, à l'aide du vent le plus favorable, nous franchîmes le paſſage en trois heures, & nous débarquâmes au Canceau, qui lui donne ſon nom. Enſuite, après une navigation de dix jours le long des côtes, notre pirogue nous porta juſques dans le port d'Hallifax.

» Les Indiens ayant reçu le prix dont nous étions convenus, & les préſens par leſquels je crus devoir ſatisfaire ma reconnoiſſance envers ceux à qui j'étois redevable du ſalut de ma vie, nous quittèrent au bout de quelques jours pour s'en retourner dans leur île. Comme il me fallut attendre encore long-tems l'occaſion d'un vaiſſeau, j'eus pendant cet intervalle la ſatisfaction de voir arriver mes compagnons d'infortune, que les autres Indiens s'étoient chargés de conduire par la rivière Eſpagnole. Enfin, après deux mois d'attente, je m'embarquai ſur le vaiſſeau nommé le Chêne-Royal, & j'arrivai à New-Yorck, où je remis au général Clinton mes dépêches tardives, dans l'état le plus délâbré.

Le lecteur ſenſible apprendra ſans doute avec plaiſir, que ſur les témoignages du lord Dalrymphe, aide-de-camp du général Clinton, & par les bons offices de M. Fiſcher, alors ſous-ſecrétaire du département de l'Amérique, M. *Prenties* a ob-

tenu tous les dédommagemens qu'il pouvoit desirer pour les souffrances & les pertes qu'il a essuyées.

---

(1) DESCRIPTION.

Et Précis historique de l'Isle-Royale ou Cap-Breton (*).

L'*Isle-Royale* ou *Cap-Breton*, étoit, avant la guerre de 1756, l'un des principaux établissemens françois dans l'Amérique septentrionale, & la clef du Canada. Cette île est située à l'entrée du golfe Saint-Laurent, à dix-huit lieues au sud-ouest de Terre-Neuve. Sa longueur est d'environ quarante-cinq lieues, mais sa largeur varie de huit à vingt lieues; elle est coupée par une multitude de baies & de ports. La surface de l'Isle-Royale est

---

(*) Ce Précis est extrait de l'Histoire générale des voyages, *in*-4°, quatorzième vol. *Paris*, 1757; de l'Histoire des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes, *in*-4° quatrième volume, *Geneve*, 1780, de la Géographie de Busching, onzième vol. *in* 8°, comprenant l'Amérique septentrionale, *Lausanne*, 1782, &c. &c.

entrecoupée de lacs & de rivières. Tous ses ports s'ouvrent à l'orient, & tournent ensuite au midi; il en est peu que les rochers qui bordent les côtes ne rendent dangereux. Ses côtes septantrionales sont fort élevées, mais celles au couchant sont presque inaccessibles.

Le port de *Louisbourg* est le plus considérable de l'île; c'est un des plus beaux de l'Amérique; il a trois lieues de circuit, & par-tout cinq à six brasses de profondeur. Le *Port-Dauphin* & le *Port-Toulouse* sont aussi considérables. Ces ports offrent un asyle sûr aux vaisseaux battus par la tourmente dans la mer inconstante & orageuse qui environne l'île.

Le sol du Cap-Breton est assez fertile; on y voit des chênes d'une grandeur extraordinaire, des pins & toutes sortes de bois de construction. On y trouve aussi plusieurs arbres à fruit, sur-tout des pommiers. Les légumes, le froment & tous les autres grains nécessaires à la vie se cultivent aisément dans cette île. Le lin & le chanvre y sont d'aussi bonne qualité qu'en Canada, mais moins abondans. Tous les animaux domestiques, les chevaux, les bœufs, les porcs, les moutons, les chèvres & la volaille trouvent suffisamment de quoi vivre sur le terrein de l'île. La chasse & la pêche y peuvent nourrir les habitans une bonne partie

de l'année. Le principal avantage qu'on attribue à l'Isle-Royale, c'est qu'il n'y a point de côtes où l'on pêche plus de morues excellentes, ni d'endroit plus commode pour les faire sécher. L'île a aussi des mines de charbon-de-terre & des carrières de plâtre.

La ville de *Louisbourg* est la seule ville de l'Isle-Royale. Cette ville, de médiocre grandeur, étoit, au rapport de dom Antoine d'Ulloa, qui s'y trouvoit en 1745, bien bâtie, & fortifiée sur un beau plan, on y comptoit quatre mille habitans; mais actuellement qu'elle présente plus de ruines que de maisons habitées, à peine s'en trouve-t-il cinq à six cens, occupés à la pêche & à la contrebande.

Les François étoient en possession de l'Isle-Royale depuis 1714. Les Anglois s'en emparèrent en 1745; mais elle fut rendue à la France par la paix d'Aix-la-Chapelle. Elle fut de nouveau attaquée & prise en 1758 par le Général Amherst & l'Amiral Boscawen. Le siége de Louisbourg fut long & la défense vigoureuse, elle fit honneur à la garnison & à son chef. Les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permettent qu'un exposé très-succinct à ce sujet.

Ce fut le 2 de Juin 1758, qu'une flotte An-

gloiſe compoſée de vingt-trois vaiſſeaux de ligne & de dix-huit frégates, qui portoient ſeize mille hommes de troupes aguerries, jetta l'ancre dans la *Baie de Gabarus*, à une demi-lieue de Louisbourg. Une partie des fortifications de la place étoit écroulée; il n'y avoit qu'une caſemate & une petit magaſin à l'abri des bombes, la garniſon n'étoit que de deux mille neuf cens hommes.

Malgré tant de déſavantages, les aſſiégés s'étoient déterminés à la plus opiniâtre réſiſtance. Dès qu'ils virent l'aſſaillant ſolidement établi ſur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur reſtoit, celui de s'enfermer dans Louisbourg. M. le baron de *Drucourt*, Capitaine de vaiſſeau, en étoit gouverneur; il ſe défendit avec beaucoup de bravoure & d'intelligence, ce qu'on devoit attendre de lui. Mais une anecdote qui nous a été tranſmiſe par l'hiſtorien Anglois du Cap-Breton, & par deux écrivains François très-véridiques, c'eſt que Mde de *Drucourt* (*) de la famille des *Courſeracs*, ſi diſtinguée

(*) Femme en première noce du ſieur *Beguin de Savigny*, lieutenant de vaiſſeau, qui périt ſi glorieuſement le 24 Avril 1741, à la hauteur de la Corogne, ſur le vaiſſeau de Roi le Bourbon, commandé par le marquis de Boulainvilliers.

dans les faſtes de la Marine Françoiſe, ſecondoit ſon mari par ſon courage. Continuellement ſur les remparts, la bourſe à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, elle ſembloit lui diſputer la gloire de ſes fonctions. L'effet de cette réſiſtance auroit dû ſauver la colonie, ſi les ſecours promis du Canada fuſſent arrivés, ou qu'il en fût ſurvenu d'Europe. Les aſſiégés ſe défendoient avec vigueur depuis ſept ſemaines, & rien ne les décourageoit, ni le mauvais ſuccès des ſorties qu'ils tentèrent à pluſieurs repriſes, ni l'habileté des opérations concertées par le général Amherſt & l'amiral Boſcawen. Ce ne fut qu'au moment d'un aſſaut impoſſible à ſoutenir dans une ville incendiée & ouverte de toutes parts, qu'on oſa parler de remettre la place. Le gouverneur déterminé à ſe défendre juſqu'à la dernière extrêmité, refuſoit conſtamment d'écouter aucune propoſition; ſa réponſe étoit portée aux généraux ennemis, lorſque vaincu par les inſtances du commiſſaire ordonnateur, & par les larmes des habitans, il accepta la capitulation, qui fut ſignée le 27 Juillet: elle fut honorable. « Le vainqueur, dit l'abbé *Raynal*, ſut aſſez eſtimer ſon ennemi, s'eſtimer aſſez » lui-même, pour ne pas ſouiller ſa gloire par » aucun trait de férocité ni d'avarice »,

L'île du Cap-Breton eſt reſtée à l'Angleterre par la paix de 1763. Les fortifications de la ville de Louiſbourg ont été abattues ; elle n'eſt plus aujourd'hui qu'un lieu ouvert. L'île entière dépend de celle de Saint-Jean.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Numéros des Relations renfermées dans ce premier Volume.

FIN de la Table du premier Volume.



